ALBERT

OU

L'ORPHELIN CATHOLIQUE

ALBERT

OU

L'ORPHELIN CATHOLIQUE

PAR

A. THOMAS

Auteur de *Gustave ou un héros canadien*

PUBLIÉ AVEC L'APPROBATION DE SA GRANDEUR
MONSEIGNEUR DE MONTRÉAL



MONTRÉAL
C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS
256 et 258, rue Saint-Paul

1900

IMPRIMATUR :

†Ed. Chs, Archev. de Montréal.

Montréal.

PREFACE

L'accueil bienveillant et sympathique que le public a bien voulu faire à mon livre *Gustave ou un héros canadien*, me fait espérer que cette nouvelle publication aura le même succès.

Comme *Gustave*, ce livre traite de questions religieuses, questions de la plus haute importance que tout catholique doit bien comprendre, s'il veut réfuter avec facilité les arguties et les accusations lancées contre notre Eglise par nos frères séparés.

Albert, notre héros, défend bravement sa foi ; ses réponses, tout en étant populaires et à la portée de tous, sont strictement en accord avec les sublimes doctrines de notre sainte Eglise. Animé

de la foi et de la vaillance de nos aïeux, Albert ne recule devant aucun obstacle pour faire triompher la noble cause qu'il défend, pour faire ressortir toute la beauté des maximes et des enseignements de l'Eglise fondée par le divin Maître ; toujours bon et respectueux envers ses parents adoptifs, il n'en est pas moins ferme et inébranlable dans ses convictions, et non moins fidèle dans ses devoirs envers Dieu.

Devenu orphelin dès son bas âge, Albert, égaré dans une forêt, est recueilli par une famille américaine et protestante ; son respect et sa reconnaissance lui attirent bientôt l'estime de ses parents adoptifs qui le traitent comme leur propre fils. A leurs yeux, cependant, Albert a un défaut qu'ils ne sauraient lui pardonner, c'est celui d'être catholique.

Voulant, à tout prix, faire disparaître le seul obstacle qui l'empêche de leur être plus intimement lié, ils invitent des ministres protestants et

leur confient la tâche, aisée en apparence, de détruire ce qu'ils appellent des erreurs et des folies : ses croyances sont attaquées, des accusations de toutes sortes portées. Ces *révérends* reviennent sans cesse à la charge, et chaque fois, Albert les force de reculer et sort victorieux de la lutte.

Sur la demande de son père adoptif, il fait un voyage au grand Ouest, où il lui faudra non seulement défendre sa foi, mais aussi sa vie contre des ennemis cruels et puissants.

Suivons-le dans ce voyage, cher lecteur ; étudions avec soin les détails émouvants de ses pérégrinations ; les phases critiques par lesquelles il va passer ; son retour vers ses parents adoptifs, cruellement éprouvés pendant son absence, la joie de se revoir, le tribut de gratitude dont il sait les payer, et l'on y trouvera une preuve nouvelle que Dieu n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui.

Encore un mot, cher lecteur ; n'ayant aucune

prétention littéraire, je sais que ce livre pèche beaucoup par la forme ; le lecteur instruit verra qu'il a été écrit par un ouvrier plus habile à manier l'outil que la plume. Quoi qu'il en soit, j'espère que, malgré ses défauts, vous lui trouverez quelque qualité et qu'il vous sera agréable. Puisse-t-il atteindre le but que je me suis proposé, et je serai amplement récompensé.

L'AUTEUR.

—o—

vre pèche
ruit verra
ile à ma-
soit, j'es-
trouverez
le. Puisse-
posé, et je

AUTEUR.

ALBERT OU L'ORPHELIN CATHOLIQUE

CHAPITRE Ier

A TRAVERS LA FORET

Par une froide soirée d'hiver, un enfant âgé d'une douzaine d'années marchait péniblement à travers une de nos forêts canadiennes. Le vent soufflait avec violence et faisait frémir les arbres dépouillés de leurs ornements ; la neige tombait avec une telle abondance, qu'elle semblait vouloir ensevelir la nature entière.

La nuit commençait à répandre ses ombres, obscurcie encore par de gros nuages à la course rapide, dont la vue augmentait l'horreur de cette scène. Albert, c'était le nom de l'enfant, jetait de temps à autre autour de lui des regards pleins d'anxiété et d'inquiétude ; il interrogeait les lieux, espérant découvrir une habitation où il pût trouver un refuge.

Déjà, un certain tremblement de ses membres fait voir la crainte qui commence à s'emparer de

lui ; aussi se met-il à hâter le pas, à courir même par intervalles. Cependant la forêt est toujours aussi longue, aussi déserte, rien que la neige et les arbres qui menacent à chaque instant de céder à la violence du vent, dont le souffle, en se frayant passage à travers leurs branches nues et desséchées, fait entendre comme une plainte et les accents d'un chant lugubre.

La nuit est devenue très sombre ; Albert ne peut plus rien voir, pas même le chemin qu'il a suivi jusqu'ici ; cependant il avance toujours.

Enfin la peur s'empare de lui, des larmes coulent le long de ses joues rougies par le froid ; le mouvement de ses lèvres indique une prière ; un *Ave Maria* qu'il répète de temps à autre, semble ranimer ses forces et relever son courage.

Enfin, épuisé de fatigue et de forces, il tombe à genoux et déposant à côté de lui le petit paquet qu'il portait, il prend son chapelet ; puis, levant vers le ciel ses petites mains, il commence à le réciter avec ferveur ; les larmes se joignent à sa prière répétée avec le langage naïf de l'enfance.

Il a froid le pauvre petit, il tremble, ses petites mains engourdies peuvent à peine saisir les grains de son chapelet, ses lèvres n'ont presque plus de mouvement ; le frisson s'empare de tous ses membres, puis l'engourdissement, et il perd con-

naissance ; sa petite tête se penche de côté, puis son corps en tombant se trouve presque enseveli sous la neige qui, comme avide d'une proie, s'en empare et le couvre comme d'un linceul. Quelques minutes plus tard, rien n'indiquait qu'il y eût là un être vivant.

Eléments impitoyables, que faites-vous donc ? Quoi, un être innocent, créé à l'image de votre créateur, va-t-il devenir votre victime ? Suspendez donc votre marche, calmez votre fureur ; telle ne doit pas être votre mission. Mais les éléments insensibles n'en continuent pas moins leur course furibonde, le vent ne diminue point de force et la neige tombe toujours.

Mon Dieu, ayez pitié de cet enfant ; ses membres frêles et délicats ne pourront soutenir tant de rigueurs, et il va mourir si vous ne lui venez en aide. Ah ! je vous en supplie, calmez ces éléments qui vous obéissent ou envoyez à l'instant vers lui une âme charitable pour lui porter secours. Vous le savez, ô mon Dieu, cet enfant est innocent et pur, il ne sait pas encore ce qu'est le mal.

Cependant les arbres se tordent, penchent et se replient sur eux-mêmes sous la force du vent qui semble redoubler de fureur, et la neige ne cesse de tomber.

O vous, Vierge Marie, mère des infortunés, intercédez pour ce cher petit ; vous êtes l'asile assuré de ceux qui vous invoquent ; tout à l'heure encore, tenant son chapelet entre ses mains transies par le froid, cet enfant faisait monter vers vous la prière que vous aimez tant, *Ave Maria*. Il est là, enseveli sous la neige et privé de connaissance, ce pauvre orphelin qui, élevé par une mère aussi pieuse que tendre, a appris à mettre en vous toute sa confiance. Quelques semaines se sont à peine écoulées que cette mère lui disait : Cher petit, je vais mourir ; le seul soutien que tu avais sur la terre va te quitter ; mais ne te décourage pas, là-haut est une mère toute-puissante qui aura soin de toi si tu t'en rends digne ; n'oublie jamais de l'invoquer dans la peine comme dans la joie ; prie-la, prie-la toujours et tu ne seras jamais abandonné ; elle se plaît surtout à protéger l'orphelin qui l'aime et qui l'invoque. Voici, cher enfant, mon chapelet, je te le donne, garde-le en souvenir de ta mère ; qu'il ne te quitte jamais, il te portera bonheur. Vous le savez, ô mère pleine de compassion, cet enfant a bien rempli sa promesse : c'était toujours avec joie et bonheur que ses doigts déroulaient cette chaîne bénie. Ah ! ne permettez pas qu'il périsse ainsi, montrez que vous êtes sa mère !

Tout à coup, un son de clochettes se fait entendre, il annonce le passage prochain de la diligence ; un magnifique terre-neuve courait en avant des chevaux comme pour leur indiquer le chemin. Arrivé près de l'endroit où était enseveli le jeune Albert, il arrête sa course et, le museau collé contre terre, se met à gratter la neige ; il découvre le paquet échappé des mains de l'enfant ; le saisissant entre ses dents, il retourne vers la voiture et d'un bond le dépose sur les genoux du conducteur, puis se dirige de nouveau vers l'endroit qu'il venait de quitter. Avec sa tête et ses pattes, il fait voler la neige de tous côtés et se met à aboyer de toutes ses forces.

Surpris de la manœuvre de son chien, le conducteur arrête ses chevaux, descend de son siège et se rend en toute hâte vers le noble animal.

—Oh ! quel malheur ! s'écrie-t-il, un enfant enseveli sous la neige, un enfant gelé à mort !

A ce cri, un monsieur sort de la voiture et s'empresse d'accourir. Il est bientôt suivi par son épouse, qui tient par la main une charmante petite fille, et, malgré l'épaisseur de la neige, toutes les deux se hâtent d'arriver au plus vite. Le voyageur, médecin de son état, s'empresse de relever l'enfant ; puis ouvrant ses vêtements, il colle l'oreille sur sa poitrine, et constate que le cœur

bat encore ; mais une minute de retard peut lui être fatale.

Alors tirant un écrin de sa poche, il en sort une fiole avec le contenu de laquelle il frictionne les membres de l'enfant.

La dame, émue jusqu'aux larmes, s'empresse d'aider à son époux.

—Pauvre petit, dit Eva (c'était le nom de la petite fille) ; mais regarde donc, papa, cette belle petite chaîne qu'il tient entre ses mains.

Le docteur jette la vue sur l'objet indiqué et pendant qu'un sourire moqueur erre sur ses lèvres, il saisit un des bouts du chapelet comme pour le lui enlever, mais il est comme rivé entre les doigts de l'enfant.

—C'est un catholique romain, dit-il, et lorsqu'il s'est vu défaillir, il a cru que ce chapelet allait le tirer de ce mauvais pas et le sauver. Quelle superstition ! ajouta t-il avec raillerie.

—Mais, papa, n'es-tu pas ici, toi ? dit Eva ; tu ne le laisseras pas périr.

Le docteur, surpris, regarde sa fille sans répondre, puis il continue à frictionner les bras et la poitrine de l'enfant ; pendant que sa femme lui fait respirer des sels et lui frictionne le front. Quelques minutes plus tard, la rougeur colore peu à peu les joues du petit moribond et indique

la reprise de la circulation du sang ; un soupir très faible se fait d'abord entendre, puis un mouvement des bras et des jambes, et un quart d'heure après, l'enfant soigneusement enveloppé est couché sur un des sièges de la voiture, qui reprend sa route.

Deux heures plus tard, la diligence entrait dans la cour d'une hôtellerie située non loin des frontières de la république voisine. Albert est sans retard porté dans la chambre que devait occuper le médecin, et couché dans un bon lit.

—Dieu soit loué, dit la dame en contemplant les traits de l'enfant, il va revenir à la vie.

—Regarde donc, maman, ses beaux cheveux noirs et bouclés, dit Eva ; tu vas le garder, n'est-ce pas? je serais si contente d'avoir un petit frère.

Le médecin et son épouse sourirent à cette délicate réflexion.

—Nous ne pouvons enlever cet enfant à son père et à sa mère, dit la dame en embrassant sa fille. Il a aussi peut-être une sœur qui l'aime et qui a hâte de le revoir ; puis elle ajouta en s'adressant à son époux :

—Que penses-tu de son état?

—Il sera bien demain matin, et alors il pourra nous renseigner sur sa situation.

Après lui avoir donné les soins voulus, le médecin et son épouse songèrent à prendre un repos bien nécessaire après un si rude voyage.

CHAPITRE II

L'ADOPTION

Le lendemain matin, Albert se réveilla de bonne heure; surpris de se trouver dans une belle chambre et couché dans un bon lit, il cherche à se rappeler ce qui s'est passé.

—Je m'en souviens, se dit-il, je suis tombé dans la neige sur le bord du chemin... quelque bonne personne en passant m'aura recueilli et amené ici... Après Dieu, je lui dois la vie !... Ah ! je voudrais bien la voir pour lui témoigner ma reconnaissance. Il faut d'abord que je remercie le bon Dieu et sa sainte mère. Et, sans plus de réflexion, il sort de son lit et se met à genoux.

Tout en priant, il fait l'inventaire de ses poches et paraît en proie à une vive anxiété.

—Mon Dieu, se dit-il, où est donc le chapelet que maman m'a donné? serait-il possible que je l'eusse perdu? Il continue ses recherches; ses

paupières humides indiquent la peine qu'il éprouve. Il allait fondre en larmes quand il entendit une voix douce lui adresser cette question :

—Que cherches-tu donc? est-ce cette petite chaîne que voici?

Albert se retourne vivement et aperçoit une charmante petite fille qui s'avance vers lui en souriant et tenant dans sa main le chapelet qu'il cherche.

—Merci, bonne petite demoiselle, dit-il. Je craignais d'avoir perdu ce chapelet, le seul souvenir de ma bonne mère.

Madame Stevens, l'épouse du médecin, entrait au même instant ; elle s'approche d'Albert et lui demande avec bienveillance :

—Comment es-tu ce matin, cher petit?

—Je suis bien, madame, merci, répondit-il d'un ton respectueux. Ah! comment pourrai-je vous témoigner assez ma reconnaissance? car mon cœur me le dit, c'est vous qui m'avez recueilli hier soir, qui m'avez arraché à la mort. Que je voudrais avoir des paroles assez éloquentes pour vous exprimer ce que mon cœur voudrait vous dire. Non, je ne vous oublierai jamais, madame, je prierai Dieu tous les jours pour vous, il ne laissera pas sans récompense la belle et généreuse action que vous venez de faire pour un pauvre orphelin.

—Tu n'as donc ni père ni mère? dit madame Stevens, émue et surprise d'entendre parler ainsi un enfant d'un âge aussi tendre.

—Hélas! non, madame, je n'ai pas connu mon père, et il y a quelques jours à peine ma mère mourait, en me recommandant de bien aimer le bon Dieu.

—Je ne sais ce que je ressens pour cet enfant, se dit à part madame Stevens. Mais tu as d'autres parents, n'est-ce pas?

—Je n'en connais aucun, madame.

—Où allais-tu donc dans cette forêt?

—Je me rendais chez un monsieur qui demeure au village de S... et auquel je fus recommandé par M. le curé de notre paroisse. Puis tirant de son habit un pli cacheté, il le présente à la dame en disant: Veuillez lire, madame, c'est une recommandation. Mme Stevens prend le papier et voit qu'il renferme un appel chaleureux auprès d'un notable de l'endroit en faveur du jeune Albert, et une prière de recueillir le petit orphelin. Après l'avoir lu, elle le présente à M. Stevens qui venait d'entrer.

—Voici M. Stevens, mon époux, dit-elle à Albert, c'est lui qui t'a ramené à la vie; étant médecin, il a pu te donner les soins voulus.

Albert se jette aux genoux de M. Stevens pour

lui témoigner sa reconnaissance ; mais ce dernier le relève en lui disant avec bonté :

—Relève-toi, cher petit, j'ai entendu ce que tu viens de dire à mon épouse, tu as perdu une bonne mère, elle a su te bien élever ; peu d'enfants de ton âge font preuve d'une éducation aussi soignée. Connais-tu ce monsieur auquel tu es recommandé ?

—Non, monsieur, je ne l'ai jamais vu.

—Penses-tu qu'il consentira à te recevoir chez lui ?

—Je n'en sais rien, monsieur, dit Albert en essuyant ses larmes.

—Vois donc cet homme toi-même, dit madame Stevens à son époux.

—Je le veux bien ; cependant je ne vois pas comment je pourrais avoir quelque chance de succès auprès de lui, je suis tout à fait étranger ici.

—C'est vrai, mais je ne sais ce qui m'attire vers ce jeune orphelin, je voudrais l'adopter, si tu n'y vois aucune objection.

—Très volontiers, car nous n'avons pas de fils ; mais avant tout, il nous faudra le consentement de celui aux mains duquel on le confie. Il y a des formalités légales à remplir.

—Néanmoins, va lui faire visite, il te sera peut-être aisé de tout arranger.

—C'est ce que je vais faire ; [illegible] se tournant du côté d'Albert, il lui dit :

—Aimerais-tu à rester avec nous ?

—Avec le plus grand bonheur, monsieur.

—Bien, dit madame Stevens en souriant.

—Tout ce que je désire, c'est que tu restes toujours digne de ta bonne mère, dit M. Stevens. Quel est ton nom ?

—Albert Defoy.

— Et ton âge ?

—Douze ans.

—Tu as été à l'école, sans doute ?

—Non, monsieur, mais je sais passablement lire et écrire.

—Qui donc te l'a appris ?

—Maman me donnait des leçons tous les jours.

—Très bien, et dès aujourd hui tu es notre fils, si aucune objection ne se présente, ce qui n'est guère probable. Viens prendre le déjeuner avec nous ; nous nous occuperons ensuite des moyens à prendre pour te garder avec nous.

—Viens, cher enfant, dit madame Stevens, en le prenant d'une main et Eva de l'autre.

—Oh ! que je suis contente, dit celle-ci.

—Pourquoi donc? dit madame Stevens en souriant.

—Je vais avoir un petit frère ! comme nous allons être heureux ensemble ! oh ! je vais bien l'aimer !

—Et toi, Albert ? dit madame Stevens.

—Je ferai tout en mon pouvoir, madame, pour être un bon fils pour vous, et un bon frère pour votre enfant.

Après le déjeuner, M. Stevens, accompagné d'Albert, se rendit chez celui auquel Albert était recommandé, et lui remit la lettre du pasteur. Le monsieur prit le papier ; mais il n'y eut pas plutôt jeté la vue qu'il fit une grimace qui n'échappa point à M. Stevens.

—Que comptez-vous faire ? demande M. Stevens.

— Il m'est impossible d'acquiescer à cette demande, j'ai déjà une famille assez nombreuse... et...

—Alors, vous n'avez pas d'objection que j'adopte cet enfant?

—Au contraire, et si vous le voulez, je vais vous accompagner de suite chez M. le maire de ce village, où vous ferez votre déclaration devant témoins.

—Allons, dit M. Stevens, heureux de se rendre au désir de son épouse.

Deux heures plus tard, toutes les formalités requises étaient remplies ; Albert prenait avec ses parents adoptifs le chemin de fer qui devait les conduire à Boston.

CHAPITRE III

RETOUR DU COLLÈGE

Huit années se sont écoulées depuis les derniers événements ; Albert doit, dans quelques jours, terminer un excellent cours d'études.

Grand, un port noble et agréable, un front large et découvert, de grands yeux noirs où brillait l'intelligence et se reflétait la beauté de son âme, une voix tenant à la fois de la douceur et de la force, et attestant de sa modestie et de la fermeté de son caractère, un maintien grave et respectueux ; tous ces avantages physiques ajoutés à ses qualités morales en faisaient un jeune homme accompli.

Ses parents adoptifs n'avaient eu qu'à se féliciter de lui et l'aimaient tendrement ; pour M. Ste-

vens cependant, Albert avait un défaut capital et ce défaut, vous l'avez deviné, cher lecteur, Albert était catholique. Déjà plusieurs fois il avait essayé de lui faire abandonner ses exercices de religion, mais sa mère adoptive, frappée de la fermeté des convictions religieuses d'Albert, intervenait chaque fois en disant : Laisse-le faire, il ne faut pas abuser de sa jeunesse et de sa position ; tout occupé à l'étude et trop jeune encore, il ne peut s'apercevoir de ses erreurs.

Disons de suite que, tout en faisant l'orgueil de ses parents adoptifs par sa soumission et son respect à leur égard, son aptitude et ses succès à l'étude, il n'avait point cessé de pratiquer ses exercices de religion. Ferme et inébranlable dans ses convictions, il répondait toujours : Laissez-moi, je vous prie, vivre et mourir dans la religion que m'a léguée ma bonne mère, religion dans laquelle j'ai appris à connaître et à aimer Dieu.

Eva avait seize ans ; sous le rapport des qualités extérieures, il était difficile de rencontrer une jeune fille aussi accomplie. Plutôt grande que petite, d'une taille souple et élégante, un front pur encadré d'une chevelure blonde tombant en larges tresses sur des épaules charmantes, de grands yeux couleur de ciel, une bouche mignonne et toujours souriante, des joues vermeilles ; le tout

rehaussé par la blancheur de son teint, la grâce de ses mouvements, la dignité de son regard, une voix et des manières qui semblaient indiquer un âge plus avancé. En un mot, douée de toutes les grâces de la nature, elle possédait encore les plus belles qualités de l'âme.

Une tendre amitié n'avait cessé de régner entre Albert et Eva, et cette amitié, à laquelle s'était joint un respect réciproque, avait grandi avec eux. Jamais frère ne fut plus tendre, plus respectueux pour sa sœur, et jamais sœur ne fut plus aimante pour son frère.

Les vacances d'Albert allaient commencer bientôt ; aussi attendait-on son retour en comptant les heures et les minutes.

Ce jour tant désiré arriva enfin pour la satisfaction de tous ; jour de joie et d'orgueil pour M. Stevens, qui s'était rendu au collège pour être témoin du triomphe d'Albert ; jour de bonheur pour celui-ci qui, en bon fils, vint déposer sur les genoux de son bienfaiteur les prix nombreux et la médaille d'or que sa bonne conduite et ses succès lui avaient mérités ; jour d'attente pour madame Stevens et Eva.

Oui, Eva l'attendait et, dans son désir impatient, elle ne cessait de regarder la pendule ; elle

ressentait cependant un certain malaise, comme une crainte qu'elle ne pouvait définir.

Madame Stevens s'aperçut de l'émotion éprouvée par sa fille.

—Es-tu indisposée? lui dit-elle.

—Non, ma mère, un peu d'agitation nerveuse, et...

—Serait-ce la hâte de revoir Albert?

Eva baissa la vue, pendant qu'un doux sourire effleura ses lèvres roses.

Madame Stevens était femme ; elle aussi, étant jeune fille, avait éprouvé ce que sa fille ressentait en ce moment. Ayant pour Albert tout l'amour d'une mère, elle dit à sa fille en souriant :

—Albert doit arriver bientôt ; tu ferais bien d'aller au jardin pour y cueillir des fleurs dont tu feras un bouquet pour fêter son arrivée.

—Je crains, ma mère.

—Va, chère enfant, lui dit-elle en l'embrassant, ce sera le plus doux témoignage de ta joie de le voir de retour.

Eva, obéissant à sa mère, se rendit au jardin.

Au même instant on entendit le pas de chevaux et le roulement d'une voiture.

—Ah ! le voilà, dit Eva avec joie, et elle se hâte d'achever son bouquet.

M. Stevens, le sourire sur les lèvres, sort de la

voiture, s'empare d'un gros paquet de livres et entre dans la maison, suivi d'Albert.

Madame Stevens accourt au-devant d'eux.

—Vois donc tous ces beaux prix, dit M. Stevens à son épouse, et cette médaille d'or; notre Albert a bien fait son devoir. Quels éloges, quelles félicitations j'ai reçus des dames et des messieurs qui, tour à tour, venaient me serrer la main en me félicitant des succès obtenus par notre fils. Et si tu avais vu notre Albert, c'était à qui pourrait en approcher; il fut même comme porté en triomphe jusqu'à ma voiture, et c'est avec peine que nous pûmes partir. Oh! que de joie j'ai éprouvée. Viens, Albert, viens, mon fils, ici je puis te presser sur mon cœur.

Albert se jette dans les bras de son bienfaiteur.

—A mon tour, dit madame Stevens en lui déposant un baiser sur le front, je te remercie, cher enfant, du bonheur que ton père et moi éprouvons en ce moment. Tu as noblement fait ton devoir, et une mère est toujours heureuse des succès de son enfant.

—Vous êtes trop bons, bien chers parents, dit Albert en embrassant sa mère adoptive; tout ce que je suis, tout ce que je possède, c'est à vous que je le dois; tout l'honneur en rejaillit sur

vous, nobles bienfaiteurs, et mon plus grand bonheur est de vous voir contents de moi ; de voir vos nobles efforts couronnés par les succès que, grâce à votre générosité, j'ai pu obtenir ; succès qui vous appartiennent à double titre, par le devoir et la reconnaissance d'abord, ensuite par l'amour que je vous porte. J'étais orphelin, sans asile ; vous m'avez recueilli et traité comme votre propre fils, et...

—Oui, tu es mon enfant, tu es notre fils, dit M. Stevens, et je suis fier de toi.

Eva entrait au même instant ; une vive rougeur lui couvrait la figure ; un beau bouquet à la main, elle court vers Albert.

Celui-ci s'empresse d'aller au-devant d'elle en disant :

—Oh ! chère Eva, qu'il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, et, dans sa candeur naïve, il se précipite pour lui donner un baiser fraternel.

Eva le reçoit, mais non sans éprouver quelque gêne.

—Voici, lui dit-elle, un bouquet que j'ai fait pour vous, puissiez-vous l'avoir pour agréable.

—Je l'accepte avec bonheur, dit Albert un peu surpris de la contenance d'Eva ; je vous remercie, ma bonne sœur ; ce bouquet, aux fleurs si belles,

restera pour moi un des plus chers souvenirs de cette fête ; il sera pour moi un nouveau gage de l'attention si délicate et de l'amitié que vous n'avez cessé de me témoigner depuis que j'ai eu le bonheur d'entrer dans cette maison et d'être traité par vous comme un frère.

Une nouvelle rougeur couvrit la figure d'Eva.

—Oui, nobles bienfaiteurs, bien-aimés parents, continua-t-il, je vous dois tout, même la vie. Que ne m'est-il donné de pouvoir faire quelque chose pour vous prouver combien je vous suis reconnaissant, combien je vous aime. Votre position dans le monde ne me permettra jamais de travailler pour rendre vos jours plus heureux, plus tranquilles, mais, là-haut, Dieu veille sur vous, là-haut sont toutes les récompenses, toutes les joies, tout le bonheur ; là-haut tous les biens sont durables, les joies sont infinies, les récompenses sont éternelles ; là-haut est la fin pour laquelle tout homme a été créé, et cette fin est destinée à ceux qui, comme vous, ont donné asile à l'orphelin, soulagé le pauvre et secouru l'indigent.

Il s'arrête, l'émotion l'empêche de continuer.

Tous, la vue fixée sur lui, admirent la chaleur et la conviction avec lesquelles il prononce ces paroles.

—Ne parle pas de reconnaissance, dit M. Ste-

vens ému, tu nous as amplement payés de retour. Viens, mon fils, allons ensemble prendre le dîner.

—Oui, viens, cher enfant, dit madame Stevens. Eva, donne le bras à ton père, et toi, Albert, accepte le mien, et tous quatre se rendent à la salle à dîner pour s'asseoir autour d'une table chargée, encore plus qu'à l'ordinaire, des mets les plus succulents. Une heure plus tard, Albert et Eva s'étaient rendus au jardin, non seulement pour y respirer les parfums odorants des fleurs qui en faisaient l'ornement, mais aussi pour causer plus à leur aise sur ce qui s'était passé durant la longue séparation qui venait de se terminer.

Albert, gai comme d'habitude, faisait les plus grands éloges de tout ce qu'il voyait; la maison, le jardin, les fruits et les fleurs étaient, selon lui, ce qu'il y avait de plus beau et de mieux ordonné dans la disposition comme dans le goût du choix.

—Oui, disait-il, notre père et notre mère sont les meilleures personnes que je connaisse, et vous, chère sœur, vous me paraissez la plus charmante, la plus belle et la plus aimable des demoiselles.

—Assez, assez sur mon compte, dit Eva.

—Pourquoi donc? n'est-ce pas la vérité que je viens de dire?

—Parlons de nos parents, des fleurs et des fruits, dit Eva en baissant la vue; mais je vous en prie, ne me mettez pas de la partie.

—J'espère ne pas vous avoir offensée? dit Albert surpris.

—Non, non, mais... elle n'osa continuer.

Albert, de plus en plus surpris de la réserve d'Eva, qu'il regardait comme une sœur, ne savait à quoi attribuer ce changement à son égard.

—Pourquoi ne me répondez-vous pas? dit-il, pourquoi cette réserve avec moi? Ne suis-je donc plus pour Eva ce que j'étais lorsque, il y a trois ans, je la quittais pour aller terminer mes études?

—Ne continuez pas, je vous en prie.

—Ah! reprit Albert, saisi d'une idée subite, j'oubliais, j'ai été trop présomptueux; tous deux alors, enfants naïfs, nous ou plutôt je ne connaissais pas la grande distance qui nous sépare; moi, pauvre orphelin, recueilli par vos parents, j'aurais dû comprendre...

—Assez, assez, je vous en prie, dit Eva d'un ton de reproche, c'est mal parler que de parler ainsi; vous voulez donc me faire de la peine? Vos paroles me font souffrir. Albert, vous êtes toujours pour moi un frère, et un frère bien-aimé.

—Merci, noble sœur, mais dites-le-moi, pourquoi cette réserve, pourquoi me porter ainsi respect?

—Je puis en dire autant de vous, dit vivement Eva.

—Pardon, chère sœur, vous avez tracé une nouvelle voie dans laquelle je vous ai suivie; j'avouerai cependant que je préférais l'ancienne.

—Alors, reprenons-la, dit gaîment Eva, allons nous asseoir sous cette tonnelle, et vous nous direz ce qui s'est passé durant votre absence.

Et, légère comme l'oiseau, elle prend le devant.

Ils entrent sous une tonnelle abritée par une vigne chargée de raisins, protégée par des arbres dont les fruits mêlés à ceux de la vigne se laissent voir à travers le treillis.

Après avoir causé sur les sujets qui les avaient le plus intéressés, l'ennui éprouvé l'un pour l'autre, la hâte de se revoir, etc., Albert, qui avait pris place vis-à-vis d'Eva, lui dit:

—Que ce lieu est charmant, et que Dieu est bon d'avoir ainsi donné à l'homme ces fruits si agréables à la vue et si délicieux au goût.

—Oui, dit Eva avec enthousiasme, regardez donc à travers ces branches chargées de si beaux fruits, et voyez ce firmament si pur, cet astre si brillant dont la chaleur bienfaisante vivifie tout

ce qu'il y a sur la terre, couverte en ce moment de tous ces beaux produits. Puis, en prenant l'ensemble, ce qu'il y a de plus admirable encore, c'est cette harmonie qui règne en maîtresse sur toute la création, la nuit succédant au jour, les saisons aux saisons, et le tout comme obéissant à une loi supérieure, divine, hors de la portée de notre intelligence; loi que nous devons reconnaître cependant, par la démonstration des œuvres accomplies; et cette loi supposant un législateur, nous fait remonter et reconnaître en ce législateur, Dieu créateur et cause suprême de tout ce qui existe.

—Charmant philosophe, s'écrie Albert surpris de l'entendre, dites-moi donc où vous avez puisé votre science?

—Vous le savez, Albert, j'ai suivi un cours d'études assez compliqué, mais ce que je viens de dire, je l'ai puisé, appris surtout en prenant soin de mes fleurs, qui, dans leur langage et leur beauté, m'ont fait comprendre qu'elles avaient été créées par un Etre suprême, un Etre infiniment puissant dont la grandeur et la sagesse sont de beaucoup au-dessus de notre intelligence ou de notre imagination. En effet, comment s'expliquer qu'une graine si petite, si minime en elle-même, puisse produire une tige, et cette tige une

aussi belle fleur, si ce n'est par la volonté et la puissance de cet Etre que nous appelons Dieu? Il en est ainsi des fruits, des grains, des arbres, que dis-je? tout cela ne forme qu'une faible partie de ce que nous voyons. Le firmament, les astres, la terre, leur fonctionnement régulier, etc., sont tellement admirables, que celui qui les contemple ne peut s'empêcher de s'écrier: Mon Dieu, que vous êtes grand! qui peut égaler votre puissance?

--Je vous félicite, chère sœur, vous êtes vraiment philosophe; la vraie philosophie est la science universelle des choses dans leurs premiers principes, dans leurs causes suprêmes, et cette science s'acquiert par les lumières naturelles de la raison, la plus belle de toutes les créations. Cependant, quelques orgueilleux ont essayé d'attribuer à des causes secondaires, à la matière tout ce que nous voyons. Tantôt, ils nous représentent l'univers sortant, à un moment donné, d'un globule de feu ou du gaz, et ce globule se divisant, se séparant en parties inégales, se trouva éparpillé dans l'espace. D'autres ne voient dans le commencement qu'une masse inerte, une boule liquide qui, en se desséchant, laissa paraître la terre et les autres planètes. D'absurdités en absurdités, ils en sont venus à ne plus se com-

prendre. Je voudrais bien les voir ici en ce moment, je ne sais ce qu'ils pourraient vous répondre ; votre raison, basée sur des principes solides, ferait bientôt crouler leurs théories vaines et fausses ; elle ferait bientôt rougir ces prétendus savants, qui, dans leur ignorance, croient tout comprendre, tout expliquer, quand ils ne savent même pas pourquoi ils sont doués d'une intelligence. Oui, chère Eva, la vraie philosophie peut s'apprendre et on l'approfondit davantage en l'étudiant dans tout ce qui nous frappe dans la création. L'homme lui-même et le monde n'ont pas en eux leur raison d'être ; alors pour se connaître pleinement lui-même et tout ce qui l'entoure, l'homme doit remonter à la cause suprême de tout ce qui existe ; c'est alors que la philosophie élève son intelligence jusqu'à cette cause, qui est le premier et le dernier mot des choses, et, appuyant ses raisonnements sur les données mêmes de la raison, elle l'élève jusqu'à Dieu, principe éternel du vrai et du bien, en qui elle lui montre la solution à la double question de son origine et de ses destinées. " Si nous voyions l'essence divine, dit l'ange de l'école, ce serait pour nous chose évidente de soi que Dieu est, puisque son essence est son être ; mais parce que nous ne pouvons voir son essence, nous ne par-

venons à connaître son existence que par ses œuvres" (St. Thomas, *Somme contre les gentils*). Ainsi l'Ange de l'école conclut que l'existence de Dieu est une vérité de démonstration, et que c'est à bon droit que les philosophes chrétiens s'occupent de la prouver par tout ce qui existe. Newton se contentait de montrer le ciel à ceux qui lui demandaient de prouver l'existence de Dieu, en leur disant : "Regardez et voyez." Manifestation sublime de l'existence de Dieu, témoignage irréfutable de sa toute-puissance, démonstration frappante de sa sagesse, de sa bonté et de sa grandeur, la création nous porte à en connaître et à en aimer l'auteur ; ouvrage fini, elle porte nos regards vers l'infini, vers ce qui est réellement grand, ce qui est réellement durable ; elle élève notre pensée à travers ce voile mystérieux qui nous entoure, pour la faire entrer dans un séjour de délices et de félicités sans fin. Et la nature, en fille soumise et respectueuse envers son créateur, nous apprend à connaître ce Dieu de toute grandeur, de toute puissance ; elle sait faire vibrer en nous les sons mélodieux de cette harpe merveilleuse que possède notre âme, pour en faire ressortir toute la beauté de l'harmonie la plus parfaite, et cette harmonie si belle, si douce et si agréable à nos sens nous élève, pour ainsi

dire, au-dessus de cette nature, nous la fait oublier, pour se souvenir seulement de ce qu'elle nous enseigne, de ce qu'elle nous démontre, c'est-à-dire du beau, du durable et de l'infini...

—Pourvu que vous ne nous oubliiez pas, dit tout à coup un jeune homme en faisant son apparition.

Albert se retourne et voit un jeune monsieur mis avec recherche, avec élégance même, et paraissant appartenir à la plus haute société.

—Vous me pardonnerez bien de m'être ainsi permis de vous interrompre, dit le jeune homme. J'espère que votre santé est bonne, mademoiselle ?

—Assez bien, dit Eva, vous plairait-il de...

—Merci, dit le nouveau venu en entrant sous la tonnelle, je dois vous dire que j'ai obtenu de votre bonne mère la permission de vous rejoindre ici ; c'est pourquoi je me suis permis de venir interrompre votre intéressante conversation. Puis se tournant vers Albert, il ajoute d'une voix mal assurée et en le toisant des pieds à la tête :

—Et ce jeune monsieur ?

—Rassurez-vous, monsieur, dit Eva en souriant, c'est mon frère dont je vous parlais la semaine dernière ; puis, se tournant du côté d'Albert, elle ajouta :

—Albert, permettez-moi de vous présenter à M. John Smith.

—J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur, dit Albert en lui présentant la main.

—Et je suis heureux de pouvoir vous féliciter de vos succès au collège, dit le jeune Smith.

La conversation roula d'abord sur les nouvelles du jour. Albert s'aperçoit que la présence de ce jeune homme déplaît à sa sœur, et les manières du jeune galant prouvent assez qu'il aimerait être seul avec Eva.

—Que faire ? se dit-il, ce jeune homme paraît désirer que je m'éloigne ; pourquoi est-il venu nous interrompre ? Quelles relations peut-il avoir avec Eva ? Ah ! je comprends, il aspire peut-être à sa main ; en ce cas, je ferai mieux de m'éloigner. Puis, il se lève en disant :

—Veuillez m'excuser, je vais aller faire un tour dans le jardin.

Le jeune Smith pousse un soupir de satisfaction.

—Pourquoi ne pas rester avec nous, Albert ? dit Eva en se levant. Cependant, si une visite au jardin vous est agréable, nous vous tiendrons compagnie. Vous y consentez, n'est-ce pas, M. Smith ?

—Comme il vous plaira, dit ce dernier en se mordant les lèvres de dépit.

Quelques minutes après, vexé, désappointé, il prenait congé d'Eva et d'Albert. Ces derniers, laissés seuls, purent jouir de tout le charme de leur promenade.

Pendant ce temps, monsieur et madame Stevens causaient au salon. Cette dernière faisait connaître à son époux l'émotion éprouvée par Eva avant l'arrivée d'Albert.

—Je crois, dit-elle, qu'Eva aime Albert de cet amour qui nous a unis nous-mêmes.

—Dieu le veuille, dit M. Stevens ; je ne connais aucun jeune homme qui soit l'égal d'Albert en talents, en capacités et en vertus qui font de l'homme ce qu'il doit être pour atteindre le but proposé par le créateur. Notre fortune est suffisante pour assurer leur avenir ; si Albert la choisit pour épouse, je n'y ferai aucune objection, mais avant, il devra renoncer à ses erreurs papistes.

Il y renoncera avant peu ; n'ayant plus à s'occuper sérieusement d'étude. il s'apercevra bientôt qu'il est dans le chemin de la perdition.

—C'est ce que j'espère, et je vais travailler dans ce but, en priant notre pasteur de venir

passer quelques soirées avec nous et d'engager des discussions qui serviront à l'éclairer.

CHAPITRE IV

DISCUSSION SUR L'AUTORITÉ DES PASTEURS DE L'ÉGLISE

Conformément à sa promesse, M. Stevens avait invité, quelques jours plus tard, plusieurs dames et messieurs, y compris le pasteur, pour passer la soirée chez lui.

Le commencement de la veillée se passa gaîment ; félicitations à l'égard d'Albert d'abord, puis chant et musique.

Vers les dix heures, le ministre, vieillard vénérable, ayant promis d'ouvrir la discussion, crut le moment favorable d'entamer la conversation sur quelques points de religion mis en doute par ses propres fidèles, puis finalement sur l'Eglise romaine.

Après avoir cité plusieurs passages de la Bible pour démontrer que toute secte, hors l'Eglise méthodiste, était entachée d'erreur, il ajouta :

—L'Eglise papiste est la pire de toutes.

—C'est vrai, dirent tous les invités en chœur.

—Que pensez-vous des preuves que je viens de faire, jeune homme? reprit le vieillard en s'adressant à Albert.

Albert, assis près d'Eva et occupé à causer avec elle, ne s'attendait pas à une pareille question; cependant la politesse exigeant une réponse, il dit:

—Je suis peiné, monsieur, de ne pouvoir vous répondre, et vous me pardonnerez de n'avoir pas prêté attention à vos paroles, bien occupé que j'étais à causer avec ma sœur.

—J'en étais à prouver les erreurs de Rome, et j'ai cru m'apercevoir que, tout en causant avec mademoiselle Eva, vous n'avez pas fait la sourde oreille à ce que j'ai dit.

—Dans l'un ou l'autre cas, je suis trop jeune pour me permettre de discuter avec vous.

—Non, tu n'es pas trop jeune, dit M. Stevens; mais puisque tu n'as pas entendu notre vénérable pasteur, je vais te répéter ce qu'il a dit. Après avoir répété en grande partie les paroles du ministre, il ajouta:—Comme tu viens de le voir, le catholicisme ou plutôt le papisme, religion à laquelle tu appartiens encore, est une erreur très grave, une invention des hommes acharnés contre leur Dieu, un chemin de perdition pour ton

âme, et toutes les accusations que nous venons de porter contre elle sont fondées. Eh bien ! qu'en penses-tu, mon fils ?

—Mon père, le respect que je vous dois m'empêche de répondre.

—Non, non, reprit M. Stevens, tu ne connais pas encore la glorieuse liberté que le protestantisme nous donne en matière de religion : chacun, jeune comme vieux, pauvre comme riche, ignorant comme savant, est libre d'émettre son opinion, de la faire prévaloir s'il le peut, quel que soit le point de doctrine ou le texte des saintes Ecritures. Ainsi, ne crains pas de manquer aux convenances.

—Oui, liberté glorieuse, ajouta le ministre. Avec elle point d'esclavage, point de craintes, point de superstitions ou d'obéissance aux hommes.

—Ni à Dieu, je suppose, dit vivement Albert, heureux de répondre à un autre que son père adoptif. Je vous assure, monsieur, que vous ne venez pas de m'apprendre une nouvelle ; il y a longtemps que j'ai entendu parler de cette glorieuse liberté dont vous jouissez comme protestants.

—Bien au contraire, jeune homme, dit le ministre piqué de cette réponse ; dans le protestan-

tisme tout est pour Dieu, dans le papisme, tout est pour le pape et les prêtres de l'Eglise de Rome ; à eux l'obéissance, à eux la liberté de penser, de parler, de discuter, d'émettre leur opinion ; à vous, fidèles, d'obéir sans protestation, sans liberté de vous objecter, sans liberté même de penser ; quelle que soit la doctrine qu'ils proclament, à vous, fidèles, de l'accepter comme vérité de foi.

—Il est vrai que nous obéissons à nos pasteurs ; mais non dans le sens que vous dites ; si nous les écoutons, c'est parce que nous croyons à une autorité enseignante, et que cette autorité est capable de nous diriger sûrement au port du salut.

—Vous obéissez, non à une autorité enseignante, mais à une autorité absolue, tyrannique, qui, loin de vous conduire au port du salut, vous jette corps et âme dans les bras de Satan.

—Permettez-moi de vous dire que vous ne connaissez pas le catholicisme, monsieur. Mais, admettons pour le moment que vous dites la vérité, il vous sera facile de le prouver. Cependant il faut s'entendre, il y a un principe à établir ; vous ne nierez pas, j'espère, qu'il faut une autorité enseignante dans l'Eglise de Dieu ?

—Je n'admets pas une autorité qui dit : je parle, obéissez.

—Quelle autorité admettez-vous donc?

—J'admets la nécessité pour l'Eglise d'avoir des ministres pour prêcher la parole de Dieu.

—Auxquels nous devons obéir, n'est-ce pas?

—Non dans le sens que vous, catholiques, prétendez.

—Je ne connais qu'une manière d'obéir, monsieur ; vous dites que vous n'admettez pas une autorité qui dit : je parle, obéissez. Qu'admettez-vous donc?

—J'admets l'autorité d'un pasteur pour prêcher la parole de Dieu, pas plus que cela.

—C'est-à-dire des ministres pouvant seulement ouvrir la Bible et prêcher sur un de ses textes sans avoir l'autorité de dire : ce que je vous prêche est la vérité.

—Le ministre de l'Evangile peut toujours, en s'appuyant sur la Bible, prouver ce qu'il prêche.

—Tout homme peut en faire autant, monsieur ; si je vous comprends bien, vous n'accordez aux ministres de l'Evangile, vous ne vous accordez à vous-même, comme l'un d'eux, qu'une autorité qui n'est pas une autorité, une autorité de nom seulement et agissant sans être autorisée, une autorité factice, sans...

—Comment cela? dit le ministre en l'interrompant.

—A vous de répondre, monsieur, je n'ai pas d'autre définition d'une autorité à laquelle nous ne devons pas obéir.

—Je le répète, le ministre de l'Evangile peut prouver ce qu'il dit en s'appuyant sur la Bible.

—C'est-à-dire suivant l'interprétation qu'il en donne, dit Albert en souriant; c'est pour cela, je suppose, que nous voyons autant de ministres prêchant à autant de sectes différentes.

—Le ministre de l'Evangile jouit et use d'une certaine autorité: c'est celle de prêcher l'Evangile en exhortant les fidèles à se conformer à ses enseignements; mais il ne s'arroge pas celle que réclament les prêtres de l'Eglise de Rome, une autorité divine et infaillible.

—Je sais pourquoi le ministre protestant ne réclame pas pour lui une autorité divine et infaillible; c'est parce qu'il n'en a jamais été investi.

—L'autorité divine et infaillible n'appartient qu'à Dieu.

—Je le sais tout aussi bien que vous; tout vient de Dieu, mais il est également vrai que Dieu peut, dans sa toute-puissance, conférer une partie de cette autorité à qui bon lui semble.

—Dieu n'a jamais donné une telle autorité aux hommes.

—Vous ne connaissez donc pas la Bible?

—Vous allez un peu trop loin, dit le ministre en rougissant; c'est vous, catholiques, qui, ne la lisant jamais, ne la connaissez pas.

—Voulez-vous me permettre une question?

—Certainement.

—Vous dites que vous connaissez la Bible, je veux vous croire, mais, dites-le-moi, croyez-vous que la Bible est toute vérité? Croyez-vous qu'elle contient le récit fidèle, exact d'une partie de la vie, des actes et des doctrines sublimes de notre divin Sauveur? que ses sentences sont le souffle de l'Esprit saint? qu'elle renferme des sermons, des écrits, des épîtres, etc., des apôtres de Jésus-Christ? En un mot, croyez-vous que la Bible est une œuvre divine et non humaine?

—Votre question est étrange: j'y répondrai cependant. Je crois que la Bible est l'œuvre de Dieu et non des hommes; qu'elle nous a été laissée par notre divin Sauveur pour nous éclairer et nous guider dans la bonne voie, et, comme telle, elle doit être acceptée comme notre unique règle de foi. Nous, protestants, répondons oui à votre question, mais vous, catholiques, donnez

une réponse négative en rejetant la Bible pour obéir à des hommes, à vos prêtres.

—A vous de prouver plus tard la dernière partie de votre réponse, monsieur ; votre ardeur vous a fait outrepasser les bornes de ma question. Vous dites que la Bible est une œuvre toute divine, j'espère ne pas vous offenser en vous disant que vous croyez tout le contraire, ou si vous y croyez, vous n'agissez pas suivant votre foi.

—Comment cela ? j'exige une explication.

—Parce que, ou vous ignorez complètement ses principaux enseignements ; dans ce cas, vous ne pouvez y croire ; si vous les connaissez, vous n'y croyez pas encore, parce que vous les rejetez comme vous rejetez toute chose indigne de votre confiance.

—Vous allez prouver ce que vous venez de dire, dit le ministre avec chaleur ; je suis surpris de vos paroles.

—Je n'ai pas voulu vous offenser, monsieur.

—Vous ne m'offensez pas, mais vous poussez les choses trop loin.

—Dans votre intérêt, peut-être, monsieur. Vous me permettrez bien de vous offrir mes excuses en vous priant de ne point continuer cette discussion.

—Non, non, dit le ministre d'un ton plus

doux ; faites votre preuve ; je vous demande de n'employer que les armes loyales à votre disposition.

—Tu dois faire la preuve de tes avancés, dit M. Stevens.

—C'est ce que je veux faire, avec votre permission, mon père.

—Et je t'accorde la mienne avec plaisir, dit le ministre.

—Bien, monsieur, voici ma preuve. N'est-il pas bel et bien écrit dans la Bible que Jésus-Christ a constitué un ministère composé de ses douze apôtres, en tête desquels il a placé saint Pierre ; qu'à ces mêmes apôtres, il a donné un pouvoir grand et divin en leur commandant de diriger, d'enseigner, de baptiser les nations et de répandre les doctrines qu'il leur laissait lui-même?

—Je le sais tout aussi bien que vous.

—Vous avouez donc que cela est bel et bien écrit dans l'Evangile ? Vous devez avouer aussi que Jésus-Christ a commandé aux fidèles, c'est-à-dire à ceux qui seraient baptisés, enseignés et admis membres de son Eglise, de respecter et d'obéir à ses apôtres, constitués ses ministres.

—Qu'est-ce que cela a à faire avec votre preuve que nous rejetons la Bible ?

—Tout à faire d'après moi ; vous venez d'a-

vouer que la Bible est l'œuvre de Dieu, qu'elle est toute vérité, qu'elle doit être notre règle de foi ; vous avouez aussi qu'il est écrit dans cette même Bible que Jésus-Christ a constitué un ministère muni d'un pouvoir spirituel et divin, auquel tout fidèle doit obéir. Cependant vous disiez tout à l'heure : Point d'obéissance aux hommes, pasteurs ou non, point d'autorité qui dit : Je parle, obéissez ; liberté à moi, protestant, d'émettre mon opinion sur tout article de foi enseigné par ces ministres, liberté à moi de l'accepter ou de le rejeter ; ce qui équivaut à dire : point d'autorité autre que la mienne, arrière toute autre qui, au nom de Dieu ou par Dieu, voudrait s'imposer à moi.

—Cela est faux, dit le ministre avec aigreur.

—Veuillez me dire ce qu'il y a là de faux, monsieur.

—Ce qui regarde la liberté que s'accorde le protestant.

—Ce sont pourtant vos propres paroles que je viens de répéter ; or, comment pouvez-vous les mettre en accord avec ce que doit pratiquer tout fidèle croyant en Jésus-Christ et à son Evangile ?

—J'ai dit : Point d'obéissance aux hommes mais à Dieu, à Jésus-Christ et à son Evangile . nous essayons d'y obéir en tout point.

—Pensez-vous obéir à Jésus-Christ en refusant d'obéir aux apôtres qu'il a constitués ministres de son Eglise? Les apôtres étaient des hommes, n'est-ce pas?

—Oui, certainement, dit le ministre avec embarras.

—Et ces apôtres, avant de mourir, ont nommé leurs successeurs, n'est-il pas vrai?

—Ce que vous dites est de toute vérité. Le protestant croit que Jésus-Christ a constitué un ministère constitué de ses douze apôtres; que ces derniers ont nommé leurs successeurs qui, à leur exemple, devaient prêcher l'Evangile.

—Et ces successeurs étaient, comme les apôtres, comme vous êtes vous-même, des hommes.

—Evidemment.

—Alors, ce sont donc à des hommes que Jésus-Christ a commandé d'obéir?

Le ministre n'osait répondre.

—Veuillez m'expliquer, continua Albert, ce que vous avez voulu dire par ces paroles: Point d'obéissance aux hommes?

—J'ai dit: Point d'obéissance aux hommes, parce que toute l'autorité investie dans les apôtres fut, non de proclamer des doctrines, mais simplement de prêcher l'Evangile, c'est-à-dire enseigner aux nations ce qu'elles devaient faire

pour obtenir le salut ; et ces enseignements se trouvent dans la Bible que nous prêchons, comme leurs successeurs.

—Vous admettez donc une succession non interrompue depuis les apôtres, vous vous dites même un des représentants de cette succession ?

—Oui.

—Et comme pasteur, que dis-je ? comme apôtre de Jésus-Christ, puisque vous êtes un de leurs successeurs, vous devez enseigner la même doctrine, exécuter en tout point et faire exécuter par les fidèles confiés à vos soins tout ce que le divin Maître a enseigné à ses apôtres, constitués par lui-même ses ministres, ses exécuteurs, à ceux-là mêmes qui devaient agir en son nom tout comme s'il était resté lui-même ici-bas ?

—Certainement.

—Vous devez donc user de la même autorité, des mêmes privilèges ?

—Des privilèges, oui ; quant à l'autorité, je le répète, elle a été transmise dans la Bible qu'ils ont laissée pour nous guider.

—Ce qui équivaut à dire que les apôtres seuls ont reçu une autorité devant cesser avec eux. Il n'était donc pas nécessaire pour eux de nommer des successeurs ?

—Oui, pour prêcher l'Evangile qu'ils ont laissé.

—Tous ceux qui prêchent la Bible sont donc successeurs des apôtres?

—Tout ministre qui, l'Evangile à la main, en prêche la doctrine, peut se considérer comme tel.

—Et cela sans être muni d'aucune autorité, je suppose?

—Il puise son autorité dans la Bible.

—Quelle autorité, s'il vous plaît?

—De prêcher l'Evangile, tout se borne là.

—Et cela, sans besoin d'ordination ou de consécration comme tel?

—Pourquoi de pareilles sottises? dit le ministre avec chaleur. Il faut de la discipline là ou l'on veut avoir de l'ordre.

—Mais pour le maintien de cette discipline, il faut une autre autorité que la Bible, n'est-ce pas?

—Il faut certainement des ministres, des officiers autorisés à nommer ceux qui doivent la faire observer.

—Nous allons finir par nous entendre, dit Albert en souriant. Vous avez dit, au commencement de cette discussion, que j'étais dans l'erreur. Permettez-moi de vous dire que je ne puis vous croire, avant que vous ne m'ayez prouvé que vous êtes réellement autorisé à m'instruire, à

m'enseigner et à m'indiquer la route à suivre pour obtenir le salut. Vous avez avoué que Jésus-Christ a constitué un ministère composé de ses douze apôtres ; que ceux-ci devaient nommer leurs successeurs ; vous vous dites l'un d'eux. Qui, avant vous, représentait cette succession ? Qui vous a consacré, ordonné ministre ?

----Les dignitaires de notre Eglise.

----A quelle date remonte cette succession ?

----Notre Eglise existe depuis les apôtres, dit le ministre avec embarras. Il n'osait pas nommer les plus anciens de sa secte, dont l'existence ne date pas de bien haut.

----Il y a certainement de vos doctrines qui viennent des apôtres, mais celles-là existent aussi dans le catholicisme, qui réclame pour lui, et pour lui seul, la succession des apôtres avec toutes ses prérogatives. Or, lequel de vous ou de lui la possède ? Si c'est vous, il doit vous être facile de le prouver ; vous devez, comme tout officier ou administrateur, être muni de vos certificats et des documents nécessaires pour vous faire respecter et obéir.

----Les prêtres catholiques n'ont pas plus de certificats que nous, ministres de l'Evangile.

----Les prêtres catholiques se disent aussi ministres de l'Evangile et, certificats en main, ils

nous prouvent que leur lignée descend directement des apôtres.

—Ces certificats sont faux, dit le ministre avec aigreur ; pendant qu'ils enseignent aux fidèles de leur obéir en tout, sans s'occuper de la Bible, nous, ministres de l'Evangile, imitons les apôtres ; comme eux, nous prêchons la parole de Dieu et baptisons les nations au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

—Il ne faut pas s'exciter, monsieur, dit Albert avec fermeté ; de calomnier les prêtres de l'Eglise catholique, de les accuser de faux ne prouvera jamais que vous êtes un des représentants de cette succession reconnue par vous comme nécessaire. Ou vous la représentez ou vous ne la représentez pas ; si vous la représentez, prouvez-le donc.

—Faut-il que je le répète ; tout ministre qui, la Bible en main, en prêche la doctrine, peut se considérer un des véritables successeurs des apôtres.

—Toujours la même réponse, monsieur ; mais elle ne me prouve rien, elle ne répond pas même à ma question. Comment ! tout à l'heure vous traitiez les ministres de l'Eglise de Rome de rebelles, d'idolâtres, et cependant ces prêtres font tout ce que vous venez d'énumérer ; ils prêchent

la parole de Dieu, ils enseignent ses doctrines et baptisent au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ; ils font même plus en s'imposant, par amour pour Dieu, des sacrifices devant lesquels plus d'un ministre protestant reculerait.

----Ne m'avez-vous pas entendu faire la preuve, au commencement de cette discussion, que les prêtres de l'Eglise romaine ont changé, bouleversé, fait disparaître, pour ainsi dire, l'Eglise de Jésus-Christ ?

----Je vous ai bien entendu lire des commentaires et des écrits faits par des hommes hostiles au catholicisme, mais de là aux preuves, il y a loin. Un bon juge ne condamne jamais un accusé sans entendre les témoins des deux côtés. J'ai entendu les témoignages en faveur du catholicisme ; je suis prêt à entendre les vôtres en faveur du protestantisme ; donnez-les, appuyés sur de bonnes preuves.

---Ne les ai-je point donnés tout à l'heure ?

----Des accusations, je le répète, portées par des hommes hostiles au catholicisme ne prouvent pas la vérité de leurs avancés.

----Ce sont des faits réels qu'ils ont écrits, et non des avancés.

---Veuillez le prouver.

---Vous ne croyez donc pas ce qu'un ministre

de l'Evangile vous dit? ce n'est pas par intérêt personnel que je vous parle, mais bien par amour pour Dieu, pour le salut de votre âme.

---Le prêtre catholique me dit aussi qu'il veut sauver mon âme ; mais laissez-moi vous le dire en toute franchise, vous n'avez pas, pour une raison que j'ignore, répondu à la question que je vous ai faite. Un prêtre catholique ne m'aurait pas laissé attendre aussi longtemps ; il faut croire que, la preuve toujours en main, il peut répondre et il répond. Ce que je veux savoir, permettez-moi de vous le demander encore une fois : Qui, de vous ou du prêtre catholique, est le successeur des apôtres? Qui, de vous ou de lui, a été ordonné, consacré ministre de Jésus-Christ comme l'ont été les apôtres? Qui, de vous ou de lui, possè de cette succession non interrompue depuis les apôtres et en est le vrai représentant? Si c'est vous, votre devoir est de le prouver d'abord, puis de m'éclairer, de m'indiquer, de me conduire même dans le vrai chemin du salut.

—C'est ce que je me propose et ce que je désire de tout mon cœur, dit le ministre de sa voix la plus douce. J'ai cité les témoignages, les écrits d'hommes illustres pour vous prouver que vous êtes dans l'erreur, que vous êtes engagé dans la voie de la perdition ; cependant la véracité de ces

hommes vous est douteuse, vous ne voulez pas accepter ces témoignages, vous ne voulez même pas accepter mes conseils qui sont, je vous l'assure, ceux d'un ami qui veut vous montrer les gouffres béants qui vous menacent, les précipices sans fond dans lesquels vous serez englouti si vous ne rebroussez chemin. Ah ! mon bien cher ami, mon cher frère en Jésus-Christ, écoutez les avis d'un guide qui veut vous ramener dans le chemin du salut, qui veut sauver votre âme, pour le rachat de laquelle notre divin Sauveur a donné tout son sang. Ne méprisez pas, je vous prie, les conseils que je vous donne, votre bonheur et votre salut en dépendent.

—Vos bonnes paroles témoignent que vous me portez beaucoup d'intérêt. Cependant, dans la position où je me trouve, placé comme je le suis dans un chemin que je considère comme le chemin du salut, il me sera bien permis de douter de votre compétence à juger de ce chemin, à le connaître même. Vous me parlez de gouffres béants, de précipices sans fond qui n'existent peut-être que dans votre imagination ou dans des écrits lus et acceptés par vous comme véridiques.

—Je le répète, jeune homme, ces gouffres et ces précipices existent dans le chemin que vous suivez, et cela à la connaissance d'hommes com-

pétents et dignes de confiance ; vous ne tarderez pas à les voir, à y être englouti, si vous continuez d'avancer.

—Vous devriez au moins m'en donner la preuve ; je n'ai cessé de vous la demander. Jésus-Christ connaissait ce chemin que vous venez de signaler ; il n'ignorait pas qu'il est bordé de gouffres et de précipices, qui sont l'iniquité et la mort éternelle. Il savait également qu'un grand nombre d'hommes, tout entiers à leurs passions, à leur orgueil, à leurs opinions et à leurs plaisirs, s'y engageraient, s'y jetteraient aveuglément, sans souci pour les malheurs dont ils étaient menacés. Ce fut pour éviter, pour amoindrir ces malheurs, que notre divin Sauveur a placé des guides pour avertir ces mêmes hommes, les éloigner de ce danger, et aussi pour les engager à suivre une autre route, cet étroit sentier dont parle le prophète Isaïe, et ainsi obtenir le salut. Or, ces guides furent les apôtres d'abord, et ensuite leurs successeurs. Où sont ces successeurs? Vous dites qu'ils ne sont pas dans l'Eglise catholique ; je veux bien vous croire, mais, encore une fois, monsieur, veuillez me dire où ils sont. Montrez-moi la succession, après cela il sera facile de s'entendre sur son autorité.

Le ministre, n'osant mettre les pasteurs de sa

secte en évidence, ne savait que répondre. Tous les invités, M. Stevens spécialement, attendaient avec anxiété la réponse de leur pasteur ; on pouvait remarquer sur leurs figures la surprise que leur causait la défense héroïque d'Albert.

La figure souriante, presque moqueuse d'Eva, qui tenait les yeux fixés sur le ministre, fit croire à ce dernier, que, heureuse de la résistance victorieuse de notre héros, cette demoiselle prenait plaisir à la confusion qu'il éprouvait. Ne voulant, à aucun prix, se laisser considérer comme battu, il se hasarda à répondre :

—Nous nous considérons comme successeurs des apôtres, reprit le ministre, parce que, comme eux, nous prêchons Jésus crucifié, nous enseignons sa doctrine et, son Evangile à la main, nous publions sa grandeur, sa bonté et son amour pour nous et nous exhortons les fidèles à lui donner en retour leur attachement par une foi vive en sa rédemption, une confiance sans bornes en ses mérites et une fidélité à toute épreuve dans l'accomplissement des bonnes œuvres qu'il nous commande. Ainsi, jeune homme, nous pouvons à bon droit nous considérer comme successeurs des apôtres.

—S'arroger un titre et le posséder sont deux choses bien différentes, surtout lorsqu'il s'agit

d'un héritage, d'une succession ; l'héritier de droit a bientôt jeté par-dessus bord toutes les prétentions, quelqu'en soit le mérite apparent. D'ailleurs, d'après votre théorie, tout bon chrétien peut, comme vous, se donner ce titre de successeur des apôtres, car, si tous ne prêchent pas, n'enseignent pas par leurs paroles, ils prêchent, enseignent, publient et exhortent les autres par leurs exemples, par la pratique des vertus qui les signalent, et ils trouvent toujours assez d'éloquence, aidés de la grâce de Dieu qu'ils possèdent, pour publier et faire aimer Jésus crucifié. D'après ce que vous venez de dire, ils sont les successeurs de saint Pierre et de ses collègues ; il n'y a aucune différence entre eux et vous ; vous n'avez pas le droit, comme ministre, de leur dire : j'ai l'autorité de vous enseigner ce qu'il faut faire pour être sauvé. Ah ! je ne m'étonne pas qu'il y ait des milliers de sectes dans le protestantisme ; toutes prêchent Jésus crucifié et, comme vous, elles disent : nous sommes les successeurs des apôtres parce que, comme eux, nous prêchons Jésus et nous enseignons sa doctrine. Mais tout cela ne me fait pas trouver la succession véritable, le lieu, l'église où elle est administrée ; au contraire, vos paroles sont plutôt propres à me jeter dans la confusion. En effet, si nous jetons

la vue sur cette grande république où le protestantisme règne en maître, qu'y voyons-nous? Du haut de leur chaire, des milliers de pasteurs, soi disant évangéliques, ne cessent de dire de leur voix la plus retentissante: C'est moi qu'il faut suivre, n'allez pas chercher le salut chez mon voisin.—Non, non, s'écrie ce voisin, cet homme, quoique pasteur, vous trompe; c'est par ici qu'il faut passer si vous voulez vous sauver. Au même instant, un troisième crie encore plus fort: Vous vous trompez tous deux; c'est moi qui peut indiquer le chemin de la vie éternelle; et ainsi de suite, tous se récrient les uns contre les autres. Que faire? autant de chemins que de pasteurs, autant d'opinions que de têtes, autant de sectes que de ministres, c'est-à-dire autant de petites républiques religieuses qui se disputent le droit à la succession des apôtres, sans cependant reconnaître d'autorité, se heurtant les unes contre les autres, disparaissant aujourd'hui pour reparaître demain sous une autre forme, sous un autre nom. Dans mon désir de connaître la vérité, de suivre le sentier indiqué par le divin Sauveur, je me dis, appuyé sur la raison qui dicte mes paroles: Ces pasteurs doivent errer, puisqu'ils ne peuvent s'entendre, puisqu'ils varient; où il y a variation, il y a erreur. Jésus-Christ n'a pas dû tracer toutes

ces routes différentes pour nous jeter dans l'embarras. Non, il n'y en a qu'une, à l'entrée et le long de laquelle il a placé des guides sûrs, infaillibles et munis de l'autorité voulue pour bien diriger ceux qui y seraient engagés. Etes-vous un de ces guides ?

—Je le suis.

—Alors veuillez me le prouver.

—La preuve que j'ai à vous donner est celle d'avoir été ordonné ministre et reconnu comme tel par les autorités de mon Eglise.

—Et celui qui vous a consacré, ordonné ministre a dû l'être lui-même avant vous ?

—Certainement, il n'aurait pu, sans cela, me conférer le titre de pasteur de Jésus-Christ.

—Ah ! pourtant vous disiez, il y a un instant : tout homme qui, l'Evangile à la main, en prêche la doctrine, est un des successeurs des apôtres. Il y a ici contradiction, d'après moi.

—Comment cela ?

—Parce que vous avez dit et affirmé, à plusieurs reprises, que toute autorité était dans la Bible, que bien que les apôtres eussent été investis d'une certaine autorité, elle avait cessé d'exister avec eux, vu qu'ils l'avaient transmise dans la Bible qu'ils nous ont léguée pour nous guider, c'est-à-dire, vous avez voulu me faire

comprendre que les apôtres ont été constitués en un ministère que nous pourrions appeler comité spécial, pour écrire, compiler dans un livre tout ce que le chrétien doit faire pour se sauver, tous les dogmes qu'il lui faut croire, tous les abus et les péchés qu'il doit éviter, et y insérer en même temps toute l'autorité dont ce comité était investi, afin que ce chrétien pût y obtenir la foi et l'obéissance nécessaires au salut.

—Je n'ai jamais dit cela.

—N'avez-vous pas dit que toute autorité est dans la Bible, qu'elle est et doit être notre unique règle de foi, notre unique moyen de salut?

—C'est ce que j'ai dit.

—Alors, où est la différence? la théorie, sinon les termes, est la même. Ainsi, un homme qui lit dans la Bible avec ardeur, qui y puise sa foi et qui règle ses actes d'après l'interprétation qu'il donne de ces textes, n'a pas besoin de ministre, si ce n'est pour la lui lire, au cas qu'il ne le pourrait lui-même. S'il en est ainsi, je ne vois pas votre raison d'être.

—Vous ne m'avez pas compris, dit le ministre en s'essuyant le front; cette ordination, cette transmission de ministère est tout simplement matière de discipline, de cérémonial.

—A quoi bon cette ordination, cette transmission de ministère si la Bible me suffit?

—Oh! il faut un ministère pour prêcher la Bible en l'interprétant fidèlement, et faire observer ce qu'elle enseigne.

—Faire observer ce qu'elle enseigne, dites-vous?

—Oui.

—Il y a donc bien des manières de prêcher et d'interpréter fidèlement la Bible, bien des moyens différents pour faire observer ce qu'elle enseigne?

—Que voulez-vous dire? Je ne comprends pas.

—Jetez la vue sur le protestantisme, comptez les milliers de sectes qui le composent, et vous comprendrez.

—Qu'est-ce à dire?

—Que toutes ces sectes n'interprètent pas de la même manière, n'observent pas également les doctrines de l'Evangile; cependant, d'après vous, tous ces prédicants, tous ces ministres consacrés et ordonnés par leurs prédécesseurs, sont des successeurs des apôtres.

—Faut-il vous le répéter, cette ordination, cette consécration n'est que matière de discipline, de cérémonial.

—Voulez-vous dire que prêcher et interpréter fidèlement la parole de Dieu, faire observer ce

qu'elle enseigne, n'est que matière de discipline, de cérémonial ?

—Non, non, dit le ministre avec embarras, vous ne me comprenez pas.

—Il m'est difficile de vous comprendre ; en effet, vous avez nié et affirmé la même chose plusieurs fois durant cette soirée, suivant les questions que je vous ai posées. Vous avez d'abord convenu de la nécessité d'un ministère autorisé, de sa transmission d'âge en âge pour prêcher et interpréter fidèlement la parole de Dieu ; vous avez ajouté ensuite que cette transmission de ministère n'est qu'une formalité, une matière de discipline, c'est-à-dire qu'elle n'est pas absolument nécessaire. Or, montrez-moi ce qu'il y a de similitude entre ces deux points ; peuvent-ils être mis d'accord ? Si j'accepte votre premier, je me dis : John Wesley, le fondateur de votre Eglise, a dû se constituer, se consacrer lui-même ; il ne peut donc être un des successeurs des apôtres, un représentant de Jésus-Christ, parce que ce divin Sauveur les a nommés pendant son séjour ici-bas. Si, au contraire, j'accepte votre second point, en rejetant le premier, je ne verrais aucune nécessité dans ce ministère simplement pour la forme ; et, remarquez bien, en agissant ainsi, il me faudrait, pour être conséquent avec moi-

même, rejeter en même temps la Bible qui démontre clairement que ce ministère a été bien et dûment constitué, parce qu'il était nécessaire et et le sera toujours.

—Habitué dès votre enfance au papisme, dit le ministre avec colère, aveuglé par lui, vous ne pouvez comprendre, voir même la beauté, la splendeur de la lumière de l'Evangile. Que dis-je? vous ne pouvez comprendre ceux qui vous disent qu'elle existe; ils la font éclater à vos yeux, et cependant vous ne pouvez la voir. Voilà pourquoi toutes mes paroles sont un mystère pour vous et vos pareils.

—Vos paroles, remplies de charité et d'amour pour votre prochain, me confirment davantage dans l'opinion que, ne voulant pas ou ne pouvant pas répondre à l'unique question, pourtant bien simple, que je vous ai adressée, vous lancez des accusations malveillantes pour mieux détourner le sujet que nous traitons. Soyez-en assuré, monsieur, votre manière d'agir ne servira qu'à élargir l'abîme qui nous sépare. Cessez donc, je vous prie, de calomnier une Eglise que vous ne connaissez pas, et ne portez pas d'accusations dont la preuve vous sera aussi difficile à faire que celle de votre titre à la succession des apôtres.

La colère et le désappointement pouvaient se lire sur la figure du ministre.

—Si vous me le permettez, mon père, je vais me retirer.

—Non, non, dit M. Stevens, qui désirait continuer la discussion. Raisonne en toi-même ; je sais que tu es trop intelligent pour croire qu'il faille une ordination, une consécration accompagnée de grandes cérémonies, telle que pratiquée dans l'Eglise romaine, pour devenir ministre du Seigneur.

—Jésus-Christ ne dit-il pas en saint Mathieu : *Qui est pour nous, n'est pas contre nous ?* dit un des invités. Il est donc aisé de voir que le divin Sauveur ne reconnaissait pas la nécessité que ses ministres fussent ordonnés et consacrés comme vous, catholiques, le prétendez. Autrement ce divin Sauveur n'aurait pas rebuté les apôtres qui lui demandaient de dénoncer cet homme prêchant sa doctrine sans autorisation.

—Le papisme n'a pas le droit de réclamer pour lui, et pour lui seul, une succession venant directement des apôtres, uniquement parce que ses papes et ses évêques se sont consacrés, ordonnés et reconnus depuis la primitive Eglise, dit un autre.

—Et tout cela ne prouve pas, dit un troisième,

que ceux qui, dans cette Eglise, se sont ainsi reconnus et proclamés les administrateurs de cette succession représentée en premier lieu par les apôtres, remplissent les obligations imposées par ces derniers, qu'ils prêchent le même Evangile.

—A vous de le prouver, messieurs, dit Albert.

—Les prêtres papistes font tout le contraire, dit le ministre, heureux de l'aide qu'il venait de recevoir. Voilà pourquoi notre vénérable pasteur, John Wesley, voyant les bouleversements et les changements dans les usages et les doctrines de l'Eglise primitive, opérés par cette prétendue succession, s'est détaché de cette Eglise corrompue pour relever et remettre intacte la vraie succession avec toute sa simplicité et sa splendeur; et cette succession est la nôtre.

—Puisqu'elle vous appartient, prouvez-le donc, dit Albert.

—Ne l'ai-je pas assez prouvé, dit le ministre, et le texte cité par ce monsieur, il y a un instant, ne corrobore-t-il pas en tout point ce que j'ai dit?

—Quelle preuve avez-vous faite, monsieur, sinon celle que le désaccord règne autant entre les membres d'une secte qu'entre les sectes elles-mêmes? Vous avez, ce soir, nié et affirmé, à plusieurs reprises, la nécessité d'une autorité enseignante.

—Vous n'êtes pas loyal, dit le ministre avec aigreur.

—C'est une offense à notre pasteur, dit un des invités.

—Je n'ai pas voulu vous offenser, monsieur, reprit Albert; il s'agit ici de doctrine; je vous respecte trop personnellement pour me permettre la moindre offense à votre égard.

—Vous ne m'avez pas offensé, jeune homme; vous devez cependant admettre les preuves que nous venons de faire.

—Quelles preuves dois-je admettre? Avez-vous répondu à ma question d'une manière satisfaisante? Avez-vous prouvé vos accusations? Non, vous avez toujours accusé sans apporter de preuves, vous avez répété à maintes reprises que j'étais dans l'erreur, sans me le démontrer. Et vous voulez que j'accepte vos accusations comme fondées, votre doctrine comme bonne! Allons donc, monsieur, est-ce ainsi qu'un homme raisonnable doit agir? Prouvez donc que vous êtes réellement autorisé à m'instruire, à me guider dans mes devoirs, sinon j'en resterai à la conclusion que la vérité ne peut être dans le protestantisme, que le bon chemin ne peut se trouver dans cette multitude de routes tracées par autant d'opinions, et le long desquelles sont affichées avec

grande parade les diverses passions humaines. Ici est l'orgueil assis sur un char de triomphe, foulant à ses pieds une des plus belles vertus, l'humilité ; là, la volonté, en maîtresse souveraine, lâche la bride à des chevaux fougueux pour repousser, terrasser tout ce qui la gêne ; ailleurs, sont placés la haine et le préjugé armés de la calomnie et du mensonge, unissant leurs efforts pour étouffer et écraser le catholicisme, et ainsi de suite ; je n'en finirais plus, si je voulais tout énumérer. A la vue d'un tel spectacle, j'acquiers la certitude que la vérité ne réside pas dans cette enceinte, immense par son étendue, il est vrai, mais remarquable seulement par la grande variété des tableaux qui frappent vos regards, tableaux tous plus ou moins falsifiés, mal copiés au détriment du divin Artiste qui a placé les originaux là où on pourrait les conserver dans toute leur splendeur et toute leur beauté.

—Vous venez de faire une image peu flatteuse du protestantisme, dit le même invité. Cependant qu'allez-vous répondre au texte que j'ai cité il y a un instant?

—Vous avez cité un texte qui, loin d'être en faveur des prédicants du protestantisme, prouve plutôt la nécessité d'une autorité enseignante dans l'Eglise de Dieu.

—Expliquez-vous.

—Il ne le pourra pas, dit le ministre d'un ton moqueur.

—Je ne me ferai pas attendre aussi longtemps que vous, monsieur. Voici ma preuve: *Laissez faire cet homme*, a dit Jésus-Christ; *celui qui est pour nous, n'est pas contre nous*. Laissez-le faire, a-t-il dit, cet homme remplit ce qui, selon lui, est un devoir; mais lorsqu'il s'agira de faire exécuter mes volontés, d'administrer mes sacrements et de faire tout ce qui se rapporte à mon ministère, je choisirai mes hommes; ceux-là, à leur tour, choisiront, désigneront leurs successeurs. Or, je ne trouve nulle part dans l'Evangile que Jésus-Christ ou ses apôtres aient choisi cet homme pour faire partie de leur ministère, soit comme successeur ou autrement. Qui sait, ajouta-t-il en souriant, messieurs les ministres protestants sont peut-être dans la catégorie de cet homme. Laissez-les faire, dit encore Jésus-Christ, mais ils n'en sont pas plus, pour cela, mes apôtres, mes ministres; leur récompense ou leur châtiment sera en proportion du bien ou du mal qu'ils auront fait. Qu'en pensez-vous, messieurs?

—Que vous ne pourrez jamais prouver l'autorité divine et infaillible que s'arrogent les prêtres de l'Eglise papiste, dit le ministre avec colère.

—S'ils ne la possèdent point, dit Albert d'un ton ferme, pouvez-vous me dire qui la possède? Est-ce vous?

—Non, dit sèchement le ministre.

—Voici une réponse nette et précise, pour la première, dit Albert en souriant.

Le ministre se mordait les lèvres de dépit.

—Dieu seul est infaillible, dit M. Stevens, ni ministre, ni pape, ni évêque ne peut prétendre à cette prérogative, elle n'appartient qu'à Dieu. Ses apôtres n'étaient pas plus infaillibles que nous; preuve, saint Pierre a renié trois fois son divin Maître, Judas l'a trahi et vendu. Thomas n'a pas voulu croire avant d'avoir vu Jésus de ses yeux. Ainsi, ne cherche pas une Eglise, encore moins un ministère infaillible.

—Pourtant, mon père, dit Albert d'un ton respectueux, l'Eglise catholique proclame l'infaillibilité dans sa doctrine, dans ses enseignements; infaillibilité dans son ministère, c'est-à-dire dans l'administration de la succession qui lui a été confiée par le divin Maître; infaillibilité dans l'autorité qu'elle a reçue pour exercer cette succession, afin de protéger ses droits et remplir les devoirs qui lui sont imposés.

—Ah! l'Eglise romaine, reprit M. Stevens, ce n'est pas la seule prérogative qu'elle s'arroge.

Voyons, cher enfant, tu dois t'apercevoir de l'absurdité d'une telle prétention. Un homme, des hommes infaillibles ! Allons donc ! n'est-ce pas une absurdité ? que dis-je ? n'est-ce pas une infamie de la part de ces robes noires, que de faire croire à de pareilles sottises, et un orgueil impardonnable de vouloir ainsi s'élever au-dessus des fidèles confiés à leurs soins ?

Albert, trop respectueux, n'osa répondre.

—Ah ! tu n'oses répondre cette fois, commences-tu à voir l'erreur dans laquelle tu étais plongé ?

Même silence.

—Dieu permet quelquefois que les paroles d'un père produisent un effet salutaire, dit le ministre d'un ton solennel.

Une rougeur subite couvrit la figure de notre héros.

Le ministre en fit la remarque et ajouta :

—Dieu permet toujours que les vœux et la prière d'un père soient exaucés. Vous devez avoir ressenti quelque chose de nouveau, d'inconnu pour vous pendant que votre digne père vous parlait.

—Si j'ai gardé le silence, c'est par respect pour mon père.

—Mais pourquoi cette rougeur sur votre figure ?

—Parce que vous avez attribué mon silence à une autre cause, soyez certain que, loin d'avoir ressenti ce que vous prétendez, j'ai été, au contraire, très peiné des remarques faites contre l'Eglise catholique.

—Votre digne père a été juste dans ses remarques ; il n'est pas même allé aussi loin que je l'aurais fait.

—Je ne nie pas la dernière partie de votre remarque, monsieur, vous en avez fait la preuve ce soir. Mais, puisque vous ne voulez ou ne pouvez pas répondre à l'unique question que je vous ai posée, ajournons donc cette discussion qui nous sera inutile. Laissez-moi suivre le chemin dans lequel je suis engagé et qui me paraît être, malgré votre assertion du contraire, le seul bon, le seul véritable pour me conduire au salut. Croyez-moi, après les études que j'ai eu le bonheur de faire, grâce à la générosité de mon père adoptif, à l'amour et à la tendresse de celle qui a remplacé ma mère, je suis convaincu plus que jamais de la nécessité d'un guide sûr et infaillible pour me diriger vers le port du salut. Je ne puis comprendre comment celui qui a étudié tant soit peu et qui a pu ainsi apprécier à un plus haut degré

les beautés de la nature, l'admirable harmonie qui règne partout, l'obéissance rendue par toutes les créatures à une loi supérieure qui régit tout, et ce tout, dans son ensemble, agissant de concert pour publier les louanges d'un être divin, infiniment grand et infiniment puissant ; je ne puis comprendre, dis-je, qu'à cette vue, un être créé à l'image de son créateur, possédant une intelligence pour mieux comprendre ses devoirs, mieux publier les louanges de ce créateur, puisse nier, rejeter la nécessité d'une loi, d'une autorité pour bien diriger son âme, l'œuvre la plus belle et la plus parfaite de toute la création, œuvre jouissant de l'immortalité, appelée à une autre vie toute de bonheur, et se voir obligé en même temps de reconnaître et d'accepter une loi, une autorité pour diriger ses affaires matérielles, pour le bien de son corps mortel qui aura bientôt fini d'exister. Ma raison repousse cette théorie comme ridicule. S'il faut une autorité pour régir ce qui regarde le matériel, à plus forte raison une autorité est nécessaire pour le spirituel ; plus l'objet en vue est grand et noble, plus l'autorité pour le régir, le réaliser doit être nécessaire, plus elle doit être grande et noble. Cela se voit dans les rapports ordinaires de cette vie ; il doit en être ainsi dans les rapports spirituels. Dieu n'a pas

laissé dans la confusion, dans l'embarras la plus belle œuvre de la création. Y croire, ne serait pas logique. Je ne vous nie pas le droit de me dire que vous pouvez m'indiquer la route à suivre pour arriver au port du salut, où je pourrai voir et contempler ce divin créateur, cet être suprême, où je pourrai jouir de ce bonheur parfait auquel toute âme aspire. Je ne vous dis pas que vous êtes dans l'erreur, que votre Eglise s'arroge des droits ridicules, que vous vous rendez coupable d'orgueil et d'infamie dans vos procédés comme vous l'avez fait envers l'Eglise dans laquelle j'ai été élevé par une mère aussi tendre que pieuse et qui, je vous assure, n'avait pas de plus grand bonheur que lorsqu'elle me montrait le ciel en m'exhortant à aimer Dieu et à le bien servir. Notre Eglise, monsieur, toute de charité, évite autant que possible ces discussions aigres, ces avancés malhonnêtes pour ne pas faire de peine à nos frères séparés ; elle recommande plutôt de prier pour eux.

Pendant qu'il parlait, le souvenir de sa mère lui était revenu plus amer que jamais, et des larmes coulèrent le long de ses joues. Sa vue s'était alors tournée vers madame Stevens ; leurs yeux, les uns pleins de reconnaissance, les autres pleins de tendresse, se croisèrent, et se compre-

nant dans leur langage, cimentèrent encore plus fermement les liens sacrés qui les avaient attachés l'un à l'autre ; de douces larmes vinrent apposer le sceau qui ne devait plus se briser.

—Assez de cette discussion, dit madame Stevens ; pourquoi attrister ainsi notre Albert? Le moins que nous puissions faire est de lui accorder cette liberté de jugement, dont nous sommes si jaloux nous-mêmes.

—C'est dans le but de vous être agréable, ainsi qu'à votre époux, que j'ai été l'auteur de cette discussion, madame, dit le ministre. Connaissant votre désir de voir votre fils adoptif abjurer ses erreurs, j'ai parlé ; c'était mon devoir.

—Vous avez bien fait, et je vous en remercie, dit M. Stevens ; ce sera un bonheur pour moi de voir mon fils renoncer à l'Eglise de Rome. Ajournons cette discussion pour ce soir, mais j'espère que vous la reprendrez bientôt.

Puis, se tournant du côté d'Albert, il ajouta :

—Si je désire ces entretiens, c'est afin de t'éclairer ; j'espère que tu n'y feras pas d'objection.

—Vos désirs seront toujours des ordres pour moi, dit Albert. Que ce monsieur prouve d'une manière claire et précise qu'il est autorisé à m'instruire dans mes devoirs envers Dieu, et je serai trop heureux d'écouter ses avis.

—Très bien, dit madame Stevens ; que l'on s'abstienne cependant de le blesser dans ses opinions ou sa croyance, par des remarques malveillantes à l'égard de la religion qu'il professe.

—J'essaierai, autant que possible, de suivre vos bons avis, madame, dit le ministre, et, Dieu aidant, je réussirai à convertir votre fils, doué d'ailleurs de toutes les qualités. Ainsi, jeune homme, ajouta-t-il en s'adressant à Albert, vous pouvez préparer vos armes pour la semaine prochaine ; de mon côté, je vais faire mes préparatifs pour l'attaque qui, je vous en avertis, sera rude.

—Vous ferez bien d'avoir du renfort, dit Eva d'un ton malin.

—Dans quel but, mademoiselle ?

—Dans celui de conduire votre attaque avec plus d'avantage que ce soir, répondit-elle sans hésiter.

—Une bonne sœur donne toujours gain de cause à son frère, dit le ministre, et c'est à cela que j'attribue votre remarque.

—Ma fille n'a pas voulu vous faire de peine, dit madame Stevens ; jeune encore, elle n'a pas compris toute la portée de ses paroles.

—N'en parlez plus, madame ; j'ai bien compris

les sentiments qui ont dicté les paroles de mademoiselle.

Eva devint rouge comme une cerise.

—Je ne crois pas m'être trompé, n'est-ce pas? ajouta-t-il en s'adressant à cette dernière.

—J'aime mon frère, répondit-elle.

—C'est votre droit et je le respecte.

Puis se tournant du côté d'Albert, il ajouta:

—Ayez le soin de choisir un terrain bien solide, car je suivrai l'avis de mademoiselle, j'aurai tout le renfort possible.

—Le tout dépendra des armes que vous choisirez, dit Albert en souriant.

—Autre chose, maintenant, dit madame Stevens.

—Oui, dit Albert ; ma chère sœur voudra bien nous donner le plaisir de l'entendre chanter la jolie romance *le Retour du printemps*.

—Avec plaisir, mais à la condition que vous m'accompagnerez au piano.

—Je le veux bien, dit Albert.

Quelques instants après, l'un d'une voix sonore, l'autre imitant le chant du rossignol, firent entendre une de ces romances si agréables à l'oreille, tout en charmant notre âme et notre intelligence.

—Bravo ! très bien ! dirent tous les assistants.

—Voilà qui vaut mieux qu'une discussion, dit madame Stevens.

—Oui, si nous regardons seulement le côté matériel, nos goûts et nos mœurs, dit vivement le ministre.

—Cela dépend, reprit madame Stevens ; le chant et la musique, bien goûtés et bien compris, élèvent toujours nos pensées vers la demeure des anges, qui ne doivent cesser de chanter les louanges de leur créateur. Celui qui est heureux chante toujours ; le chant est l'expression du bonheur.

—Notre vénéré pasteur n'est peut-être pas amateur de la musique ? dit Eva.

—Qui ne le serait pas à vous entendre ? dit le ministre : je vous prie de continuer.

La soirée fut, de ce moment, on ne peut plus agréable, et l'on se sépara fort tard.

Albert se retira à sa chambre, tout préoccupé de ce qui venait de se passer. Jusqu'ici, se dit-il, on ne m'a pas inquiété dans mes devoirs de religion, mais tout va changer ; mon père adoptif semble décidé à me faire subir des discussions avec ce ministre, dans le but de me faire renoncer à ma foi. Que faire ? On ne cessera d'attaquer ma croyance et la doctrine de notre sainte Eglise ; cependant, ma mère et ma sœur m'ont paru contrariées de ces attaques malveillantes.

Si je leur parlais... non, pas avant d'avoir vu le Père Simon. C'est ce que je vais faire : demain, dès cinq heures, j'irai à la messe, et, aidé de Dieu et des conseils de ce bon Père, je pourrai me défendre. Commençons dès maintenant par la prière ; elle me prêtera les armes nécessaires pour sortir victorieux de la lutte, et, tout en élevant mon âme vers les choses célestes, elle me dictera des réponses faciles pour réfuter les arguties, les faux avancés de nos frères séparés, de ces hommes dont la foi repose sur ce faible appui qui s'appelle l'opinion.

Joignant l'action à la pensée, il se met à genoux et fait monter vers le ciel une de ces prières ferventes, un de ces appels chaleureux qui ne manquent jamais d'attirer les bénédictions de celui qui a dit : *Demandez et vous recevrez.*

CHAPITRE V

ENTREVUE D'ALBERT AVEC LE RÉVÉREND PÈRE SIMON.

Dès cinq heures du matin, le lendemain, Albert est agenouillé au pied des autels ; son attitude respectueuse et le mouvement de ses lèvres font preuve de sa foi et de sa piété.

Le révérend Père Simon finit sa messe et se rend à la sacristie.

Albert se lève alors, se rend près du Père et lui demande un instant d'entretien.

—Très volontiers ; montez à ma chambre, nous pourrons causer plus à l'aise.

Dès qu'ils furent entrés, le révérend Père lui montre un fauteuil en lui disant :

—Soyez assez bon de vous asseoir, et dites-moi ce que je puis faire pour vous.

Albert raconta sa vie tout entière.

—Orphelin, jeune et sans secours, dit-il, je fus recueilli par M. et Mme Stevens, et traité par eux comme leur propre fils. Je ne saurais trouver de paroles assez éloquentes pour faire l'éloge de ces braves personnes ainsi que de leur demoiselle. Grâce à leur générosité, je fis un cours d'études complet. Cependant un grand obstacle se présente : mes parents adoptifs sont protestants, et je suis catholique. Tant que j'ai été occupé à mes études, ils m'ont laissé faire sans m'inquiéter ; mais à présent, ils semblent déterminés à me faire abjurer le catholicisme. Je leur dois toute ma reconnaissance, la vie même ; je ne puis consentir cependant à trahir ma foi. Je suis venu pour vous prier de m'aider de vos bons conseils, de vos avis, sur ce que je dois faire pour me

bien préparer à la lutte qu'il va me falloir soutenir.

—Vous me faites vraiment plaisir, brave jeune homme. D'après votre récit, vos bons parents adoptifs ont pour vous une affection sans bornes, et, n'épargnant ni soins, ni peines, ni argent, ils ont voulu faire de vous un homme accompli, tant sous le rapport de l'éducation que sous tous les autres, et ils y ont réussi. N'écoutant que leur amitié, ils voudraient vous voir embrasser leur foi pour compléter, resserrer, pour ainsi dire, les liens qui vous unissent. Croyez-moi, ils sont de bonne foi ; car, ignorant complètement les sublimes doctrines de notre sainte Eglise, et, élevés eux-mêmes par des parents hostiles au catholicisme, ils ont appris dès leur enfance à le mépriser, à le haïr. Vous croyant réellement dans l'erreur, ils font preuve de leur amitié en essayant de vous faire abjurer votre religion. Aussi, il vous faudra supporter patiemment toutes les tracasseries que l'on pourra vous faire subir ; vos paroles devront toujours être pleines de déférence et de respect, tout en mettant au jour votre foi dans toute sa splendeur, les doctrines de notre Eglise dans toute leur beauté. Vous accompagnerez le tout d'appels à leurs sentiments les plus nobles et les supplierez de vous permettre de rester dans

le sein de l'Eglise qui vous a vu naître, qui vous a été léguée par votre bonne mère. Vous me promettez d'agir ainsi, n'est-ce pas?

—Je vous le promets, mon révérend Père.

—Très bien. Priez surtout, et Jésus, qui se plaît dans cette conversation intime de l'âme fidèle avec lui, versera dans la vôtre ses plus douces faveurs et, parlant à votre intelligence, il lui dictera les moyens, les paroles, non seulement pour défendre vos principes attaqués, mais aussi pour les faire admirer et respecter. Votre position est très délicate, mon jeune ami ; je comprends la menace faite à votre avenir ; j'admire votre zèle et votre amour pour Dieu qui, soyez en certain, ne vous abandonnera pas au moment du danger. L'étude, la science n'ont point gâté votre cœur ; beaucoup d'hommes en abusent. Hélas ! l'orgueil, la vanité et souvent une fausse philosophie qu'ils adoptent pour servir de manteau à leurs passions, leur font attribuer tout ce que l'on voit dans la nature à des causes secondaires. Mais pour le cœur pur, pour l'homme vraiment intelligent, l'étude et la science l'élèvent pour ainsi dire au-dessus de cette terre, pour de là découvrir des beautés toutes nouvelles. S'il abaisse ses regards, la terre lui paraît plus belle, plus riche et plus souriante ; il ne se lasse point d'admirer les mil-

liers d'objets qui le frappent, la végétation revêtue de ses couleurs brillantes et son travail admirable, l'industrie avec ses nombreux produits, ce va-et-vient continuel de l'homme, ces monuments magnifiques dus à son génie et à sa persévérance. Il est étonné davantage à la vue de l'harmonie qui règne, de cette obéissance portée partout et par tous à une loi supérieure, divine. Alors il élève ses pensées et ses regards vers cette voûte céleste, vers le ciel. Là, tout lui paraît plus grandiose encore ; cette voûte immense, ces milliers d'astres tous plus brillants les uns que les autres, parcourant les espaces avec un ordre parfait et dans un temps déterminé, obéissant eux aussi à cette même loi. Alors un sentiment qu'il ne peut définir s'empare de lui ; il désire ardemment connaître celui qui a ordonné cette loi, ce grand législateur, ce créateur de tant de merveilles. Ce même sentiment lui dit que ce grand législateur doit habiter au-delà de cette voûte qui semble nous entourer ; dans son désir de le voir, de le connaître, il voudrait pouvoir percer cette voûte, mais l'âme, d'où émane ce sentiment, lui en fait voir l'impossibilité. Il faut, lui dit-elle, aimer et servir ce créateur avant de pouvoir le voir et le connaître. Comment aimer et servir ce créateur ? quel moyen prendre ? quel chemin suivre pour

arriver au but? Ce comment, vous le connaissez, cher ami, ce moyen, vous l'avez adopté en suivant le chemin, la voie dans laquelle vous vous êtes engagé ; ce chemin, cette voie, c'est l'Eglise catholique ; vous le savez si bien, que rien au monde ne vous ferait dévier de cette route, ne vous ferait abandonner cette Eglise qui vous l'a tracée, cette Eglise qui, dès votre enfance, vous a montré le Ciel et le sentier qui y conduit. Que Dieu vous bénisse et vous fasse triompher des obstacles que l'on voudrait dresser sur votre chemin. Tenez, ajouta-t-il en tirant un livre de sa bibliothèque, voici un livre à l'aide duquel vous réfuterez avec facilité les avancés faux et souvent malveillants faits contre notre sainte Eglise. Je vous le donne, et si vous avez besoin de moi, je serai toujours heureux de vous voir et de vous donner tout renseignement ou conseil qui vous serait nécessaire. Encore un mot, priez la Vierge Marie ; elle vous consolera et veillera sur vous. Au revoir, mon bon ami, je compte sur une nouvelle visite bientôt.

Après avoir remercié le bon Père, Albert sortit, le cœur plus léger, plus joyeux

En arrivant à sa demeure, il voit Eva occupée à arroser ses fleurs. Je vais la rejoindre, se dit-il,

et, avançant avec précaution, il approche sans qu'elle s'en aperçoive.

—Vous êtes bien matinale, mademoiselle, dit-il tout à coup.

Un cri de surprise fut la seule réponse d'Eva.

—L'air du matin est bon, paraît-il, continua Albert, car le vermeil de vos joues fait pâlir celui de ces belles fleurs, dont vous prenez tant de soin, et l'éclat de vos yeux...

—Arrêtez-vous, flatteur, dit Eva en l'interrompant, je vous défends de me parler ainsi.

—Je dis la vérité, dit Albert toujours souriant ; à vous de me prouver le contraire.

—Je vous le prouverai, dit Eva avec un fin sourire, si vous me dites où vous êtes allé de si bonne heure.

—Faire une petite promenade. Comme vous, j'aime l'air du matin, il donne la vigueur, la santé ; il fait paraître les fleurs plus belles et leurs parfums plus odorants, la verdure plus brillante, les oiseaux plus gais et leurs chants plus mélodieux. Tout semble plus heureux ; jusqu'à vous. mad...

—Arrêtez-vous, vous dis-je ! allez-vous m'obéir ?

—J'obéirai, puisqu'il le faut, mais c'est bien malgré moi.

—Ce qui vous donnera plus de mérite. Mais, dites-moi, est-ce uniquement pour le plaisir de la promenade que vous êtes sorti ce matin ?

—Allons, belle curieuse, pourquoi vous dirai-je où je suis allé ?

—Vous me ferez plaisir, dit Eva d'un ton sérieux.

—Alors j'avouerai, chère sœur, qu'après avoir admiré ce que je voyais, je me suis rendu à l'église.

—A l'église, dites-vous, à une heure si matinale ?

—Oui, chère sœur ; dès quatre heures du matin prêtres et fidèles sont déjà au pied des autels pour demander à Dieu de les bénir pendant la journée, et aussi pour le remercier de la conservation de la vie.

—Voilà qui est fort bien. Je ne savais, je ne pensais pas même que les catholiques agissaient ainsi.

—Il y a dans le catholicisme beaucoup de bonnes pratiques qui sont ignorées de nos frères séparés. Je me suis rendu à l'église pour remercier Dieu de la bonté et de la munificence dont il ne cesse de donner tant de preuves à ses créatures, et ensuite pour le prier de me venir en

aide ; vous le savez, votre vénéré pasteur m'a prévenu que son attaque serait rude.

—Pourquoi ces discussions? Si j'eusse été à votre place, je lui aurais dit tout simplement : Je ne veux pas discuter avec vous ; laissez-moi servir Dieu comme je l'entendrai.

—Et qu'aurait dit notre père, ma chère sœur ? vous savez que dans son désir de me voir abjurer le catholicisme, il est le premier à l'encourager.

—C'est vrai, dit Eva avec un léger soupir. Ne pourriez-vous pas, cependant, vous abstenir de ces exercices de religion qui déplaisent à papa ? vous lui feriez plaisir tout en l'amenant peu à peu à vous laisser tranquille. Il y a à peine quelques minutes qu'il me demandait si je savais où vous étiez allé. Certaine de ne pas me tromper, je lui répondis que vous deviez être allé à l'église.

—Que vous a-t-il dit?

—Il m'a dit... dit Eva en hésitant, de vous... mais non, je ne puis vous le laisser savoir.

—Pourquoi donc ?... Je n'insisterai pas cependant, je le devine.

—Par amour pour lui, pour notre mère, pour... dit Eva, avec un léger tremblement dans la voix veuillez donc ne pas le contrarier.

—Mon respect pour vous tous est trop grand

pour avoir seulement l'idée de vous causer la moindre peine. Avec vous, mademoiselle, je dirai plutôt chère sœur, je ne puis rien cacher, pas même mes pensées; dites-le-moi, trouvez-vous que je sois répréhensible d'aller à l'église pour me trouver plus près de Dieu et le prier plus à mon aise.

—Ne pourriez-vous pas le prier ici, à la maison, tout aussi bien qu'à l'église? Tout à l'heure encore, occupée à arroser mes fleurs, à en admirer la beauté, mon cœur reconnaissant élevait de temps à autre vers le ciel une petite prière et je me disais: Si Albert était avec moi, nous prierions ensemble. Et elle ajouta naïvement, avec un léger accent de reproche: c'était pourtant votre habitude avant de partir pour le collège; vous me paraissiez content de partager avec moi ce petit travail, vous y mettiez même plus d'ardeur que moi.

—Eva, chère sœur, vous êtes vraiment cruelle de me faire de pareilles reproches. Je suis, vous le savez bien, toujours heureux en votre compagnie. Ah! que ne m'est-il donné de pouvoir toujours être près de vous pour vous ouvrir mon cœur, vous faire connaître mes pensées; mais bientôt cela me sera impossible; un autre, avec

un titre plus cher que celui de frère, aura pris la première place dans votre cœur.

—Non, non, dit vivement Eva, ne parlez pas ainsi, il faut chasser cette pensée. Venez, notre père doit nous attendre pour le déjeûner.

Et ils se dirigèrent tous deux vers la maison.

CHAPITRE VI.

SUITE DE LA DISCUSSION SUR L'AUTORITÉ.

La semaine suivante, le ministre, accompagné d'un pasteur de la secte presbytérienne, faisait son entrée au salon de M. Stevens. Les mêmes invités de la semaine précédente y étaient déjà rendus.

Ces derniers étaient attirés par la curiosité ou plutôt par cette manie du protestant d'assister et de prendre part à toute discussion qui touche à la religion. D'où vient cette manie, à quoi l'attribuer? Je crois le deviner.

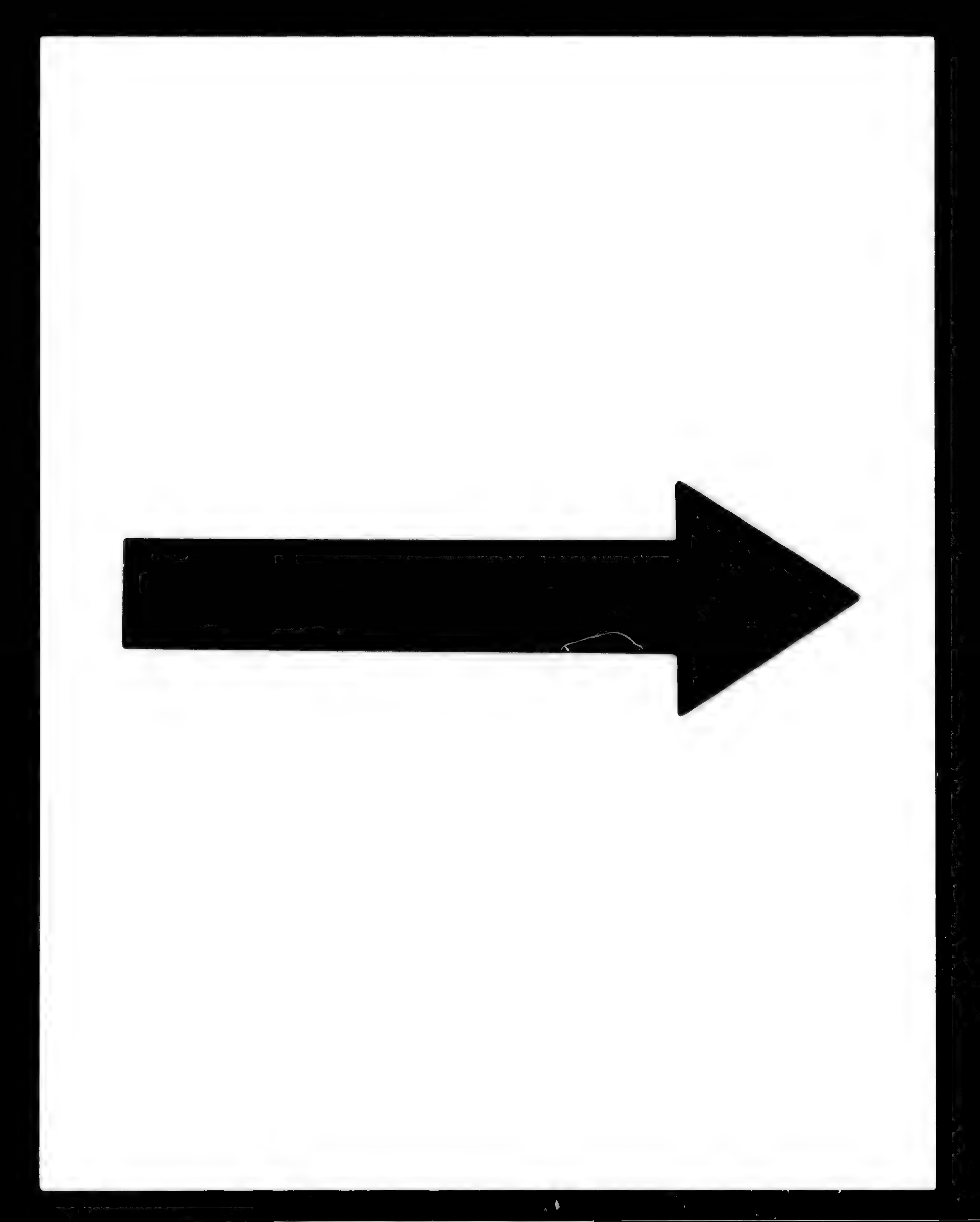
Laissé à lui-même, le protestant, en vertu du libre examen qui lui est accordé, scrute les textes de la Bible, les lit et les relit en les interprétant suivant son jugement, sa manière de voir, et,

basant sa foi sur ce jugement, il la fait connaître à ses amis ou à ses voisins, quelquefois pour avoir leur opinion, mais le plus souvent pour les engager à l'adopter comme bonne et vraie. S'il réussit, tout va bien pendant quelque temps; mais au moindre obstacle, à la moindre objection quelque peu fondée qui se présente, de suite il tombe dans l'incertitude. Cette parfaite conviction, cette paix intérieure dont jouissent les âmes vraiment pieuses, vraiment obéissantes par amour pour Dieu, lui restent toujours inconnues. C'est pourtant ce qu'il cherche, ce qu'il désire ardemment, et, l'esprit inquiet, l'âme troublée, il fait de nouveau connaître ses pensées, ses opinions à ses confrères; ces derniers en font autant, et dès lors commencent ces délibérations, ces discussions qui ne se termineront qu'avec les sectes protestantes.

Albert, laissé libre, en avait profité pour étudier son livre. Aussi entra-t-il au salon le sourire sur les lèvres et bien préparé pour soutenir l'attaque dont il était menacé.

Après qu'on eut parlé des nouvelles du jour, etc., pendant près d'une heure, le ministre se tourna du côté d'Albert et lui dit:

—Eh bien! jeune homme, avez-vous réfléchi sur ce que je vous ai dit la semaine dernière?



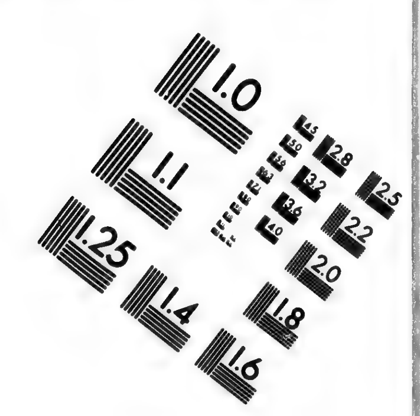
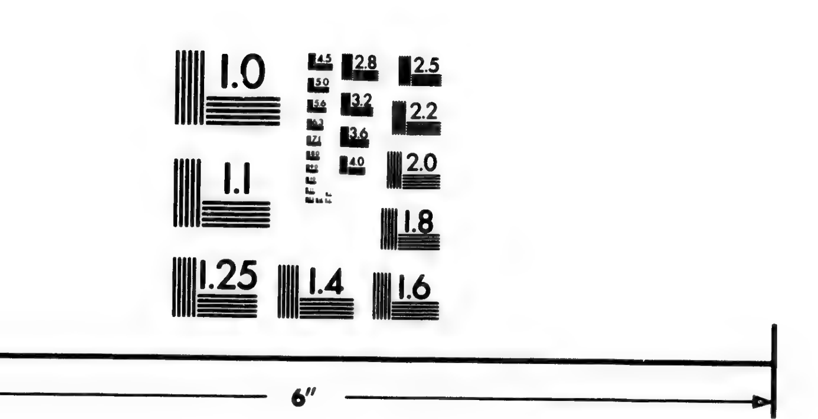


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Tous les regards se tournèrent vers Albert.

—Ce n'était pas à moi de réfléchir, dit celui-ci d'une voix assurée, mais bien à vous, et j'attends votre réponse à ma question.

—Ma réponse est encore la même ; nous imitons les apôtres, nous sommes donc leurs successeurs.

—Et, comme eux, vous possédez une autorité divine et infaillible pour guider les fidèles dans le chemin du salut, je suppose ?

—Tout homme qui prêche la parole de Dieu est un apôtre, dit le pasteur presbytérien, que nous nommerons M. Campbell, mais pas un homme ne possède une autorité divine et infaillible ; il n'y a que Dieu qui jouit de cette prérogative.

—Il y a cependant une autorité laissée par Dieu pour nous guider, dit le ministre, et cette autorité est la Bible.

—Et sur laquelle nous devons baser notre foi, reprit M. Campbell ; oui, la Bible est notre unique moyen de salut, notre unique règle de foi.

—Unique moyen, unique règle, dites-vous ? demanda Albert.

—Oui, répondirent-ils tous deux.

—Allons donc, messieurs, vous n'êtes pas sérieux.

—Très sérieux, répondit le ministre.

—Et avec la Bible, ajouta M. Campbell, nous pouvons défier l'enfer et les hommes qui enseignent une obéissance aveugle à leurs doctrines.

—Ou obéissance à la volonté de Dieu, je suppose? dit vivement Albert. Pourtant cette même Bible ordonne d'obéir à ceux qui sont chargés du soin des âmes. Entendons-nous bien, messieurs, il sera inutile pour nous de continuer cette discussion, si vous ne répondez carrément à ma question ; je la répète : Etes-vous autorisé à m'indiquer le chemin du salut et à m'y conduire? Si oui, qui vous a donné, légué cette autorité?

—Toute autorité est dans la Bible, dit M. Campbell.

—Je le nie, dit un monsieur assis près de M. Stevens, et ce jeune homme a dit la vérité en affirmant que la Bible ordonnait aux fidèles d'obéir à leurs pasteurs.

Tous les regards se portèrent vers le nouvel interlocuteur.

—Quelle bonne aubaine, se dit Albert, ils vont se disputer entre eux.

—Je suis anglican, continua le même personnage, et notre Eglise reconnaît une autorité divine dans ses pasteurs. Cette autorité fut donnée

par Jésus-Christ même à ses apôtres ; ceux-ci, à leur tour, l'ont transmise à leurs successeurs.

—Je ne vois pas comment un protestant aussi éclairé, un homme qui lit la Bible tous les jours, puisse croire qu'il faut obéir à des hommes pécheurs comme lui, dit M. Campbell avec chaleur.

—Toute autorité vient de Dieu. *Obéissez à vos rois*, dit le livre de la Sagesse, *soyez-leur soumis et respectez-les.* Cela est bien dans la Bible, n'est-ce pas ? Voilà pour l'autorité temporelle. Saint Paul dit : *Obéissez à vos évêques, écoutez-les, car ils ont pour mission de veiller au salut de vos âmes, comme devant en rendre compte.* Lisez toutes les Epîtres : saint Pierre, saint Paul, tous les apôtres réclament pour eux et pour les évêques qu'ils ont consacrés une obéissance parfaite à l'autorité qu'ils ont reçue de leur divin Maître. Les quatre évangélistes nous disent quelle est cette autorité. Voilà pour l'autorité spirituelle.

—Permettez-moi de vous dire que vous n'interprétez pas bien le sens de ces textes, dit le ministre.

—Tous les protestants n'interprètent pas la Bible comme vous, dit Albert.

—Je sais que nous différons sur quelques points, mais ils sont de peu d'importance.

—C'est vrai, reprit Albert, il y a peu de différence entre accepter une autorité divine et la rejeter.

Le ministre fit une grimace.

—Nous acceptons tous une autorité, dit M. Campbell en s'adressant au monsieur anglican, nous sommes d'accord sur la théorie, nous différons seulement dans sa mise en pratique. Les uns accordent une autorité à des hommes parce que, comme ministres de l'Evangile, ils en sont les représentants, tandis que nous l'accordons simplement et purement à l'Evangile même.

—Vous appelez cela s'accorder en théorie? Vous n'êtes pas sérieux.

—Je ne me suis pas bien expliqué, dit M. Campbell d'un ton embarrassé; nous reconnaissons une autorité, il est vrai; nous la donnons toute à l'Evangile; l'Eglise d'Angleterre en accorde une faible part à ses pasteurs; cependant elle est loin de celle que réclament et s'arrogent les prêtres de l'Eglise romaine, autorité absolue, tyrannique et arbitraire à laquelle les glorieux réformateurs ne voulurent point se soumettre. Voilà pourquoi j'ai dit que nous différions seulement sur la pratique.

—Pardon, les pasteurs de notre Eglise possèdent une haute autorité, dit le monsieur anglican,

et cette autorité est bien établie, bien définie, soit dans la Bible, soit dans les trente-neuf articles de foi conservés par nous de l'Eglise primitive.

—Voilà pourquoi nous nous sommes séparés de votre Eglise qui, tout en voulant épurer l'Eglise de Jésus-Christ, a cru cependant devoir conserver un peu de cette corruption qui avait envahi l'Eglise de Rome, dit le ministre, et cela pour ne pas trop contrarier les passions des hommes, qu'elle voulait attirer dans son sein.

—Et, depuis ce temps, vous avez continué, et vous continuerez d'épurer l'Eglise de Jésus-Christ dit Albert; de nouvelles sectes naissent tous les jours dans ce but.

—Il ne faut point plaisanter, jeune homme, dit M. Campbell.

—Je ne plaisante pas, monsieur, car toute secte nouvelle proclame hautement que les anciennes sont entachées d'erreurs, et que leur but est de les faire disparaître. Prouvez-moi le contraire, monsieur.

—Celui qui lit la Bible et y puise sa foi en lui donnant toute autorité, ne peut errer, dit M. Campbell.

—Quelles que soient les variations auxquelles

ces soi-disant lecteurs de la Bible se livrent, ils ne peuvent point errer, dites-vous ?

—S'ils varient sur quelques points en matière de foi, ces points sont trop minimes pour offrir un obstacle sérieux au salut, dit M. Campbell. Voilà pourquoi je répète : Point d'autorité investie dans les hommes ; toute autorité appartient à la parole de Dieu.

—Puisque vous n'accordez aucune autorité aux hommes, dit Albert, pourquoi réclamez-vous celle de m'indiquer la route que je dois suivre ? De quel droit pouvez-vous me dire que je suis dans l'erreur, et qu'il faut me rétracter si je veux sauver mon âme ? N'est-ce pas pour user de cette autorité que vous êtes venus ici ce soir ? n'est-ce pas pour m'engager à suivre vos conseils, à y obéir ? Comment pouvez-vous user d'une telle autorité, vous prévaloir d'un tel droit si vous n'en possédez aucun ? C'est vous-mêmes qui le dites. Allons donc, soyez, sinon conséquents, au moins logiques.

—Nous sommes venus pour vous démontrer que la Bible est notre unique moyen de salut, notre seule règle de foi, dit M. Campbell. C'est ce que nous voulons vous prouver, et vous ne paraissez pas vouloir nous croire.

—Prouvez vos assertions, et je vous croirai.

—Lisez la Bible, la preuve est là.

—Je n'ai pas besoin de lire la Bible pour savoir qu'elle n'est pas et ne peut pas être notre seule règle de foi, notre unique moyen de salut; je n'ai qu'à regarder ce qui se passe autour de moi. Vous-mêmes, messieurs, en faites la preuve la plus frappante.

—Quelle preuve ?

—Que la Bible n'est pas et ne peut pas être notre seule règle de foi, notre unique moyen de salut. Vous me dites: je suis presbytérien, c'est moi qu'il faut écouter si vous voulez opérer votre salut. Ce monsieur, pasteur méthodiste, me dit que son Eglise est la seule en accord avec les enseignements de l'Evangile; pourtant il lit la Bible, mais il faut croire qu'il ne l'interprète pas comme vous. Puis ce monsieur anglican affirme que, outre la Bible que je dois accepter, il me faut de plus écouter les pasteurs de l'Eglise dont la mission est de la prêcher, de la faire connaître et de faire exécuter ce qu'elle enseigne. Or, me voilà en face de trois lecteurs de la Bible, lequel de vous trois dois-je écouter? Comment faire?... Dois-je m'engager en même temps dans les trois routes différentes que vous venez de m'indiquer? Ou dois-je rejeter les deux premières pour accepter la troisième? Laquelle est la meilleure? Le

quel de vous trois interprète le mieux la parole de Dieu ? A vous de me répondre, messieurs.

—La Bible répondra pour nous, dit le ministre.

—Je connais sa réponse, monsieur, voilà pourquoi il m'est impossible d'accepter votre théorie.

—Je le répète, dit M. Campbell, celui qui lit la Bible avec toute sincérité, y trouve le salut de son âme.

—Je le sais comme vous, car, dans sa sincérité, il se prêtera volontiers à ce qu'elle enseigne ; c'est-à-dire qu'il reconnaîtra les pasteurs de l'Eglise de Dieu, et leur obéira.

—Pas d'autre obéissance qu'à la Bible, elle seule possède toute autorité.

—Quelles que soient les divergences d'opinions de ceux qui la lisent, je suppose ?

—Que voulez-vous dire ?

—Qu'il importe peu que je sois méthodiste, presbytérien, anglican, baptiste, unitairien, universaliste, mormon ; pourvu que je lise la Bible, je suis certain de mon salut.

—Pourquoi plaisanter ainsi ?

—Si je plaisante lorsque je parle ainsi, que faites-vous donc ? car je n'ai fait que répéter vos propres paroles.

—C'est faux, dit M. Campbell.

—Où est le faux, monsieur? dit Albert avec fermeté. N'avez-vous pas dit que celui qui lit la Bible est certain d'y trouver son salut? Or les sectes que je viens de nommer ne la lisent-elles pas?

—Oui, dit le ministre d'un ton embarrassé, mais la différence d'opinions ne repose que sur des points minimes.

—Qui ne peuvent être un obstacle sérieux au salut, ajouta M. Campbell.

—Des points minimes, dites-vous? Je vais de suite vous prouver le contraire. L'unitairien lit la Bible comme vous, et cependant il nie la divinité de Jésus-Christ; un point minime celui-là et qui n'est pas un obstacle sérieux au salut. Le baptiste nie la nécessité du baptême pour les enfants; l'universaliste nie ce que vous presbytérien affirmez, savoir, la doctrine de la prédestination, et déclare la certitude du salut pour tous ceux qui, étant baptisés, croient en Jésus-Christ comme Dieu. Ceci s'accorde bien avec la doctrine de l'unitairien, n'est-ce pas? Il y a des sectes qui s'en rapportent exclusivement à leur interprétation de la Bible, sans accepter aucun article de foi; d'autres en acceptent plusieurs comme indispensables, nécessaires au salut; notamment, ce monsieur anglican appartient à une

secte qui en adopte plus que les autres. Pourtant tous lisent la Bible avec sincérité en y cherchant cet unique moyen de salut, cette unique règle de foi, sans cependant s'occuper de l'autorité des pasteurs de l'Eglise de Jésus-Christ. Voilà pourquoi chacun se trace son chemin particulier, sa route à suivre, suivant l'interprétation qu'il donne aux textes qu'il lit. Aussi les uns vont à votre Eglise, d'autres à celle de ce monsieur, pasteur méthodiste, et ainsi de suite. Je ne finirais pas si je voulais énumérer toutes les sectes protestantes, et j'ajouterai à cela, pour l'honneur et la gloire du protestantisme : autant de sectes que d'interprètes, autant d'églises, c'est-à-dire autant d'uniques moyens de salut que de sectes, autant d'interprètes que de ministres, que dis-je ? autant d'interprètes que de fidèles lisant la Bible.

" Dites-le-moi, peut-on, a-t-on jamais pu compter les milliers de sectes protestantes, toutes différant sur les points les plus essentiels au salut, naissant aujourd'hui pour disparaître demain ; et cependant ces sectes ont cherché cet unique moyen de salut dans la Bible ; elles le cherchent encore. L'ont-elles trouvé ? Sont-elles tombées d'accord sur une seule règle de foi, sur cet unique moyen de salut ? Le résultat prouve bien le contraire ; le cercle semble s'élargir davantage,

beaucoup d'entre elles en sont venues à regarder la Bible, la parole de Dieu, comme un livre d'institution humaine, un livre rempli d'erreurs ; là n'est point la vérité, disent-elles. Le temps, juge impartial, finira par les convaincre de l'inutilité de leurs recherches, tant qu'elles n'auront pas compris la nécessité d'une autorité enseignante, d'un ministère autorisé et apte à diriger les fidèles en leur faisant exécuter fidèlement les enseignements de la parole de Dieu.

—Dieu a donné à chacun de nous une intelligence pour nous guider, pour juger par soi-même, dit M. Campbell ; ainsi ce que vous prévoyez n'arrivera pas.

—C'est déjà arrivé, monsieur, et cela continuera tant que l'intelligence s'alliera à une opinion orgueilleuse repoussant la soumission à cette autorité investie dans les pasteurs de l'Eglise de Jésus-Christ.

—Dieu n'a investi aucun homme, pasteur ou non, d'une autorité infaillible, comme vous, papistes, le prétendez. La seule autorité que nous avons, comme ministres de l'Evangile, est de prêcher la parole de Dieu pour la bien faire comprendre aux fidèles qui nous écoutent.

—C'est-à-dire que les fidèles la comprendront d'après l'interprétation que vous en donnerez.

—Notre devoir est d'interpréter la parole de Dieu.

—Suivant votre jugement, je suppose?

—C'est cela. Dieu nous a donné une intelligence pour nous guider.

—Alors vous réclamez pour vous une autorité à laquelle le prêtre catholique n'oserait même pas prétendre. L'autorité qu'il réclame est celle de faire exécuter les doctrines renfermées dans la parole de Dieu, les doctrines laissées par Jésus-Christ et enseignées par ses apôtres et leurs successeurs, mais non celle de les interpréter chacun à sa manière, et d'après son jugement, comme vous le faites.

—Vous allez trop loin, dit le ministre avec chaleur.

—Non pas, monsieur, et vous faites vous-même la preuve que je frappe droit au but. Chaque ministre protestant agit, prêche et interprète suivant son jugement, d'après le degré d'intelligence qu'il possède. Or, comme tous n'ont pas le même degré d'intelligence, ou la même facilité pour bien juger, pour bien interpréter, il s'en suit que chacun va de son côté, en choisissant le chemin qui lui paraît le meilleur, à la condition de le quitter s'il en découvre un autre plus court ou plus aisé. Voilà la cause de ces milliers d'u-

niques moyens de salut, de ces milliers de routes conduisant à autant de directions, mais toutes partant d'un même point, et quel est ce point, messieurs? Ce point, la seule chose unique sur laquelle vous, protestants, vous accordez, c'est l'opinion, et l'opinion orgueilleuse qui rejette toute soumission. Il serait mieux pour vous, messieurs, de ne pas continuer cette discussion, qui sera sans résultat pour vous. Loin d'atteindre le but que vous vous proposez, vous me convaincrez davantage de la sainteté de la mission des prêtres catholiques, de la solidité des doctrines de notre Eglise, et que cette Eglise seule peut me conduire au port du salut.

—C'est-à-dire que vous continuerez à rejeter la parole de Dieu pour confier votre âme à un homme pécheur comme vous.

—C'est ce que je ferais si je me confiais en vos paroles.

Le ministre ne répondit point.

—Prenez garde, jeune homme, dit M. Campbell, Dieu vous tiendra compte de cette intelligence qu'il vous a donnée pour vous guider.

—Je le sais, et c'est pourquoi le catholique n'ose pas se fier simplement à son intelligence. Il comprend que cette intelligence n'est pas aussi développée chez les uns que chez les autres,

qu'elle est même bornée dans bien des cas. Il est cependant assez intelligent pour comprendre cette vérité et, s'il obéit aux pasteurs de l'Eglise, c'est parce que Dieu le lui a ordonné en termes bien explicites dans la Bible, et que cette obéissance donnée aux pasteurs de son Eglise, est en honneur et par amour de ce Dieu qui l'a fondée, et se rapporte toute à lui. Appuyé, de plus, sur les promesses de Jésus-Christ qui doit rester avec ses apôtres et leurs successeurs jusqu'à la fin des siècles, le catholique peut être parfaitement tranquille et avoir la certitude de ne pas errer, de ne pas s'écarter du vrai chemin en leur confiant le dépôt le plus précieux qu'il possède.

—Je vous plains réellement, dit M. Campbell avec ironie ; je ne vois pas sur quoi vous vous appuyez, quel titre un pasteur de l'Eglise peut posséder pour reposer en lui une telle confiance.

—Et surtout de borner son intelligence à un tel point, ajouta le ministre.

—Lequel est le plus à plaindre, messieurs ? est-ce celui qui a assez d'intelligence pour savoir placer des bornes où il en faut, ou celui qui n'en a pas assez ? Lequel est le plus sage ?

Les deux ministres ne répondirent pas.

—Dieu seul possède une intelligence qui ne connaît pas de bornes, continua Albert. Voilà

pourquoi je suis convaincu que pour bien le servir, il faut lui obéir. J'ouvre pour cela son Evangile, et là, en termes bien clairs, bien précis, je trouve l'institution d'un ministère investi d'une autorité divine et infaillible pour diriger l'Eglise de Dieu ; ministère et autorité devant exister jusqu'à la fin des siècles et auxquels tout chrétien doit obeir s'il veut obtenir le salut. Avec ces appuis, avec ces preuves, qu'ai-je besoin de plus, sinon de la grâce de Dieu pour obéir moi-même à ce ministère dûment constitué ?

—A quoi sert-il de raisonner avec un papiste ? dit M. Campbell.

—Et de lui répéter que toute autorité est dans la Bible ? ajouta le ministre.

—Pas plus que de vouloir raisonner avec un juge, qui s'appuie sur la loi écrite pour rendre ses jugements. Je suis même étonné de vous entendre répéter la même chose si souvent sans la prouver. A cela vous ajoutez l'ironie et la dérision.

Les deux ministres s'étaient levés en même temps et se préparaient à sortir, lorsque M. Stevens vint au-devant d'eux en leur disant :

—Vous ne partirez pas, messieurs.

Puis après avoir échangé quelques paroles à voix basse, il se tourna du côté d'Albert et lui dit :

—Ces messieurs vont te prouver que les prêtres de l'Eglise de Rome ne possèdent point cette autorité divine et infaillible qu'ils réclament.

—Je suis prêt à entendre leurs preuves, mon père.

—Bien, dit M. Stevens en souriant.

—Je crois qu'il serait bon de connaître sur quoi se base votre fils pour affirmer la nécessité d'un ministère possédant une autorité divine et infaillible pour gouverner l'Eglise de Jésus-Christ, dit le monsieur anglican. Nous sommes d'accord sur la théorie, et en conséquence il m'intéresse beaucoup. Je demanderai à ces messieurs de le laisser s'expliquer avant de faire leur preuve.

—Cela sera inutile, je crois, dit le ministre. Quel poids peut avoir l'opinion d'un homme trop jeune encore pour bien comprendre une question d'une aussi haute importance?

—Et qui n'est guère disposé à nous écouter, ajouta M. Campbell.

—Est-ce par crainte, messieurs, que vous ne voulez pas l'entendre?

—Non, non, dit le ministre, mais quelle en sera l'utilité?

—Qui sait? dit vivement Eva; vous devriez au moins lui laisser la parole.

—Je le veux bien, dit M. Campbell; il nous sera plus facile de le réfuter.

—Merci, chère sœur, dit Albert tout bas; puis, d'une voix assurée, il ajouta en s'adressant aux deux ministres :

—Vous affirmez donc qu'il n'existe d'autre autorité que la Bible, qu'elle est notre unique moyen de salut?

—Oui, répondirent-ils ensemble.

—Alors, j'affirme qu'un navire peut, sans capitaine, sans pilote et sans matelots, se rendre directement au port que ses passagers veulent atteindre, pourvu toutefois que ce navire soit muni d'une boussole.

—Allons donc, dirent en riant les deux ministres, vous n'êtes pas sérieux?

—Aussi sérieux que vous l'avez été durant cette discussion. Reste cependant ma preuve qui, comme la vôtre, tardera à venir. Voici la Bible, me dites-vous, là est toute l'autorité qui vous sauvera. Il vous suffit de la lire, de la scruter, de l'interpréter et soyez certain d'atteindre votre but. Et moi je dis aux passagers de ce navire : voici la boussole, elle suffit pour vous indiquer le chemin à suivre pour atteindre le port désiré. Vous n'avez qu'à en interpréter le fonctionnement au meilleur de votre connaissance;

chacun de vous pourra exercer son jugement, son opinion sur la manière de la placer, de s'en servir et soyez certains d'arriver au but. Ne vous inquiétez pas des vents contraires, des tempêtes ou des écueils, cette boussole ne saurait vous écarter du chemin que vous devez suivre.

—Si vous êtes sérieux, dit le ministre, nous devrons penser qu'il y a déraisonnement dans vos paroles ou ailleurs.

—Nous sommes pourtant d'accord en théorie, dit Albert en souriant; montrez-moi la différence.

—Pourquoi de telles comparaisons? dit M. Campbell; elles n'ont pas, vu leur manque de bon sens, leur raison ici.

—Ah! je déraisonne quand je dis qu'un navire muni d'une boussole peut, sans capitaine, sans pilote et sans matelots, arriver à bon port, pourvu que ses passagers examinent et interprètent le fonctionnement de cette boussole, chacun suivant son opinion, son intelligence ou sa capacité; et vous, quand vous dites au chrétien: la Bible vous suffit, lisez-la, interprétez-en les textes suivant votre jugement, votre opinion et votre capacité: réglez votre conduite d'après ce jugement, cette opinion, et soyez certain d'arriver au port du salut, que faites-vous donc?

Un sourire effleura les lèvres de plusieurs.

Une vive rougeur couvrit la figure des deux ministres, mais ils gardèrent le silence.

—Cela ne nous dit pas pourquoi vous croyez à la nécessité d'une autorité divine et infaillible dans les pasteurs de l'Eglise, dit le monsieur anglican.

—Je le sais, monsieur, dit Albert. Je me suis permis une affirmation dépourvue de raison, de bon sens, qui, cependant, peut être comparée favorablement à celle de ces messieurs ; la théorie est la même. Vous avez compris, je n'ai nul doute, que je repousse l'une et l'autre comme absurdes, ridicules. Si je m'appuyais seulement sur la raison, la nécessité d'une autorité enseignante dans l'Eglise frapperait également mon intelligence, et pourquoi? En voyant tout ce qui a été créé autour de moi, la terre avec ses millions de créatures et ses innombrables végétaux, le firmament avec le nombre infini de ses astres, l'admirable harmonie qui règne dans leur fonctionnement, je me dis : Il y a une loi qui les régit et à laquelle tout obéit ; or, pour qu'une loi soit bien exécutée, il faut des fonctionnaires autorisés ; c'est ce que Dieu a fait en assignant à chacune de ses créatures le rôle qu'elle devait remplir : les unes pour commander, les autres pour obéir. L'homme même, dans ses rapports

avec ses semblables, subissant cette même volonté de son créateur, reconnaît la nécessité d'une autorité. Pour cela, il crée une loi et nomme un de ses semblables pour la faire exécuter, en promettant de lui obéir. Pourquoi cela? pour la bonne harmonie de ses rapports avec ses semblables, n'est-ce pas? Or, si Dieu a reconnu la nécessité d'une autorité pour faire exécuter ses volontés dans le fonctionnement de l'univers; si l'homme même accepte la nécessité d'une autorité pour le diriger dans ses affaires matérielles, comment peut-il refuser, rejeter la nécessité d'une autorité pour le diriger dans l'affaire la plus essentielle pour lui, celle de son salut? Comme toute autre chose créée ici-bas, l'homme est né imparfait, et, comme toute autre chose, il a besoin, il lui est nécessaire d'obéir à une autorité chargée de le guider. C'est un des décrets de Dieu.

—Vous venez de vous condamner vous-même, dit M. Campbell. Vous dites que l'homme est né imparfait; or, qu'il soit ministre ou prêtre, il est encore imparfait, et c'est à cet homme imparfait qu'il faudrait obéir? Allons donc, jeune homme, il vous sera difficile de sortir de ce mauvais pas.

—Il me serait difficile, en effet, de sortir d'un mauvais pas si je prêtais obéissance à vos avis, à

vos conseils, car vous me dites ne posséder aucune autorité, et en ce cas, vous êtes comme les autres hommes. Cependant, messieurs, lorsque j'obéis aux pasteurs de notre Eglise, j'obéis, il est vrai, à des hommes imparfaits par eux-mêmes, mais qui n'en sont pas moins revêtus d'une autorité parfaite, divine, lorsqu'ils exercent leur ministère, et c'est à cette autorité que j'obéis, et non à des hommes imparfaits se croyant assez parfaits pour juger et interpréter à leur manière la parole et la volonté de Dieu.

—Point d'obéissance aux hommes, dit le ministre d'un ton vexé. J'ai la Bible pour guide, et avec l'intelligence dont Dieu m'a doué pour juger par moi-même, je me sauverai sans le secours d'un autre homme pécheur comme moi.

—Oui, ajouta M. Campbell, au matériel, obéissons au roi, gouverneur ou président, à celui qui représente l'autorité ici-bas ; au spirituel, obéissons à la Bible, qui renferme toute autorité spirituelle.

—C'est-à-dire, messieurs, obéissons au roi, président ou gouverneur en interprétant, chacun à sa manière, la loi dont ils sont dépositaires, et en refusant d'obéir aux fonctionnaires nommés par eux pour la faire exécuter. Je ne sais com-

ment ce genre d'obéissance plairait à ces hauts dignitaires.

—Dans ses rapports temporels, dit M. Campbell, l'homme doit certainement obéir aux fonctionnaires chargés de faire exécuter la loi, dont le but est de protéger l'honnête homme contre l'injustice et la méchanceté d'un grand nombre.

—Pourtant, monsieur, si l'homme est doué d'intelligence pour obéir à l'autorité de la Bible, il ne l'est pas moins pour obéir à l'autorité civile. Il peut lire et étudier l'une comme l'autre ; l'une et l'autre de ces lois sont écrites, et si l'une est, comme vous le prétendez, autorité par elle-même, sans besoin de recours à des fonctionnaires pour la faire exécuter, je ne vois pas pourquoi il n'en serait pas ainsi de la seconde, qui est beaucoup moins essentielle, beaucoup moins élevée et beaucoup moins difficile à comprendre.

—La loi des hommes seule est difficile à comprendre, dit M. Campbell, et l'homme, tout en pouvant lire et étudier cette loi, a besoin de son semblable pour le protéger ; c'est tout le contraire pour la loi de Dieu, car à Dieu seul il doit rendre compte de ses actes ; Dieu seul peut le protéger, le juger, le récompenser et le punir. Et cette loi est renfermée dans la Bible.

—Et cette loi toute divine brille par sa clarté, ajouta le ministre.

—Alors, comment se fait-il que tous les lecteurs de cette Bible ne la comprennent pas également bien, puisqu'el si brillante de clarté? Ce fait seul démontre la nécessité d'une autre autorité que la Bible.

—Comment le prouvez-vous? dit M. Campbell.

—Vous-mêmes, messieurs, m'en donnez la preuve. En vertu du libre examen que vous vous accordez, au droit d'interprétation de la parole de Dieu, chacun suivant son propre jugement, que vous réclamez, vous en êtes venus à avoir chacun votre tribunal, à être chacun votre propre juge. Au civil, messieurs, il est arrivé quelquefois qu'une révolution a éclaté pour renverser une forme quelconque de gouvernement. Elle a parfois réussi, mais une autorité exercée par d'autres fonctionnaires est reparue presque aussitôt sous une autre forme. Ce qui démontre la nécessité d'un ministère exerçant l'autorité. Une révolution a aussi éclaté dans l'Etat spirituel, mais, contrairement à ce qui a lieu ordinairement dans l'Etat civil, cette révolution, tout en conservant une faible partie de la loi écrite, voulait en chasser les fonctionnaires pour toujours; chacun

des révolutionnaires avait pour mot d'ordre: "Mon propre jugement, mon interprétation de la loi suffiront pour me protéger contre mes ennemis, pour maintenir l'ordre dans l'Eglise de Dieu.

—Voilà ce que l'Eglise de Rome a fait, dit le ministre avec ironie.

—C'est ce que nous allons voir, monsieur. Dans l'Eglise catholique, il n'y a pas eu de révolution. Elle a toujours conservé la même forme de gouvernement, les mêmes fonctionnaires, je veux parler de l'ordre hiérarchique. Cette révolution a éclaté en dehors de son sein, c'est-à-dire, ceux qui se sont révoltés se sont séparés d'elle. Quel est le chef de cette révolution? Quels sont ces révolutionnaires? Je le déclare hautement devant vous, messieurs, le protestantisme en est le chef, et les révolutionnaires sont ses adhérents. Qu'est-il résulté de cette révolution? Ça été de donner le plus éclatant témoignage de la nécessité d'une autorité enseignante confiée à des fonctionnaires éclairés, capables et fermes dans l'exécution et le maintien de cette autorité. Prouvez-moi le contraire, messieurs, si vous le pouvez. Vous ne le pourrez cependant pas, les faits sont assez visibles, vous les voyez comme moi. Chacun, profitant de la liberté qui lui était accordée, a pris le chemin qui lui paraissait le

moins fatigant ; démolitions sur démolitions s'en suivirent, tout fut divisé et subdivisé en parts inégales, il est vrai, mais chacun gardait pour lui ce qui lui convenait le mieux, laissant à d'autres ce qui pouvait le gêner et, heureux, chacun se répétait : Plus de roi, plus de président, plus de gouverneur ; le roi, c'est moi, le président, c'est moi, le gouverneur, c'est moi ; à moi la liberté, à moi le libre examen, à moi de juger, à moi d'exercer mon jugement, mon interprétation de la loi de Dieu.

—Cela est faux, dit le ministre avec colère.

—C'est votre manière d'agir qui est fausse, dit Albert avec fermeté. Ce que je viens de dire est de toute vérité. Tout protestant lit la Bible, l'interprète à sa manière, et la conséquence est la division, la subdivision en autant de sectes que de jugements, que de manières d'interpréter. Toutes ces sectes affirment obéir à Jésus-Christ. Or, je vous le demande, lui obéissent-elles toutes? Se conforment-elles toutes à sa volonté ? Lui rendent-elles toutes le culte et l'hommage qui lui sont dus ? Est-ce ainsi que Dieu veut être servi ? A vous de me répondre, messieurs.

—Sachez-le, jeune homme, dit M. Campbell, le protestant obéit à Jésus-Christ comme à son roi ; il ne fait pas comme le catholique qui le re-

jette pour mettre à sa place les prêtres de l'Eglise de Rome.

—Nous obéissons au prêtre de l'Eglise parce que Jésus-Christ le veut, parce que le prêtre est son représentant ; mais le protestant se réserve le droit, tout en disant que Jésus-Christ est son roi, de lui obéir comme il l'entend, tout en exerçant son propre jugement, son interprétation de la loi écrite.

—C'est une fausseté, dit M. Campbell.

—Et la pire des calomnies, ajouta le ministre.

—Laissez-le donc parler, dit le monsieur anglican ; il sera toujours temps pour vous de le réfuter s'il ne peut prouver ce qu'il dit.

—Il devrait au moins avoir un peu de respect pour les personnes auxquelles il s'adresse, dit le ministre. De tels avancés me surprennent d'autant plus qu'ils sont prononcés par un jeune homme intelligent et instruit.

—Albert n'a attaqué personne, dit madame Stevens avec émotion ; il a combattu un principe sans blesser les règles de la bienséance.

—En avez-vous fait autant, messieurs, envers les pasteurs de son Eglise ? ajouta Eva.

Albert les remercia du regard.

—Je n'ai pas voulu vous offenser, messieurs, dit-il.

—Ton langage a été un peu sévère, dit M. Stevens, et je m'étonne que tu te sois oublié ainsi, contrairement à ton habitude.

—Mon père, dit Albert d'un ton respectueux, je vous ai prié de me permettre de ne pas prendre part à cette discussion ; vous ne l'avez pas voulu. On m'attaque, il faut bien que je me défende avec toutes les armes loyales à ma disposition.

—Des armes loyales, oui, mais celles que tu emploies en ce moment ne le sont pas.

—Ce qui est vrai, ce qui est juste est toujours loyal, mon père.

—Alors, fais ta preuve.

—C'est ce que je vais faire, mon père. Il est un proverbe qui dit : La raison qui raisonne, raisonne moins que la raison qui obéit. Or, la raison me dit : il existe une loi partout, dans le ciel comme sur la terre, de même qu'il existe un ministère revêtu d'autorité pour la faire exécuter. Preuve, l'autorité reconnue avec ses fonctionnaires dans l'Etat civil ; l'autorité reconnue avec ses fonctionnaires dans la création ; l'autorité reconnue avec ses fonctionnaires dans l'Eglise de Dieu depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours. Quels étaient ces fonctionnaires autorisés à exercer cette dernière ? Avant Moïse, les

patriarches et les prophètes ; de Moïse à Jésus-Christ, les prophètes et les pontifes, prêtres ordonnés par Moïse sur l'ordre de Dieu ; depuis Jésus-Christ, les apôtres et leurs successeurs consacrés par ce divin Sauveur même. En présence de ces témoignages, la raison doit-elle toujours raisonner ou obéir ? Cependant, il n'y a pas plus de trois cents ans, apparut une raison raisonneuse qui a protesté. Qu'est-il arrivé ? la naissance de sectes nombreuses se donnant pour titre, Eglise de Jésus-Christ, et ayant pour mot d'ordre : Raisonnons, protestons. Une secte dit : Jésus Christ est roi, mais un roi secondaire vu qu'il n'est pas divin, et cette secte n'a pas cessé de raisonner contre sa divinité. Une autre dit : Jésus-Christ est roi, mais ce roi s'étant donné lui-même comme caution, comme le seul obéissant à sa loi, je n'ai nul besoin de m'occuper davantage ; ce roi ayant obéi pour moi, il m'a donné ma liberté d'action. Et, semblable à la première, elle n'a cessé de raisonner contre tout ce qui gêne cette liberté, tout ce qui gêne les passions. Une troisième dit : Jésus-Christ est roi, il a créé une loi pour gouverner son Eglise à laquelle j'obéirai suivant mon jugement, suivant l'interprétation que je donnerai de cette loi, ou suivant la volonté et le degré d'intelligence que Dieu m'a

donné, et, comme les deux autres, elle n'a cessé de raisonner contre la volonté et l'intelligence de ceux qui ne font pas comme elle. Mais je m'arrête, je ne voudrais pas essayer d'énumérer tous les décrets émanés, les conclusions arrêtées, les croyances adoptées ou rejetées par suite des raisonnements de cette raison raisonneuse qui, continuant et ne cessant de raisonner, rejette aujourd'hui ce qu'elle a accepté hier, et qui rejettera demain ce qu'elle a accepté aujourd'hui. Pouvez-vous nier la vérité de ce que je viens de dire? Une chose est bonne quand un bien en est résulté, comme elle est mauvaise dans le cas contraire. Que devons-nous conclure de cette protestation continuelle, de ce raisonnement sans fin dont le résultat n'a été que la confusion? Faut-il vous le dire, messieurs? Faut-il vous montrer du doigt le résultat obtenu par cette raison raisonneuse qui, non seulement refuse d'obéir à la raison, mais aussi à Jésus-Christ qui a commandé d'obéir à ses apôtres et à leurs successeurs, qu'il a constitués en ministère autorisé à faire exécuter ses volontés, tout comme l'on obéirait à lui-même.

—Où avez-vous trouvé ce commandement? dit le ministre avec ironie.

—Dans l'Evangile, monsieur, dans cette Bible que vous lisez si souvent.

—Vous ne le prouverez jamais, dit le ministre.

—Il dit avoir puisé un fait dans un livre qu'il n'a jamais ouvert, ajouta M. Campbell d'un ton railleur. Allons donc, jeune homme, ne citez pas un livre que vos prêtres vous défendent de lire.

—Dans ce cas, comme dans tout autre, vous connaissez bien peu le catholique, monsieur. Vous allez voir que, quoique catholique, je puis vous citer plusieurs passages de la Bible qui vont prouver la vérité de ce que j'ai dit. Ouvrons d'abord l'Evangile selon saint Mathieu, chap. 16, versets 18 et 19. Jésus-Christ s'adressant au plus âgé de ses apôtres, lui dit : " Et moi je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je te donnerai les clés du royaume des cieux ; et tout ce que tu lieras sur la terre, sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans les cieux." Le divin maître donne pour la première fois cette autorité à saint Pierre ; il la donne à tous les apôtres au chapitre 18 du même Evangile : " En vérité, je vous le dis, tout ce que vous aurez lié et délié," etc.

—Arrêtez, jeune homme, dit M. Campbell en

l'interrompant, Jésus-Christ, avant de dire à Simon : " Tu es Pierre," etc., venait de dire : " C'est ta foi qui t'a révélé que j'étais le Christ, le Fils du Dieu vivant." Il voulait donc signifier par ce mot " Pierre," la foi que Simon avait en lui.

—C'est cela, dit le ministre, rien de plus facile à comprendre.

—Alors tous ceux qui ont la foi en Jésus-Christ, moi catholique et vous protestants, sont des *Pierres* en possession des clés du royaume des cieux, avec pouvoir de lier et délier.

Un sourire effleura les lèvres de M. Stevens.

—Saint Pierre avoue lui-même qu'il n'est pas la pierre que vous venez de prétendre, dit M. Campbell. Cet apôtre ne dit-il pas au chapitre 4 des Actes : " Jésus-Christ est la pierre angulaire de l'édifice ? "

—Je le sais, monsieur, mais qu'est-ce à dire, sinon que Jésus-Christ est la pierre principale de cet édifice, qu'il est la véritable pierre, la véritable puissance d'où émane toute puissance ? Mais cette pierre toute-puissante doit cesser d'être visible pour nous ; Jésus-Christ doit bientôt s'en retourner au ciel ; son Eglise, cependant, aura besoin d'une pierre visible pour la gouverner comme s'il était resté ici-bas. C'est pour cela

qu'il dit à Simon: "Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et je te donnerai les clés du royaume des cieux." Ces paroles sont claires, messieurs, n'est-ce pas?

—Cela n'a rien à faire avec l'autorité réclamée par les prêtres de l'Eglise romaine, dit M. Campbell.

—A vous de le prouver, et je vais continuer, pour vous donner l'occasion de mieux réussir. Nous allons voir que Jésus-Christ en plaçant les apôtres à la tête de son Eglise, leur a donné en même temps une autorité proportionnée à la dignité de leur mission. Voyons pour cela les versets 18 et 19 du chapitre 28 du même Evangile. Voici ce que Jésus-Christ dit à ses apôtres: " Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre, et ce même pouvoir que mon Père m'a donné, je vous le donne. Allez donc;" remarquons bien, en passant, quelle force, quelle signification dans ce mot " donc: Allez donc, leur dit-il, enseignez les nations, leur apprenant à garder ce que je vous ai confié, à observer tout ce que je vous ai commandé, et voilà que je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles."

—Nous comprenons qu'il est du devoir de tout fidèle d'écouter la prédication de l'Evangile, dit M. Campbell, et ce texte cité par vous est

plutôt propre à vous confondre. Jésus-Christ en disant à ses apôtres : "Enseignez les nations, leur apprenant à garder ce que je vous ai confié," a voulu dire tout simplement qu'ils devaient apprendre aux nations à garder la foi qu'il venait de leur confier.

—Rien de plus clair, ajouta le ministre. Par ces paroles de Jésus-Christ, apôtres et fidèles sont mis sur le même pied d'égalité ; tous doivent avoir la foi pour être sauvés.

—Et Jésus-Christ en ajoutant : "à observer tout ce que je vous ai commandé," reprit M. Campbell, a voulu dire, apprenez aux nations à vous imiter ; que, comme vous, elles croient en moi comme Fils de Dieu.

—Alors, messieurs, Satan est aussi une pierre ; il possède les clés du royaume des cieux ; puisqu'il suffit d'avoir la foi en Jésus-Christ pour être sauvé, il aura droit lui aussi au royaume céleste.

—Pourquoi de pareilles sottises ? dit le ministre. Satan, tout en ayant la foi, s'est révolté contre son créateur et, dès lors, l'entrée du ciel, duquel il fut chassé, lui fut interdite pour toujours.

—Ah ! il lui a fallu, comme à tout autre, obéir à une autorité : la foi seule ne suffit donc pas ?

—Il faut certainement que nos œuvres soient

d'accord avec cette foi, dit M. Campbell avec embarras. Où la trouvons-nous cette foi? Où nous est-elle révélée? Dans la Bible, et la Bible seulement ; elle est donc toute autorité.

—Mais cette foi révélée dans l'Evangile m'enseigne, comme nous venons de le voir, une obéissance parfaite à l'autorité investie dans le ministère des apôtres. Or, vous dites qu'il est nécessaire de conformer nos œuvres à cette foi ; il faut donc obéir à ce ministère revêtu de cette autorité. Qu'en pensez-vous?

—Encore une fois, je le répète, dit M. Campbell ; c'est à la suite de l'aveu de foi de l'apôtre saint Pierre que Jésus-Christ a prononcé ces paroles. Toute personne intelligente a compris et comprend le sens de ces textes. Voici ce qu'ils veulent dire : C'est la foi qui t'a révélé que j'étais le Christ, le Fils du Dieu vivant ; c'est sur cette foi que je bâtirai mon Eglise ; cette foi ouvrira le royaume des cieux, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre l'Eglise bâtie sur cette foi.

—Bravo ! s'écria le ministre en se frottant les mains ; il ne faut pas une intelligence hors ligne pour comprendre cette vérité.

—Vous voul z faire croire, je suppose, que Jésus-Christ a voulu dire ce qu'il n'a pas dit,

qu'il n'a pas su exprimer sa pensée, qu'il ne savait pas formuler ses actes, ou bien qu'il voulait mettre dans l'embarras le plus grand nombre, car il y en a peu qui sont doués de cette intelligence qui peut deviner la pensée du divin Maître ou donner un sens à ces textes comme vous venez de le faire.

—Comment cela? dit M. Campbell.

—C'est l'un ou l'autre, dit le monsieur anglican en souriant ; vous ne pouvez sortir de là.

—Jésus-Christ a été très explicite, reprit Albert. Il dit d'abord à saint Pierre : " C'est la foi qui t'a révélé que j'étais le Christ." Il ajoute ensuite, écoutez bien : *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.* Il me semble que, d'après votre théorie, il aurait dû dire : Simon, c'est la foi qui t'a révélé que j'étais le Christ et sur cette foi je bâtirai mon Eglise, et cette foi est la clef du royaume des cieux. Ce n'est pas ce qu'il a dit cependant ; loin de là. Il commence par donner à Simon un autre nom, Pierre, qui signifie force, puissance, et pourquoi lui donne-t-il ce nom? Jésus Christ, je le répète, devait nous quitter sous peu ; il lui fallait un représentant visible sur la terre ; pour cela, il choisit Simon ; pourquoi ce choix? parce que, le premier, cet apôtre fait aveu de sa foi en lui, et le premier il

en reçoit la récompense. Parce que tu es le premier à avouer ta foi en moi, nous fait comprendre le divin Sauveur, je te nomme mon représentant sur la terre ; c'est toi qui dorénavant agiras en mon lieu et place ; comme moi, "Tout ce que tu lieras ou délieras sera lié ou délié dans le ciel, et l'enfer ne prévaudra point contre l'Eglise que tu devras diriger." Plus tard, il dit à tous ses apôtres assemblés : "Tout pouvoir m'a été donné ; ce pouvoir je vous le donne. Allez donc, enseignez les nations. Tout ce que vous lierez, etc. Qui vous écoute, m'écoute, qui vous méprise, me méprise." Tout cela est bel et bien écrit dans l'Evangile, n'est-ce pas ? Est-ce à ses apôtres qu'il s'adresse ou simplement à la foi ?

—Jésus-Christ, en parlant ainsi, s'adressait non seulement à ses apôtres, mais à tous ceux qui faisaient alors partie de son Eglise. Ainsi ce commandement s'applique à tous les fidèles qui croient en lui.

—Quel commandement, monsieur, celui d'enseigner ou d'obéir ?

—Tout ce qui se rapporte aux textes que vous venez de citer.

—Pourquoi parler ainsi, monsieur ? Vous ne pouvez croire ce que vous dites.

—Voilà qui est fort, dit M. Campbell. Expliquez-vous.

—Oui, monsieur. Je dis que vous ne pouvez croire que tout chrétien est un Pierre muni de l'autorité de lier et de délier, qu'il doit enseigner les nations et que, tenant en main les clés du royaume des cieux, il a le droit d'être obéi, d'être écouté ; et gare à celui qui le mépriserait, car il mépriserait le divin Maître lui-même.

—Vous ne comprenez pas le sens de ces textes, dit M. Campbell.

—Je ne les comprends pas comme vous, peut-être. D'après votre théorie, Jésus-Christ aurait mis tout le monde, ministres et fidèles, sur le même pied d'égalité, c'est-à-dire que tous seraient nommés pour enseigner, pour commander, mais aucun pour obéir.

Les deux ministres ne répondirent point.

—Pourquoi n'agissez-vous pas suivant votre croyance, messieurs? Vous ne nierez pas que toutes les sectes protestantes se méprisent les unes les autres dans leur désaccord sur les points de doctrine les plus essentiels. Pourtant toutes ces sectes croient en Jésus-Christ.

Même silence.

—Et ne méprisez pas Jésus-Christ en méprisant le catholique qui, je vous l'affirme, croit en

ce divin Sauveur? Allons donc, messieurs, sur quoi vous basez-vous pour donner une telle interprétation à des paroles si claires et si précises?

—Nous nous basons sur la raison, répondit M. Campbell. Dieu n'a investi aucun homme d'une aussi haute autorité.

—Sur la raison, dites-vous? Il est donc déraisonnable de croire que Dieu a institué un ministère pour gouverner son Eglise? Il est donc déraisonnable de croire qu'il a pu et voulu investir ce ministère d'une autorité divine?

—Non, non, dit M. Campbell; mais si Jésus-Christ eût voulu investir un homme d'une aussi haute autorité, il l'aurait mis d'abord à l'abri de tout péché, il l'aurait rendu impeccable, afin qu'il ne pût tromper les âmes confiées à ses soins. C'est ce qu'il n'a pas fait; on ne peut donc pas confier son âme à un homme pécheur comme soi.

—Si Jésus-Christ n'a pas fait les pasteurs de son Eglise impeccables, il n'en a pas moins mis son ministère à l'abri de toute erreur lorsqu'il s'agira des doctrines de son Eglise.

—Vous ne prouverez jamais cela, dit le ministre.

—Des hommes pécheurs, incapables d'errer.

dit M. Campbell d'un ton railleur. Comment expliquez-vous cela?

—Jésus-Christ même en donne l'explication. D'abord, il dit: " Et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle." Contre quoi, contre qui? Contre l'Eglise que ce ministère devait gouverner. Plus tard, il ajoute: " Et voilà que je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles." Qu'entendre par ces paroles? sinon que ce divin Sauveur restera avec ce ministère pour le diriger et présider à ses délibérations, afin qu'il ne puisse errer dans l'enseignement des doctrines qu'il devra proclamer. Voilà pourquoi le divin Maître leur promet son Saint-Esprit pour les guider. En effet, que voyons-nous au chapitre 20 selon saint Jean? Le voici: " Et après que Jésus eut dit ces paroles, il souffla sur eux et leur dit: Recevez le Saint-Esprit, ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis, et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus." Que dites-vous de ces paroles? Allez-vous me dire encore que c'est à la foi qu'elles s'adressent? N'est-ce pas encore aux apôtres assemblés? Jésus-Christ ne vient-il pas de leur donner le plus grand et le plus divin des pouvoirs, celui de remettre ou de retenir les péchés? Puisqu'il leur a

donné ce pouvoir, que peut-on leur refuser en fait de pouvoir ou d'autorité ?

—Ici encore vous faites erreur, dit M. Campbell ; ces mots " tout ce que vous lierez et délierez," veulent dire tout simplement qu'il nous faut pardonner les injures.

—Devons-nous toujours pardonner les injures ?

—Certainement.

—Cependant Jésus-Christ donne, par ces paroles, deux pouvoirs bien distincts, de lier et de délier, de remettre ou de retenir les péchés. Ceci ne s'accorde pas beaucoup avec ce que vous venez de dire.

—Comment cela ?

—Parce qu'il y a une grande différence entre lier et délier, remettre ou retenir les péchés. Si nous devons toujours pardonner les péchés, nous n'avons pas le droit de les retenir. Qu'en pensez-vous ?

—Que ni prêtre, ni pape n'a le pouvoir de remettre ou de retenir les péchés. Il faut que je m'adresse à Dieu pour obtenir le pardon de mes fautes.

—Il faut certainement s'adresser à Dieu, mais par l'entremise de son ministre, son représentant sur la terre, à qui il a donné cette autorité.

—Je le nie, dit le ministre.

—Vous le niez, dites-vous? vous niez alors la parole de Dieu; vous niez les commandements de Jésus-Christ, vous niez sa doctrine. Ah! je comprends cette négation, ce refus par vous d'accepter ces paroles pourtant si claires et si précises. C'est qu'en vous y conformant, il vous faudrait obéir, il vous faudrait vous soumettre à leur enseignement; et tout ce qui touche à l'obéissance ou à la soumission vous est inconnu.

—Nous donnons toute notre obéissance à Dieu et non à des hommes, dit M. Campbell.

—Vous ne la donnez ni à Dieu, ni aux hommes, messieurs. Ne sont-ce pas les paroles de Jésus-Christ que je viens de citer? Ces paroles ne prouvent-elles pas que ce divin Maître a constitué un ministère pour gouverner son Eglise? Ne prouvent-elles pas qu'il a donné à ce ministère une autorité en rapport avec la mission qu'il leur a confiée? Ne prouvent-elles pas sa promesse de demeurer avec ce ministère jusqu'à la fin des temps? Ne prouvent-elles pas que le Saint-Esprit réside avec ce ministère pour le guider, pour prévenir toute erreur? Et tout cela en termes bien définis, dans les paroles les plus claires et les plus précises. Que vous faut-il donc, sinon pour vous convaincre, au moins pour vous empêcher de nier? Comment pouvez-vous affirmer

que vous obéissez à Dieu, que toute autorité est dans la Bible, lorsque ce Dieu nous commande dans cette même Bible qu'il nous faut reconnaître le ministère qu'il a constitué pour gouverner son Eglise, et lui obéir? Négation audacieuse, interprétation coupable en ce qu'elle détourne le sens des paroles d'un Dieu qui savait mieux s'exprimer que nous, et qui, loin d'employer des mots et des phrases ambigus, difficiles à traduire ou propres à nous jeter dans l'embarras, a toujours fait usage des mots les plus slmples et les plus clairs, afin d'être compris de tout le monde.

—Pour vous prouver que vous êtes dans l'erreur, et que les apôtres interprétaient comme nous les textes cités par vous, dit le ministre, écoutez bien ce que dit saint Luc, chap. 17, verset 11 : "Or ces Juifs de Bérée étaient plus nobles que ceux de Thessalonique : ils reçurent la parole avec la plus grande avidité, examinant tous les jours les Ecritures pour voir si les choses étaient ainsi." Eh bien ! jeune homme, ces paroles doivent être assez claires pour vous démontrer que saint Paul ne leur enseignait pas de se soumettre à une autorité, ni à la sienne, ni à celle des autres apôtres. N'avoue-t-il pas lui-même par ces paroles qu'il ne possède pas cette autorité divine que vous lui accordez et que s'ar-

rogent les pasteurs de l'Eglise romaine? N'enseigne-t-il pas, au contraire, que les fidèles doivent lire les saintes Ecritures afin de s'assurer par eux-mêmes que les choses sont telles qu'enseignées par lui et les autres apôtres?

—Vous écouterez saint Paul, vous le croirez, dit M. Campbell avec triomphe. Comme nous, il affirme que toute autorité est dans la Bible. Saint Luc en fait autant, car il louange les Juifs de Bérée à cause de leur empressement à lire les saintes Ecritures pour pouvoir juger par eux-mêmes. Allez-vous nous croire enfin, appuyés comme nous le sommes sur des témoignages aussi puissants?

Tous les regards se tournèrent vers Albert.

—Ces témoignages pourraient bien tourner contre vous, dit ce dernier en souriant. Il est dit: "Or, ces Juifs de Bérée étaient plus nobles que ceux de Thessalonique: ils reçurent la parole avec la plus grande avidité." Or, messieurs, quelle parole reçurent-ils?

—La parole de Dieu, les saintes Ecritures, c'est bien simple, dit le ministre.

—Ils reçurent la parole de Dieu, il est vrai, mais par la bouche de saint Paul qui la leur enseignait, et, comme preuve, lisez le commencement du chapitre cité par vous. Vous y verrez

que saint Paul avait déjà prêché aux Thessaloniciens, leur enseignant que Jésus-Christ était mort et ensuite ressuscité, que ce divin Crucifié était le Messie promis par les prophètes. Vous y verrez aussi que plusieurs de ces Juifs se convertirent sans pour cela lire les saintes Ecritures, car le plus grand nombre ne savait pas lire. Une remarque en passant, messieurs : quelles étaient les saintes Ecritures du temps de saint Paul ? Les Evangiles et les Epitres étaient-elles alors écrites ? Non, n'est-ce pas ? Mais je continue. Nous voyons que saint Paul, après avoir prêché aux Thessaloniciens, fut chassé de la ville par plusieurs d'entre eux qui, remplis d'un faux zèle, ne voulurent point se soumettre à sa prédication, à ses enseignements touchant les prophéties contenues dans l'Ancien Testament, prophéties qui annonçaient le Messie, seules Ecritures existant alors. Il se rend alors à Bérée et là, dans la synagogue, il prêche la même doctrine ; les Béréens lui font une meilleure réception et reçoivent la parole avec la plus grande avidité. C'est pour cela que saint Luc fait leur éloge en disant : "Ceux là étaient plus nobles que les Thessaloniciens." Pourquoi étaient-ils plus nobles, messieurs ? C'est parce que ces Béréens reçurent la parole avec la plus grande avidité, c'est parce

qu'ils crurent en ce que saint Paul leur enseignait, et qu'ils obéirent aux enseignements de cet apôtre, sans discuter, sans protester, sans même prétendre au droit d'interpréter à leur manière ou mettre en doute son autorité.

—Bravo ! dit le monsieur anglican, voilà qui est bien dit, et si ces messieurs sont logiques, ils devront convenir que vous avez dit la vérité.

De grosses sueurs inondaient la figure du ministre.

—Ni saint Paul, ni les autres apôtres n'ont jamais exercé d'autorité ou commandé aux autres de leur obéir, dit M. Campbell. Tout ce qu'ils ont fait, ce fut de prêcher la parole de Dieu.

—Est-ce par ignorance de la Bible que vous parlez ainsi ? Va-t-il me falloir, encore une fois, vous prouver que le catholique qui, d'après vous, ne la lit jamais, la connait assez pour se bien conduire s'il le veut ? Prenons encore saint Paul, votre auteur favori ; je vais vous citer plusieurs textes ; d'abord :

" Obéissez à vos guides et soyez soumis à leur autorité, car ce sont eux qui veillent au bien de vos âmes comme devant en rendre compte." (Hébreux, chap. 13, verset 17.)

Plus loin, il dit en s'adressant à ceux qu'il avait ordonnés prêtres :

" Que les hommes vous regardent comme les ministres de Jésus-Christ et comme les dispensateurs de sa grâce." (Corinthiens, chap. 4.)

" Par lequel vous avez reçu la grâce de l'apostolat pour soumettre à la foi tous les peuples." (Romains, chap. 1.)

" Le Saint-Esprit vous a établis évêques pour gouverner l'Eglise de Dieu." (Actes, chap. 20, vers. 28.)

Vous faut-il d'autres preuves, messieurs? Vais-je vous citer d'autres apôtres pour vous prouver que ces mêmes apôtres ont reçu une autorité divine, pour vous prouver qu'ils ont exercé cette autorité, et que leurs successeurs les ont imités et les imiteront jusqu'à la fin des temps? La Bible, la tradition et l'histoire l'ont prouvé. A mon tour, je vous demanderai: croirez-vous saint Paul?

Les deux ministres gardèrent le silence.

—Saint Paul a dit, continua Albert: lisez les saintes Ecritures, c'est-à-dire lisez les prophéties pour vous convaincre que le Christ mort et ressuscité est véritablement le Messie promis et annoncé par les prophètes. Après cela, vous obéirez au ministère qu'il a constitué pour gouverner son Eglise, à ceux qu'il a chargés de faire exécuter ses volontés. Voilà l'enseignement formel de

saint Pierre, de saint Paul et des autres apôtres. Voilà le commandement et la volonté de Jésus-Christ. " Allez, a-t-il dit, enseignez les nations, baptisez-les. Qui vous écoute, m'écoute, qui vous méprise, me méprise." Saint Pierre, saint Paul et les autres apôtres, forts de la promesse de leur divin Maître, forts de l'autorité qu'ils venaient de recevoir, ont dit : Nous sommes les ministres de Dieu, les dispensateurs de ses mystères ; nous avons mission et autorité de gouverner son Eglise pour le bien de vos âmes. Ecoutez-nous, parce que Jésus-Christ le veut. Leurs successeurs en font autant. Vous, vous dites : Lisez la Bible, ayez la foi et cela vous suffit pour vous sauver. Qui dois-je écouter ? Lequel des témoignages dois-je accepter ? D'un côté une loi portée par Jésus-Christ, loi suivie fidèlement par les apôtres et leurs successeurs jusqu'à ce jour ; de l'autre côté, une loi non définie et datant depuis trois cents ans à peine, une loi assujettie depuis ce temps à amendements sur amendements, acceptée aujourd'hui pour être rejetée demain, paraissant ou disparaissant suivant la volonté ou le caprice de ceux qui l'ont rédigée. Vous ne m'accuserez pas de parler par préjugé ou malice : j'ai prouvé la vérité de tout ce que j'ai dit. Il me reste donc à obéir à l'autorité des pasteurs de

l'Eglise de Dieu, et c'est cette obéissance qui me donne cette liberté inconnue au protestant, qui est et qui restera toujours l'esclave de son opinion, de son jugement de sa raison toujours raisonnant.

Les deux ministres, irrités de leur défaite, ne savaient que répondre. Obligés de reconnaître la vérité des arguments de notre héros, ils n'osaient plus émettre leur opinion pour appuyer leurs raisonnements. Le monsieur anglican, approuvant le principe d'une autorité pour gouverner l'Eglise, était heureux de la victoire remportée par Albert. M. Stevens, tout en admirant l'héroïque défense de son fils adoptif, n'en était pas moins irrité à cause de la défaite et de l'humiliation de son pasteur; madame Stevens et Eva, au contraire, éprouvaient de la joie.

—J'attends votre preuve du contraire, dit Albert.

—Vous êtes un aveugle de naissance, dit M. Campbell avec aigreur, et il nous sera impossible de parvenir à vous faire voir la lumière de l'Evangile.

—Et dans son obstination à ne pas vouloir se laisser guider par ceux qui peuvent lui faire voir cette lumière, Dieu permettra qu'elle s'éloigne de lui pour toujours, ajouta le ministre.

—Est-ce là toute votre preuve, messieurs? dit Albert avec fermeté. Avancés malhonnêtes, négations sans fin, contradictions, protestations et raisonnements interminables, voilà la mission, voilà les faits, les aspirations, les désirs du protestantisme. Pas un de ses ministres n'admet la nécessité d'une autorité ; cependant il voudrait qu'on lui portât obéissance ; il affirme que la Bible est l'unique moyen de salut, et il voudrait en même temps guider, fournir lui-même cet unique moyen de salut. Je me trompe, le protestant admet une autorité, et cette autorité il la réclame pour lui et lui seulement. Ne voulant ou ne sachant pas obéir, il rejette toute autorité autre que la sienne. Est ce la vérité, messieurs? Vous ne nierez pas, j'espère, que des changements et des variations ont lieu tous les jours dans le protestantisme ; et vous voudriez me faire croire que là est l'Eglise de Jésus-Christ, le plus parfait modèle de l'obéissance ! Non, l'Eglise de Jésus-Christ n'est pas là, elle est où l'on sait obéir à Jésus-Christ, à ses apôtres et à leurs successeurs.

—L'Eglise papiste n'est pas l'Eglise de Jésus-Christ, dit M. Campbell ; elle est plutôt l'œuvre de Satan.

—Et les iniquités sans nombre de cette Eglise,

ajouta le ministre, sont la cause des maux qui inondent la terre.

—Continuez votre œuvre, messieurs, dit Albert d'une voix indignée, elle est digne de votre père, le protestantisme. Accusez, accusez toujours, mais ne prouvez jamais, cela vous est et vous sera toujours plus facile. La semaine dernière, et ce soir encore, vous n'avez cessé de vilipender l'Eglise catholique, vous n'avez cessé de lui lancer les injures les plus grossières. Pourquoi cela? Serait-ce parce qu'il vous est impossible de la combattre avec des armes loyales?... Que vous a-t-elle donc fait pour la traiter ainsi? C'est pourtant à cette Eglise que vous devez de connaître Dieu; c'est cette Eglise qui, la première, vous a montré, à vous comme à moi, Jésus-Christ mort en croix pour racheter l'humanité, qui vous a exhortés à aimer votre prochain, fût-il votre ennemi. C'est elle encore qui, la première, après avoir enseigné à l'homme que le ciel lui avait été fermé pour toujours, lui a montré une issue, une porte par laquelle il pourrait être admis dans ce séjour du bonheur et de la gloire; et cette issue, cette porte, nous a-t-elle dit, c'est le divin Rédempteur, c'est Jésus-Christ qui nous l'a montrée. Voyez-vous, a-t-elle ajouté, cette route qui y conduit, c'est moi, son Eglise qu'il a

établie durant son séjour ici-bas ; il est vrai que cette route est parfois rude et étroite, mais regardez et voyez ces guides disséminés le long de cette route ; ce sont mes ministres, mes pasteurs, dont la mission est de vous aider et de vous conduire sûrement au terme de votre voyage. Allez, mon enfant, nous dit-elle, ayez toujours la vue fixée sur cette porte, sur ce divin Rédempteur ; il rendra votre démarche plus facile, votre fatigue plus légère. En parlant ainsi, messieurs, notre Eglise, appuyée sur les promesses de Jésus-Christ, parle avec connaissance de cause ; elle ne peut ni se tromper, ni tromper le fidèle confié à ses soins. Elle vous a fait connaître ces choses, à vous comme à moi ; et je me demande la cause de cette haine et de ce mépris que vous lui portez. Vous êtes venus ce soir pour me prouver que j'étais dans l'erreur ; comment avez-vous fait votre preuve ? La vérité a-t-elle besoin de l'injure ou de la calomnie pour l'appuyer ? A vous de répondre.

—A quoi sert-il de vouloir ouvrir les yeux à un homme qui les ferme obstinément à la lumière ? dit M. Campbell avec colère.

—Je crains que votre fils ne soit longtemps rebelle, dit le ministre en s'adressant à M. Ste-

vens ; le mal est tellement enraciné en lui qu'il sera difficile de le guérir.

—Je vous avoue, messieurs, que la tâche sera rude, dit M. Stevens ; mais, Dieu aidant, nous réussirons. Je n'ai pas voulu intervenir dans cette discussion de peur de l'intimider ; j'espérais cependant ne pas rencontrer autant d'opposition de sa part. Puis prenant un ton grave, il ajouta en s'adressant à Albert : Mon fils, je dois te dire, devant ces dames et ces messieurs, que tu devras renoncer à tes erreurs, à tes superstitions, si tu veux rester sous ce toit qui t'a abrité depuis ton enfance.

Deux larmes coulèrent le long des joues d'Albert, et sur l'assentiment de sa mère adoptive, il sortit du salon.

—Mon Dieu, serait-il possible? se dit Eva.

—C'en est trop, dit madame Stevens d'un ton ému. Albert est et sera toujours mon enfant, quelle que soit la religion qu'il professe. Comment, après les injures et l'ironie qu'il a dû subir de la part de ces messieurs, tu ajoutes la menace ? N'a-t-il pas le droit, comme nous, de juger par lui-même ? et certes, son jugement n'est pas aussi erroné qu'on le prétend, et sa connaissance de la Bible nous a pris tous, même ces messieurs, par surprise. N'a-t-il pas montré sa bonne

foi en demandant des preuves qu'on n'a pas jugé à propos ou qu'on était incapable de donner? De plus, qu'avons-nous à lui reprocher? Doux, obéissant, doué des plus belles qualités, il n'a cessé de nous causer les plus grandes joies; sa tenacité à ses principes, à sa religion est une preuve de sa grande âme, et me le fait estimer davantage. Son intelligence, aidé de l'instruction qu'il possède, fera plus que toutes ces discussions aigres qui, le plus souvent, nous irritent les uns contre les autres, et causent tant de dissensions parmi nos sectes protestantes.

—J'aurais cru que tu m'aurais secondé dans mes efforts pour le convertir, dit M. Stevens. Tu sembles, au contraire, vouloir le seconder dans son entêtement à rester papiste.

—Loin de là, mais prenons des moyens loyaux, légitimes. Ouvrons-lui les pages de l'Evangile, de l'histoire, de ces ouvrages qui traitent des fausses doctrines de son Eglise. Ajoutons à cela la patience et la persuasion, ce sera plus efficace.

—Vous avez raison, madame, dit le monsieur anglican; votre fils adoptif est très intelligent et possède une grande connaissance de l'Evangile. Il l'a prouvé ce soir tout en dévoilant son amour pour Dieu et son désir de le bien servir. Il vous témoigne, de plus, un grand respect.

—Si j'ai parlé ainsi à mon fils, dit M. Stevens, qui se repentait déjà d'avoir été aussi sévère, c'était pour produire sur lui un bon effet, sans vouloir donner suite à ma menace.

CHAPITRE VII

UN AVEU

Le lendemain matin, Albert, triste et pensif, se rend au jardin, et là, sous un berceau de verdure, seul avec son Dieu, il s'agenouille et prie avec ferveur.

Sa prière finie, il se lève et se met à marcher lentement. Tout entier au souvenir de la discussion de la veille, des paroles sévères de son père adoptif, des suites que pourrait avoir son obstination à rester catholique, il n'en reste que plus décidé à remplir ses obligations, ses devoirs envers son Dieu.

Il s'arrête, et se croisant les bras sur la poitrine, il se dit en levant la vue vers le ciel :

—L'heure des épreuves est arrivée, il me faudra donc perdre l'amitié d'un homme généreux qui m'a traité comme son fils, et que j'aime, que

je respecte comme mon père : perdre l'amour d'une dame si bonne, si tendre pour moi, une dame dont la tendresse et la sollicitude à mon égard ont si souvent témoigné de son affection de mère pour moi. Il me faut donc m'éloigner pour toujours peut-être de ces bons parents, perdre un avenir brillant, ou me séparer, abandonner la sainte Eglise qui m'a vu naître... Non, non, je ne veux pas, je ne peux pas trahir la promesse que j'ai faite à ma mère mourante ; à ma mère qui, mon cœur me le dit, doit être là-haut, occupée à prier pour ma conservation et le salut de mon âme. Soyez sans crainte, chère mère, votre fils restera digne de vous ; votre figure aimable est et restera toujours gravée dans mon cœur, elle ne s'effacera jamais de ma mémoire. Votre fils restera toujours fidèle à son Dieu et à sa promesse... Mon Dieu, que cette épreuve est cruelle ! que ces pensées sont ameres !... Donnez-moi la force nécessaire pour les supporter. Et vous, Vierge Marie, c'est maintenant plus que jamais qu'il me faut votre secours, votre aide, votre amour tout maternel. Vous le voyez, le combat ne peut qu'augmenter en force, en rudes efforts contre moi ; il ne me restera que la défaite si vous ne me secourez. Mais non, ma confiance en vous est trop grande, vous ne m'a-

bandonnerez pas plus que vous ne l'avez fait dans cette forêt où vous avez montré votre amour maternel pour un pauvre orphelin seul et sans secours. Montrez que vous êtes ma mère...

Il reprend sa marche. Oui, je maintiens ma résolution, se dit-il à demi voix ; je perdrai, s'il le faut, un père, une mère et une sœur chérie. Ah ! Eva, sœur bien-aimée, il faudra donc que je vous quitte aussi ! Vous si bonne, si pure... Que d'heures agréables !... Que de jours heureux !... Hélas ! tout va donc disparaître... Sœur chérie, il faudra donc se séparer !...

Des larmes brûlantes inondaient sa figure.

—Pourquoi donc? dit une voix douce en arrière de lui.

Albert surpris, se croyant seul, se retourne vivement et voit Eva qui s'avance vers lui.

—Il ne faut pas vous attrister ainsi, dit Eva avec émotion.

Vous voulez donc nous quitter?

—Non, non, chère sœur, ce n'est pas moi, mais vous avez compris votre père, hier soir.

—Ne pensez plus à cette menace. Papa a été sévère, il est vrai, il vous a causé de la peine ; mais, croyez-moi, il ne voudrait pas mettre sa menace à exécution. Il vous aime et je ne doute pas qu'il ait parlé plutôt pour exiger de vous une

nouvelle obéissance. Maman surtout ne consentirait jamais à votre départ.

—Lui obéir en tout sera toujours un bonheur pour moi. A vous, chère sœur, je puis ouvrir mon cœur, vous faire connaître mes pensées. N'est-ce pas trop exiger de moi que de vouloir que je renonce à l'Eglise qui m'a vu naître, dans le sein de laquelle j'ai appris à connaître, à aimer et à servir Dieu ; Eglise dans laquelle je dois vivre et mourir si je veux respecter la promesse faite à ma mère mourante ? Dites-le-moi, que feriez-vous à ma place ?

—Votre position est délicate, j'en conviens ; cependant Dieu exige une obéissance parfaite de la part des enfants envers leurs parents.

—Oui, chère sœur, pourvu toutefois que leurs ordres ne soient pas en contravention avec les commandements de Dieu.

—Mais papa n'exige pas de vous une désobéissance à Dieu ; il vous demande de vous séparer d'une Eglise qui, selon lui, vous conduit à la perdition. Il me semble, au contraire, qu'il fait preuve de son amour pour Dieu et de son amitié pour vous.

—Croyez-moi, l'Eglise catholique est pour moi la seule véritable, la seule où je puis obéir à Dieu. En me séparant d'elle, je trahirais mon

Dieu, et celui qui trahit son Dieu, trahit bien davantage son père, sa mère, sa famille. Je ne pourrais, chère sœur, me rendre coupable à un tel point.

—Ne pensez-vous pas que nous aimons Dieu dans notre Eglise? N'essayons-nous pas de le servir le mieux possible? Et pourtant, ajouta-t-elle avec un sourire, nous ne sommes pas catholiques.

—Tout ce qui porte à aimer Dieu, tout ce qui tend à le servir provient du catholicisme. Tout ce qu'il y a de bon dans le protestantisme revient de droit à cette Eglise, haïe et méprisée, je ne sais pourquoi.

—Je ne suis pas de force à discuter avec vous; ainsi, avec votre permission, parlons d'autre chose.

Tirant une enveloppe de sa poche, elle ajouta en la lui présentant:

—Je viens de recevoir cette lettre; vous avez le droit d'en connaître le contenu, une bonne sœur ne doit rien cacher à son frère. Tenez, la voici, veuillez la lire pendant que je vais aller voir mes fleurs.

—Merci, dit Albert en prenant la lettre.

Il la parcourt rapidement, une vive émotion s'empare de lui en la lisant. Je m'en doutais, se

dit-il, ce jeune Smith fait à la demoiselle Eva une demande en mariage, il l'aime... qui ne l'aimerait pas?... Il replie la lettre et se dirige vers Eva pour la lui remettre.

—Eh bien! que pensez-vous de la demande de ce jeune homme? dit celle-ci en souriant.

—Elle mérite votre plus sérieuse considération, répond Albert d'une voix émue. Ce jeune homme vous aime, il l'a prouvé maintes fois. De plus, il est accompli sous tous les rapports: appartenant à une des familles les plus distinguées et les plus respectables, il a droit à vos égards; jeune, beau, élégant et possédant une haute éducation, il mérite votre estime, votre attention, votre...

—Ne dites pas le mot, dit vivement Eva, mon cœur appartient à un autre, et cet autre, je l'ai aimé depuis mon enfance, et cet amour, loin de diminuer, a grandi avec moi.

—Ai-je droit de vous demander le nom de celui qui peut occuper une aussi belle place dans votre cœur?

—Plus tard, plus tard vous le saurez, je vous le nommerai; vous avouerez alors que mon amitié pour lui n'a pas été payée de retour.

—C'est impossible, mademoiselle. Soit par timidité ou ignorance de vos sentiments à son

égard, il n'a pas osé se présenter ou prétendre au bonheur qui lui est réservé. Son nom, s'il vous plaît ?...

—A... à vous de répondre, dit Eva en baissant la vue.

—Vous ai-je bien comprise, mademoiselle, ou est-ce une illusion, une présomption de ma part ? Me serait-il permis à moi, pauvre orphelin, d'espérer un tel bonheur ?

—Albert, dit Eva, pendant que vous formez des projets de nous quitter, de vous séparer de notre père, de notre mère, de... mais assez, je ne puis rien dire encore.

—Vous me faites espérer, c'est déjà trop de bonheur.

—Espérer n'est pas le mot, je... je... je vous dis... restez.

Elle avait à peine prononcé ces mots, que déjà elle s'était retournée et se dirigeait vers la maison.

Albert, ivre de bonheur, la regardait s'éloigner. Il put alors comprendre et s'expliquer la cause de sa réserve à son égard depuis son retour du collège ; un à un, tour à tour, les souvenirs de ce qui s'était passé depuis se présentèrent tous pour témoigner de la noblesse de caractère, de la pu-

reté et de l'élévation des sentiments de celle qui voulait unir sa destinée à la sienne.

Le bonheur qu'il éprouvait lui faisait oublier les incidents de la veille. Je vais, se dit-il, demander à mon père la permission de m'éloigner pendant un an ou deux, durant lesquels je pourrai étudier une profession. Il faut bien songer à pourvoir à mes propres besoins, et lorsque je serai en état de me présenter à nos bons parents, je reviendrai avec la certitude qu'ils auront déjà approuvé notre union.

Une pensée cruelle vint en ce moment troubler le bonheur d'Albert. M. Stevens voudra-t-il donner sa fille à un catholique? se dit-il, ce n'est guère probable. L'amitié qu'il m'a portée jusqu'à présent pourrait bien se changer en haine si je résiste à sa volonté; qui sait? il ne verra plus en moi un fils adoptif, un protégé, mais un papiste, un idolâtre... Allons, rejetons cette pensée... Dieu saura tout arranger pour mon plus grand bien; il me reste à accomplir mes devoirs. Aime Dieu et va ton chemin, dit un proverbe. Fais le bien, advienne que pourra, dit un autre. C'est, Dieu aidant, ce que je me propose de faire.

Eva, en entrant à la maison, se rendit de suite à la chambre de sa mère, et lui remettant la let-

tre du jeune Smith, elle lui raconta ce qui venait de se passer.

—Vous allez me reprocher ma conduite, ma mère, n'est-ce pas? dit-elle d'une voix tremblante.

—J'approuve ton choix, chère enfant, dit madame Stevens en l'embrassant; mais tu aurais dû, au moins, prendre conseil de ta mère avant de faire un aveu dont tu pourrais peut-être te repentir. Ton père, tu le sais, ne consentira jamais à ton union avec un catholique.

—Je l'aime, maman... je l'aime.

—Je le sais, et je t'approuve. Tu ne doutes pas que j'aime Albert comme s'il était mon propre fils ; mais si je te disais : Ma fille, tu ne peux épouser ce jeune homme ; si ton père refusait son consentement, que ferais-tu?

—Pourquoi le refuseriez-vous, chère mère? dit Eva en se jetant dans ses bras.

—Ce n'est pas moi qui ferai objection, mais ton père.

—Pourquoi refuserait-il, maman?

—Je te le répète, ton père ne voudra jamais consentir à ton union avec un papiste.

—Pourquoi ce nom, papiste? dites donc catholique

—Le nom n'y fait rien ; ton père refusera. Que te restera-t-il à faire ?

—De... d'obéir, maman... Mais, chère mère, ne pourrions-nous pas, vous et moi, essayer de démontrer à Albert l'inutilité de ses exercices de religion ?

—Non, ma fille. Albert possède un caractère franc et loyal. Ferme et inébranlable dans ses convictions religieuses, il perdra tout plutôt que de trahir son Dieu, que d'abandonner l'Eglise qu'il croit être la seule bonne. Et en cela, je l'admire. Sois-en assurée, ce ne sera pas moi qui m'opposerai à ton bonheur ; ton père seul y fera obstacle.

—Dites-lui, chère mère, que nous ferons notre possible pour convertir Albert.

—Je ferai tout connaître à ton père.

Quelques heures plus tard, madame Stevens disait à son époux :

—Ainsi que je l'avais deviné, Eva aime Albert et lui en a fait l'aveu ce matin.

—Ah ! et comment cela est-il arrivé ? Elle t'a prévenue sans doute ?

—Non, Albert était au jardin et, se croyant seul, il donna libre cours aux pensées tristes qui se sont emparées de lui depuis ces discussions et la menace que tu lui as faite hier soir ; il parlait

même assez haut pour que notre fille, qui ne se doutait de rien, pût l'entendre. Le voyant triste, abattu, pleurant même, et résolut de nous quitter plutôt que d'abjurer sa religion, elle lui fit l'aveu de son amour sans trop savoir ce qu'elle disait, sans le vouloir.

—Je serai heureux de lui donner ma fille, mais à une condition, et cette condition tu la connais.

—Mais si ses convictions ne lui permettent pas d'abjurer sa foi?

—Je serai inébranlable; ainsi, ne m'en parle plus.

—Et le bonheur de notre fille?

—C'est son bonheur que je veux; avec un papiste elle sera malheureuse.

—Malheureuse avec Albert, dis-tu? N'est-il pas doué de toutes les plus belles qualités?

—J'en conviens, mais... Ah! j'y pense, une expédition doit partir dans quelques jours pour les montagnes Rocheuses; deux de mes amis, pasteurs méthodistes, doivent en faire partie comme chapelains. Je vais les voir et leur demander de s'intéresser à notre Albert. L'un d'eux surtout est très savant et il ne tardera pas à lui démontrer son erreur.

—Tu voudrais donc qu'Albert fît partie de cette expédition?

—Oui, je verrai M. Lyons, l'ingénieur en chef du gouvernement ; il doit être le commandant de cette expédition, et il ne refusera pas de l'admettre. D'ailleurs, dans les circonstances, il vaut mieux qu'il s'éloigne pour quelque temps.

—C'est vrai, dit madame Stevens, mais les périls de cette expédition seront grands, et je crains...

—Sois sans crainte, elle sera escortée par un régiment de soldats, et, étant nombreuse, elle pourra défier toute attaque.

—Combien de temps durera cette expédition ?

—Un an tout au plus, et je ne doute pas qu'à son retour, Albert aura changé ses opinions religieuses. Quant au danger, tu peux te rassurer, il n'en courra aucun.

—Alors, je vais tout préparer pour son départ.

Une heure plus tard, M. Stevens demandait à Albert s'il voulait faire partie de cette expédition.

—Si c'est votre désir, mon père, ce sera un plaisir pour moi.

—Non seulement tu pourras t'y amuser, mais elle servira à t'instruire, vu que cette expédition est entreprise dans un but scientifique : il s'agit de connaître les niveaux des prairies, des rivières et des montagnes qu'elle devra traverser. Elle

sera composée de savants géographes et des principaux ingénieurs civils du pays. Ainsi, si tu le veux, tu pourras en profiter pour t'instruire. Le commandant de cette expédition est un de mes amis intimes ; il veillera à ta sûreté.

—Merci, mon père.

—Tout ce que je te demande, c'est de ne pas oublier le salut de ton âme, et pense à nous, de temps à autre, durant ton absence.

CHAPITRE VIII

DÉPART DE L'EXPEDITION

Quelques semaines plus tard, Albert prenait place à bord des chars qui devaient le conduire à Saint-Louis, lieu où l'expédition s'était donné rendez-vous pour le départ.

Monsieur et madame Stevens, ainsi que Eva, l'avaient accompagné jusqu'à la gare ; les adieux furent touchants. Albert avait tout promis à sa mère, qui le voyait partir avec regret ; à la demoiselle Eva, il avait promis un prompt retour ; à M. Stevens, il avait donné l'assurance de ne pas oublier ses recommandations.

Le sifflet de la locomotive se fait entendre une dernière fois, la cloche sonne et les chars, tirés par un engin puissant, se mettent en mouvement.

—Au revoir, dit Eva d'une voix émue, ne m'oubliez pas.

—Dieu m'en garde, dit Albert. Au revoir et à bientôt !

De Boston à Saint-Louis, le trajet se fit en deux jours.

De là au fort Leavenworth, il fallait prendre un vapeur pour remonter la rivière Missouri.

Une fois sur le vapeur, M. Lyons, chef de l'expédition, fit la revue de ses hommes, assigna à chacun d'eux les devoirs qu'il devait remplir, examina tous les instruments nécessaires à l'arpentage, distribua les armes, etc.

L'inspection finie, il se tourna du côté d'Albert et lui dit :

—Je vous nomme mon secrétaire. Votre devoir sera de prendre note de tout ce qui se rattachera à notre expédition, à enregistrer tous les détails, copier tous les procès-verbaux, les délibérations ou arrêtés du conseil. Votre tâche demandera un travail assidu, beaucoup de bonne volonté ; aussi j'aime à vous confier cette mission. Votre digne père, dont j'ai l'honneur d'être l'ami, m'a dit que

je pouvais compter sur vous. Ainsi, si vous n'y avez pas d'objection, je vous attache, de ce moment, à ma personne, non en qualité de serviteur, mais comme mon fils. Qu'en dites-vous?

—Vous me faites trop d'honneur, monsieur, aussi j'essaierai de me rendre digne de la confiance que vous me témoignez.

—Très bien. jeune homme, j'aime à croire que vous n'aurez pas à vous en repentir.

Deux semaines après, une caravane comptant quarante wagons traînés chacun par huit mulets et conduits par autant d'hommes habitués, depuis des années, à manier le fouet aussi bien que la carabine et le revolver; soixante ingénieurs civils et autres personnes formant le corps de l'expédition, tous montés sur de superbes chevaux et armés jusqu'aux dents, avec un détachement de soldats pour leur servir d'escorte, laissait le fort Leavenworth pour se lancer dans les immenses prairies du grand Ouest, habitées alors seulement par les indiens, tous plus ou moins hostiles aux visages pâles, ainsi qu'ils appellent les blancs.

Avec un tel déploiement de force, il eût été difficile de prévoir ou même de supposer une défaite en cas d'attaque de la part de ces sauvages.

—Ils n'oseront jamais nous livrer bataille, disaient les conducteurs de voitures.

Et les ingénieurs pensaient comme eux.

Aussi avançait-on sans crainte ; les provisions et les munitions étaient abondantes, la santé excellente ; jamais caravane n'était partie sous d'aussi heureux auspices.

On riait, on chantait, on s'amusait sans s'occuper du lendemain ou des sauvages, qui, il est vrai, ne s'étaient pas encore montrés.

Tout allait à merveille ; on avançait rapidement ; déjà la caravane avait franchi le territoire de Nebraska et, prenant une direction vers le nord, elle entrait dans l'Orégon pour en connaître l'étendue et les ressources matérielles.

On avait rencontré çà et là de petites bandes de sauvages, mais ces derniers s'éloignaient rapidement à l'approche de la caravane, soit par crainte, soit à dessein. Ces sauvages, malgré les offres généreuses du chef de l'expédition, n'avaient pas voulu prêter leur concours comme guides ni donner aucune information.

Un soir, après une journée brûlante, le soleil retirait un à un ses rayons et s'ensevelissait dans une mer de verdure ; au firmament quelques nuages épais et aux couleurs bariolées et bordées d'or, se berçaient mollement dans les airs ; l'im-

mense prairie quittait son manteau brillant pour se revêtir de couleurs plus sombres; le buffle, l'antilope et l'ours se rendaient à leurs tanières ou lieux de repos; le serpent se faufilant dans l'herbe, disparaissait tout à coup sous terre; la nature entière semblait songer au repos et se préparait à faire place à la nuit qui bientôt devait régner en souveraine; seul, le loup acclamait son approche en faisant entendre son cri plaintif et ses hurlements.

La caravane venait d'établir son camp. Les hommes, tous gais, les uns chantant, les autres riant et causant, finissaient leur besogne avant le souper.

Albert, assis sur l'herbe à côté de M. Lyons, chef de l'expédition, écrivait dans un cahier ce que lui dictait ce dernier.

—Assez pour ce soir, jeune homme, dit M. Lyons. Que pensez-vous de notre voyage?

—Tout a été fort bien jusqu'à présent, dit Albert; cependant je ne suis pas sans appréhension pour l'avenir. Cette après-midi, étant sur une hauteur, un peu éloigné de la caravane, j'ai vu plusieurs groupes de sauvages dont l'allure m'a paru suspecte. Je crois qu'il serait bon de nous tenir sur nos gardes.

—Les sauvages n'oseront pas nous attaquer.

—Tant que nous serons dans la prairie, peut-être que non ; mais ils attendront que nous soyons engagés dans quelque ravin ou défilé de montagnes.

Le capitaine du détachement vint les rejoindre au même instant.

—Monsieur, dit-il en s'adressant à M. Lyons, je crois qu'il serait préférable de lever le camp tout de suite pour nous rendre sur cette hauteur en avant de nous.

—Pourquoi cela? demanda M. Lyons avec anxiété.

—Parce que d'ici, dans ce bas-fond, la garde ne pourra voir ce qui se passe au delà de ces coteaux qui nous entourent et qui cachent en ce moment des centaines de sauvages dont le but est facile à deviner.

—Nous sommes sous vos ordres, capitaine ; à vous de faire exécuter ce qu'il vous plaira.

—Alors, voyez à vos armes et à vos chevaux ; je vais donner l'ordre de lever le camp immédiatement.

Quelques minutes plus tard, les cavaliers étaient sur leurs chevaux et les mulets attelés aux wagons ; tous n'attendaient plus que le signal du capitaine.

Tout à coup, des cris assourdissants, ou plutôt des hurlements terribles se font entendre.

Les gens de la caravane, surpris, serrent les rangs et peuvent voir des centaines de sauvages accourant sur eux.

—Chacun à son poste, commande le capitaine d'une voix de tonnerre. Que pas un d'entre vous ne bouge. Laissons approcher ces peaux rouges à la portée de nos fusils.

—Restez près de moi, dit M. Lyons en s'adressant à Albert.

—Je ne vous quitterai pas, dit Albert d'une voix émue.

Les sauvages n'étaient plus qu'à quelques pas.

—Feu ! crie le capitaine.

Une détonation saccadée, forte, rapide, se fait entendre, des cris déchirants fendent les airs, puis un silence de quelques secondes, suivi bientôt de cris, de hurlements plus forts, plus terribles que les premiers.

Plusieurs des sauvages étaient tombés ; ceux d'entre eux dont la vie n'était pas encore éteinte se tordaient dans les convulsions de l'agonie ; leurs cris déchirants, leurs plaintes, se mêlaient aux hurlements, aux menaces de ceux de leurs camarades qui, plus heureux, n'avaient pas été atteints par les balles.

Ces derniers s'étaient arrêtés et semblaient hésiter à avancer.

—Rechargez vos carabines, crie le capitaine. Puis s'adressant aux conducteurs des voitures, il ajoute :

—En avant jusqu'à ce coteau, nous leur servons trop de point de mire ici.

Les wagons s'ébranlèrent pendant que les soldats, placés en avant et en arrière, protégeaient la caravane et que les ingénieurs et leurs aides gardaient les côtés. Les conducteurs des voitures tenaient le fouet d'une main et un revolver de gros calibre de l'autre.

—Faites trotter les mulets, crie le capitaine. Une fois sur cette hauteur, nous pourrons fusiller cette canaille.

Les claquements de fouets se font entendre, et les wagons sont entraînés rapidement.

Les sauvages, voyant la caravane s'éloigner aussi rapidement, croient à une fuite, et se mettent aussitôt à sa poursuite en poussant des cris de vengeance.

Habitués à la course, ces enfants du désert diminuent peu à peu la distance qui les sépare de la caravane ; ils ne sont plus qu'à quelques pas ; leurs hurlements augmentent de force à mesure qu'ils approchent.

—Fouettez, fouettez plus fort, crie le capitaine ; mais à peine a-t-il prononcé ces mots, que d'autres cris, d'autres hurlements se font entendre, et cette fois du côté de la colline que la caravane veut atteindre.

—Halte ! ajoute-t-il, nous sommes cernés... Attention, arrière-garde !... Volte-face !... Feu !

Une nouvelle détonation se fait entendre et des cris de douleur font trembler les airs.

—Formez le camp en deux demi-cercles, reprit le capitaine, et tout le monde à plat ventre sous les wagons.

Cet ordre est promptement exécuté, les chevaux et les mulets sont placés au centre du camp, presque fermé aux deux extrémités.

Le capitaine range ses soldats de chaque côté en dedans du cercle formé par les wagons, sous lesquels se placent les ingénienrs et les autres personnes de la caravane, et tous, la carabine à à la main, attendent le signal de faire feu.

La nuit était devenue très noire, on ne pouvait rien distinguer à quelques pas ; aussi le moindre bruit, seul indice de l'approche des sauvages, attirait l'attention de tout le monde.

—Que pensez-vous de la situation ? dit M. Lyons en s'adressant au capitaine.

—Elle est très grave pour nous, et chacun de-

vra faire son devoir si nous voulons repousser l'ennemi. Il n'y a rien à craindre tant que l'obscurité sera aussi grande qu'elle l'est en ce moment ; avec le jour viendra le temps critique.

—Ne serait-il pas mieux de déloger les assaillants tout de suite?

—J'y ai pensé, monsieur, mais l'obscurité est si grande que nous ne pourrons pas voir nos ennemis.

—Si nous pouvions prendre possession de cette colline en avant de nous, nous pourrions défier les attaques de toutes les tribus réunies.

—Par malheur nous ne pouvons ni avancer, ni reculer, nos ennemis sont trop nombreux. S'ils ne sont pas sur nous à cette heure, c'est qu'ils ne peuvent nous voir et craignent quelque guet-apens.

—Alors c'est à nous d'en prendre avantage.

—Je suis prêt à vous écouter, monsieur. Avez-vous quelque moyen à proposer?

—Aucun, malheureusement.

—N'avons-nous pas nos réverbères? dit Albert pris d'une idée subite ; ils ont de puissants reflets. Qui sait? ces sauvages sur cette colline, se voyant tout à coup enveloppés de lumière, croiront peut-être à une intervention surnaturelle et, dans leur superstition, ils prendront la fuite.

—Votre idée est excellente, jeune homme, dit le capitaine ; mais comment empêcher ces sauvages en arrière du camp de nous harceler pendant que nous serons occupés à repousser les autres?

—Je crois avoir trouvé un moyen de les empêcher de nous poursuivre, répondit Albert.

—Quel est ce moyen? Dites.

—Ordonnez à quelques-uns de vos soldats de se munir d'allumettes et de sortir du camp sans faire le moindre bruit; rendus à une certaine distance, ils devront mettre le feu à la prairie. Le vent souffle dans la bonne direction, et si ces sauvages ne veulent pas tourner en jambons, ils devront déguerpir au plus vite.

—La caravane vous devra son salut, dit M. Lyons en lui serrant la main.

—Bravo ! dit le capitaine, votre plan doit réussir, et nous saurons vous en donner crédit; je vais de suite faire exécuter ce que vous venez de recommander.

—Un mot encore, reprit Albert; dites à vos hommes d'attendre mon signal pour allumer le feu.

—Il sera fait comme vous le voulez, jeune homme.

—Alors, je vais voir aux réverbères, à vous les feux.

—C'est conclu, mais quel sera votre signal?

—Un coup de pistolet.

—Très bien.

Puis le capitaine et Albert se séparèrent.

M. Lyons suit ce dernier en disant :

—Nous avons promis de ne pas nous quitter.

Albert le remercia du regard.

En passant près des premiers wagons, Albert demande à quatre hommes de le suivre.

On s'empressa de lui obéir.

Le plus grand silence règne au dedans et au dehors du camp ; les sauvages, démoralisés par l'effet terrible produit par la dernière détonation, s'étaient arrêtés et, couchés dans l'herbe, ils avaient décidé d'attendre le jour avant de renouveler leurs attaques.

Dans le camp, tous, à part le capitaine, de M. Lyons et d'Albert, ignoraient le plan adopté. Anxieux, ils regardaient la position comme désespérés.

Albert venait de remettre un réverbère à chacun des hommes qui l'avaient suivi.

—Montez sur vos chevaux tout de suite, leur dit-il.

Cet ordre est exécuté.

—Nous allons maintenant sortir du camp, reprit Albert ; l'obscurité nous protège. Puis,

prenant le côté opposé à ceux qui devaient allumer les feux, il les place à une distance de vingt pieds l'un de l'autre en leur faisant tourner bride vers la colline que la caravane veut atteindre.

Cela fait, il revient à chacun d'eux et leur dit :

—Au premier coup de pistolet que vous entendrez, vous allumerez vos lampes et les placerez de manière que la lumière se reflète en avant de vous, et vous les tournerez un peu à droite et à gauche en les agitant. Nous pourrons ainsi voir nos ennemis sans qu'ils puissent nous apercevoir. Avancez vers cette colline aussitôt que la caravane se mettra en marche. Quelque chose qui arrive, n'ayez pas la moindre crainte.

—Comptez sur nous, répondirent-ils.

Pendant qu'Albert faisait ces préparatifs, six soldats, sur l'ordre du capitaine, sortaient du camp pour allumer les feux qui devaient chasser les ennemis.

Deux minutes plus tard, un bruit sec se fait entendre. Aussitôt quatre lumières puissantes se reflètent à plus d'un mille de distance, et découvrent aux gens de la caravane des centaines de sauvages immobiles ; de l'autre côté et en même temps, six feux, petits d'abord, puis grossissant et poussés par le vent, se réunissent en un feu terrible, immense, s'élevant à une grande hauteur

et se dirigeant vers d'autres sauvages non moins nombreux.

Des cris et des hurlements se font entendre de nouveau. Les sauvages, menacés par le feu, affolés par la terreur, courent dans toutes les directions pour y échapper : ceux du côté opposé, ne sachant à quoi attribuer cette lumière puissante que leur vue ne peut supporter, se sauvent avec toute la rapidité possible.

Un hourra formidable poussé par les gens de la caravane se mêle aux cris de terreur des sauvages.

Le capitaine vient serrer la main de notre héros et le félicite du résultat obtenu ; puis il donne le signal du départ.

Une heure après, la caravane formait son camp sur une colline escarpée, d'où elle pouvait défier toute attaque : les réverbères furent placés aux points les plus menacés, et chacun, hors la garde, songea à prendre un repos bien nécessaire à la suite de tant d'émotions.

Albert couchait dans la tente de M. Lyons ; ce dernier, en le voyant entrer, alla au-devant de lui et lui saisissant les deux mains, lui dit avec émotion :

—Brave jeune homme, laissez-moi vous remercier pour votre noble action. Sans vous, nous se-

rions encore dans ce bas-fond, d'où nous n'aurions pu sortir sans perdre la moitié de nos hommes et, qui sait, nous aurions été de ce nombre peut-être. Vous avez dû être inspiré, mon jeune ami.

— C'est à Dieu, monsieur, maître des idées et des pensées, que revient tout le mérite du salut de la caravane.

—Vous n'en fûtes pas moins son instrument.

—Charge qu'il aurait pu confier à vous comme à moi ; ainsi, monsieur, si mérite il y a, il ne m'appartient pas.

—Je n'en étais pas digne, moi.

—Pardon, monsieur ; je vous avouerai cependant que cette idée m'est venue à la suite d'une toute petite prière.

—Ah ! je le vois, pendant que nous délibérions vous adoptiez un moyen plus efficace.

—Moyen qui ne m'a jamais fait défaut, dit Albert avec émotion.

CHAPITRE IX

UN FEU DANS LA PRAIRIE.—VENGEANCE DU CAPITAINE.

Le lendemain, la caravane se mit en marche plus tard qu'à l'ordinaire. Le capitaine, après avoir donné ordre au sergent de suivre la caravane à une certaine distance en arrière avec une vingtaine d'hommes, prit le devant avec le gros du détachement pour éclairer le chemin.

On avança ainsi pendant deux jours sans le moindre incident.

Un soir, la caravane venait de former son camp sur les bords d'une rivière; l'herbe était haute et abondante.

Albert était à souper.

—Monsieur, dit-il en s'adressant à M. Lyons, je crois que vous devriez faire brûler cette herbe autour du camp, aussitôt que nos animaux seront rassasiés.

—Pourquoi cela?

—Parce que les sauvages ne manqueront pas de nous remettre le change; je m'étonne même qu'ils n'aient pas agi plus tôt.

—Vous avez raison, et ce que vous suggérez sera fait.

Une heure après, le capitaine fit brûler l'herbe

à une assez grande distance, et les chevaux et les mulets furent placés au centre du camp.

Vers deux heures du matin, tout le monde, réveillé en sursaut par le cri terrible : Au feu ! au feu ! sort des tentes, et tous poussent une exclamation d'effroi en apercevant une lueur immense, terrible, approchant avec la rapidité de l'éclair.

—Eh bien ! capitaine, dit M. Lyons, nous avons bien fait, n'est-ce pas, d'avoir suivi l'avis d'Albert ?

—Nous lui devons une éternelle reconnaissance, dit le capitaine. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ce jeune homme, quoiqu'il traverse ces prairies pour la première fois, semble connaître les desseins et les moyens adoptés par ces peaux-rouges pour se défaire de leurs ennemis.

—C'est extraordinaire, dit M. Lyons.

En ce moment, une fumée épaisse poussée par un vent furieux fait entrer tout le monde sous les tentes. Des pétillements sinistres et une chaleur suffocante font trembler hommes et chevaux ; les premiers, à plat ventre, se portent la main à la figure qu'ils collent contre terre pour respirer un peu de fraîcheur ; les chevaux et les mulets trépignent, renâclent et poussent des gémissements.

Ce ne fut cependant que pour quelques ins-

tants ; le feu, arrêté dans sa course à l'herbe brûlée d'avance, avait contourné le camp et continuait son œuvre de destruction au delà.

Tout le monde poussa alors un soupir de soulagement et, sortant des tentes, put admirer le spectacle grandiose et terrible à la fois d'une prairie en feu.

—Nous allons lever le camp immédiatement, dit le capitaine. Les sauvages, croyant à notre destruction, vont se ruer sur nous pour enlever ce qu'il aurait pu rester de provisions.

—Je ne suis pas de votre avis, capitaine, dit M. Lyons ; nous pouvons nous préparer à repousser leur attaque ; j'aime mieux cela que de traverser cette rivière par une telle obscurité.

Un des hommes de la garde arrivait au même instant.

—Messieurs, dit-il, j'ai entendu beaucoup de bruit de l'autre côté de la rivière.

—Un bruit, dites-vous ? demanda M. Lyons.

—Oui. et si je ne me trompe, les sauvages, pour mieux jouir du spectacle de nous voir rôtir, se sont blottis dans les hautes herbes de la rive opposée. Comme ils ont été trompés dans leur attente, je les crois occupés à faire des préparatifs pour nous attaquer pendant que nous traverserons la rivière.

—Que faire? demanda M. Lyons.

—En finir avec ces barbares, dit le capitaine avec rage. Nous allons voir si ces peaux-rouges vont ainsi nous menacer continuellement. Oui, il faut exterminer cette race infâme.

Il se rend aussitôt au centre du camp, donne ordre à ses hommes de monter à cheval; puis, leur recommandant le plus grand silence, il se met à leur tête en disant:

—Suivez-moi, que chacun de vous soit décidé de vaincre ou de mourir.

—Nous sommes à vous, dirent tous les hommes.

La petite troupe descend le long de la rivière qu'elle traverse à un mille plus bas, puis elle la remonte sur la rive opposée en revenant dans la direction du camp. Elle avance avec la plus grande précaution; pas une parole n'est échangée; chaque homme, tout en blâmant la témérité de son capitaine, lui était dévoué, et était décidé de vaincre ou de mourir à ses côtés.

M. Lyons, en voyant partir le capitaine avec sa troupe, avait deviné sa pensée. Calculant la distance et le temps nécessaire au capitaine pour arriver vis-à-vis le camp, il dit à Albert:

—Je crois connaître le but que se propose notre capitaine: voulant à tout prix se débarras-

ser des sauvages, il ne craint pas de risquer sa vie et celle de ses hommes pour le salut de la caravane. Pour cela, il va traverser la rivière un peu plus bas, puis il remontera sur la rive opposée pour surprendre les sauvages et en tuer autant qu'il pourra avant qu'ils puissent se défendre.

—L'obscurité va le favoriser, il est vrai, dit Albert; mais si les sauvages sont nombreux, ils vont certainement l'écraser si nous ne lui prêtons main forte au besoin.

—C'est ce que je vais faire, dit M. Lyons.

Quelques minutes plus tard, ingénieurs civils, arpenteurs et muletiers sont rangés en ordre de bataille; chaque homme est muni d'une carabine chargée de six coups, de deux revolvers à gros calibre et d'un sabre. Tous sont prêts à obéir au signal convenu.

Tout à coup, des coups de feu se font entendre, suivis de plaintes et de cris déchirants; d'autres cris plus puissants, plus terribles les dominent; ce sont ceux du capitaine et de ses hommes; les coups de feu se succèdent avec rapidité; cinq minutes, dix minutes se passent, cependant les cris de rage et de douleur d'un côté, de joie et de triomphe de l'autre, se mêlent, se confondent en augmentant de force.

Les hommes restés au camp frissonnent mal-

gré les sueurs qui inondent leurs figures ; ces cris, ces hurlements glacent leur sang dans leurs veines.

—Pauvres sauvages, dit Albert, d'après moi, ce massacre est cruel, barbare et ne fait pas honneur à l'homme civilisé.

—A la guerre comme à la guerre, dit M. Lyons ; ces sauvages devraient nous laisser en paix.

—Ces enfants du désert ne connaissent pas mieux ; ils voient en nous des ennemis envahissant leurs domaines, et pour nous repousser, ils usent des seuls moyens à leur disposition.

—Vous devez avouer que leurs moyens sont très barbares.

—Comment appelez-vous celui que notre capitaine emploie en ce moment ?

—Je conviens qu'il est cruel, mais il leur servira d'exemple.

—Laissez-moi vous dire, monsieur, que si l'on avait employé et si l'on continuait d'employer envers ces enfants du désert des moyens plus en rapport avec la civilisation, nous n'aurions pas en eux des ennemis aussi implacables.

En ce moment les sauvages, fuyant de tous côtés, arrivaient pêle-mêle sur le bord de la ri-

vière dans laquelle ils se jetèrent pour la traverser.

—Ah ! les voici qui vont traverser de ce côté ; dans un instant ils seront sur nous, s'écrie M. Lyons. Epaulez vos carabines.

—Ordonnez de tirer haut, lui souffle Albert.

—Attention, continue M. Lyons, les voilà sur nous... Feu !

Une détonation forte, vibrante, éclate, et de nouveaux cris de douleur fendent les airs.

—Où sont les réverbères ? crie M. Lyons.

—Ici, répondent plusieurs.

—Allumez-les vite ; dépêchez-vous, crie plus fort M. Lyons.

Quelques secondes après, ces lumières puissantes mettent à découvert des centaines de sauvages qui se débattent dans l'eau et sur la rive opposée.

Les hommes du camp sont terrifiés par le spectacle qu'ils ont sous les yeux. Les sauvages, sur la figure desquels est peint l'effroi le plus grand, le corps nu et bariolé, les cheveux hérissés, ressemblant plutôt à des monstres qu'à des êtres humains, s'enfuient de tous les côtés. Derrière eux, le capitaine et ses hommes, montés sur leurs chevaux et tenant en main leurs sabres tout rougis de sang, frappent à droite et à gauche

sans merci. Jeunes comme vieux tombent tour à tour sous leurs coups redoublés, au milieu des cris et des gémissements. Mais assez de ce tableau.

Ceux des sauvages qui s'étaient jetés à l'eau pour échapper à la mort, se baissèrent sous l'eau en apercevant les lumières et se laissèrent emporter par le courant.

—Comme chef de cette expédition, votre devoir est de faire cesser ce massacre, dit Albert d'une voix vibrante d'émotion.

—Oui, oui, s'écrient plusieurs.

—Je le voudrais bien, dit M. Lyons qui, comme les autres spectateurs de ce drame terrible, frémissait d'horreur. Mais, soit qu'il craignît de déplaire au capitaine, soit qu'il jugeât à propos de donner une leçon aux sauvages, il laissa faire.

—Je laisserai cette caravane à la première occasion favorable, dit Albert ; il ne sera pas dit que j'ai fait partie d'une expédition qui emploie ou laisse employer des moyens aussi barbares Défendons-nous, très bien, mais défendons-nous loyalement.

—Ces sauvages auraient pris plaisir à nous voir brûler vifs, dit M. Lyons ; c'était bien leur dessein en mettant le feu à la prairie. Si leur ten-

tative avait réussi, pas un d'entre nous n'aurait échappé au plus terrible des supplices. Si nous n'eussions pas découvert leur cachette, ils seraient en ce moment sur nous pour nous massacrer.

—C'est-à-dire qu'ils auraient fait ce que le capitaine et ses hommes font en ce moment ; pourtant ces derniers se nomment civilisés et sont les instruments d'un gouvernement civilisé.

—Il faut un châtiment terrible à ces peaux-rouges ; ils se souviendront longtemps de celui-ci.

—Oui, je le sais, et ce souvenir leur servira d'excuse pour en tirer une vengeance plus terrible.

—Ils ne l'oseront pas.

—Dieu le veuille.

Le capitaine et ses hommes approchaient de la rive. Ils frappaient, frappaient toujours ; les cadavres jonchaient la terre. Cependant leur soif de vengeance n'était pas encore assouvie, il leur fallait de nouvelles victimes, et pour les trouver, ils fouillaient tous les coins et recoins.

—A la rivière, crie le capitaine d'une voix de tonnerre ; elle doit cacher beaucoup de cette vermine.

Les soldats s'y précipitent en poussant des

cris féroces ; heureusement que les sauvages qui s'y étaient jetés purent échapper à leur vengeance.

Le jour commençait à poindre lorsque le capitaine et ses hommes revinrent au camp en poussant des cris de triomphe.

—Cette canaille n'y reviendra pas de sitôt, dit le capitaine.

—La leçon aura été assez rude, dit M. Lyons.

—Pas trop rude pour cette canaille, dit le capitaine en lançant un juron. Puis, se tournant du côté de ses hommes, il ajouta : Je vous remercie de votre bravoure et de votre adresse ; il est quelquefois nécessaire, pour protéger notre vie et celle de ceux qui sont sous notre garde, de frapper sans merci les ennemis qui se présentent. C'est ce que nous venons de faire pour la protection de cette caravane que nous avons mission de protéger. Puisse cette leçon nous assurer la tranquillité et la paix. Nous allons maintenant prendre quelques heures de repos, puis nous reprendrons notre marche. Je vous invite tous à ma tente pour prendre un petit verre d'eau-de-vie qui vous réconfortera.

Quelques minutes plus tard, le capitaine et ses hommes entraient sous les tentes, laissant aux

ingénieurs et au reste de la caravane le soin de garder le camp.

CHAPITRE X

LE CHAPELET. — DISCUSSION SUR L'INTERCESSION.

Une semaine plus tard, notre caravane campait au pied des montagnes Rocheuses. A droite du camp, s'élevaient à plusieurs mille pieds de hauteur, des pics aux sommets couverts d'une neige éternelle ; à gauche, un torrent impétueux se brisait sur les rochers qui en forment le lit ; en arrière est un vallon couvert d'une riche verdure. En avant est un ravin long de dix milles, qui paraît s'enfouir sous terre tant sa descente est rapide. La caravane doit le traverser le lendemain.

Les sauvages ne s'étaient pas montrés depuis les événements de notre chapitre précédent. Aussi les ingénieurs avaient-ils profité de ces quelques jours de répit pour examiner le sol et enregistrer plusieurs niveaux.

Albert, assis près de M. Lyons, entrait dans son cahier les travaux exécutés pendant la jour-

née. Il mit la main dans sa poche pour en tirer son canif; en le retirant, son chapelet tomba à terre.

Il se baissa pour le ramasser.

M. Lyons fit un sourire moqueur.

—Que faites-vous de cet instrument? dit-il.

—Vous venez de donner à ce chapelet un nom qui lui appartient, dit Albert. En effet, monsieur, le chapelet a été un instrument de conversion pour des nations entières; il a été un instrument de paix pour beaucoup de familles où la haine et la discorde régnaient avant son apparition au milieu d'elles; un instrument de secours pour bien des malheureux naufragés et autres.

—Allons donc, jeune homme, vous n'êtes pas sérieux. Vous êtes trop intelligent pour croire que dans cette chaîne composée de métal et d'ivoire, il y a une vertu divine.

Un des chapelains de la caravane, ministre protestant, approchait au même instant.

—C'est parce que je suis intelligent, dit Albert, que je conserve ce chapelet comme un objet sacré. Oui, monsieur, le chapelet est, comme vous venez de le dire, une chaîne dont les liens unissent celui qui la tient, à Jésus et à Marie qu'il invoque.

M. Lyons et le ministre haussèrent les épaules.

—Je ne vous aurais pas cru aussi ignorant, dit le ministre.

—J'ignore bien des choses, il est vrai ; mais permettez-moi de vous le dire : sur ce point nous sommes peut-être sur un pied d'égalité. Il y a beaucoup de choses dont vous ne soupçonnez pas même l'existence et qui n'en existent pas moins.

—Je n'ignore pas cependant que les prières faites et répétées sur ces grains par les catholiques romains, sont plutôt une injure à Jésus-Christ qu'une prière du cœur.

—C'est l'une et l'autre, dit Albert, cela dépend.

—De quoi? demanda M. Lyons.

—Cela dépend de la manière dont on récite les prières qui composent le chapelet.

—Ce sont ces prières qui font injure à Jésus-Christ, dit le ministre.

—Connaissez-vous ces prières?

—Oui, le "Pater" et "l'Ave."

—Le "Pater" n'a-t-il pas été composé par Jésus-Christ lui-même? L'aurait-il composé pour nous permettre de l'injurier en le répétant?

—Non, non, dit le ministre, il n'y a pas de

mal à répéter le "Pater"; mais qu'allez-vous faire de "l'Ave Maria"? ce n'est pas Jésus-Christ qui a composé cette prière-là.

—Je le sais; cependant l'ange envoyé par Dieu à Marie en a composé la première partie, n'est-il pas vrai?

—Oui, et la seconde?

—La seconde est une invocation, une supplication composée par l'Eglise pour obtenir l'intercession de la Mère de Dieu.

—N'appelez pas Marie mère de Dieu, dit M. Lyons, c'est un blasphème.

—Que vous venez de proférer, dit vivement Albert.

—Vous allez trop loin.

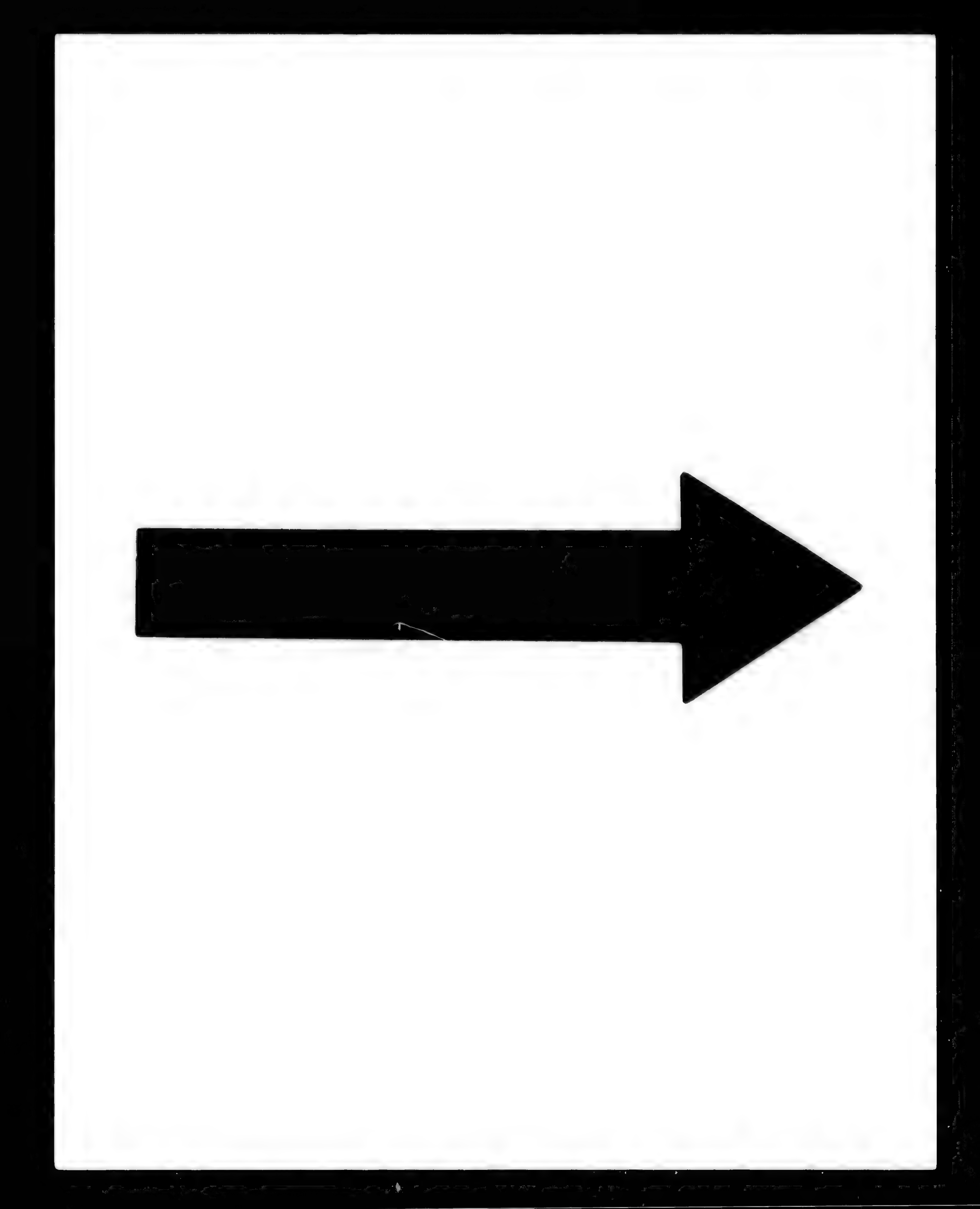
—Non pas, monsieur, vous ignorez donc que Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble?

—Nous le savons aussi bien que vous, dit le ministre.

—Alors Jésus-Christ étant Dieu et homme, Marie est mère de Dieu, puisque son fils est Dieu.

—Marie est mère de Jésus-Christ comme homme, dit M. Lyons, mais non de sa personne divine.

—Alors, comme Nestorius l'hérésiarque, vous



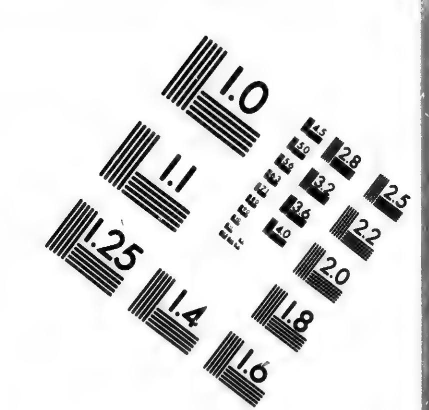
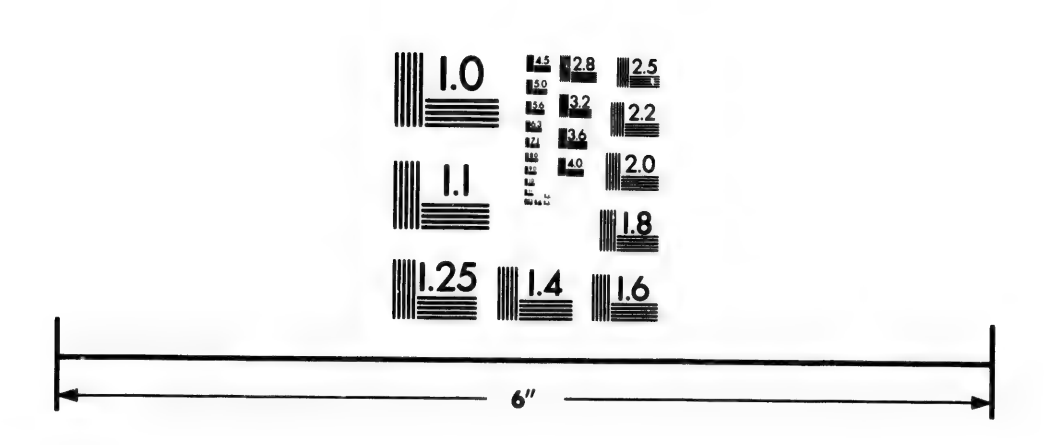


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





reconnaissez deux personnes distinctes en Jésus-Christ?

—Non pas, dit le ministre, nous reconnaissons deux natures distinctes en Jésus-Christ, sa nature divine et sa nature humaine ; et ces deux natures sont unies dans une même personne.

—Une même personne divine, n'est-il pas vrai?

—Oui et non, répondit le ministre.

—Une réponse bien évasive, monsieur.

—Marie est mère de la nature humaine de Jésus-Christ, reprit le ministre, mais non de sa nature divine.

—Si ces deux natures peuvent se séparer ainsi, elles ne sont donc pas complètement unies dans une même personne? Ceci correspond en tout point à votre réponse: oui et non. Une question, s'il vous plaît. Est-ce la nature divine ou la nature humaine de Jésus Christ qui a souffert sur la croix, qui a versé tout son sang pour nous racheter, ou bien sa nature humaine?

—Jésus-Christ a souffert dans tout son être.

—C'est donc le corps et le sang d'un Dieu qui ont été offerts en holocauste pour notre rédemption?

—Oui.

—Et la mort n'a pu séparer ces deux natures unies dans une même personne ?

—Non.

—Je suppose cependant que Jésus-Christ, en montant au ciel, a séparé sa nature humaine de sa nature divine, avant de quitter cette terre.

—Non, il ne les a pas séparées ; mais qu'est-ce à dire ?

—A dire et à prouver que ces deux natures unies dans une même personne sont inséparables ; à dire et à prouver que le corps et le sang de Jésus-Christ sont le corps et le sang d'un Dieu ; à dire et à prouver que ce corps et ce sang d'un Dieu ont été formés dans le sein de la Vierge Marie, et qu'ils ont été nourris et allaités par cette vierge, mère de ce corps et de ce sang. Marie est donc mère de Dieu.

—Ne donnez donc pas ce titre à Marie, dit M. Lyons, vous la mettez l'égale de Dieu ; c'est pour cela, je suppose, que vous lui rendez un culte dû à Dieu seul.

—Je ne sais si je dois attribuer vos paroles à l'ignorance ou au préjugé, dit Albert, c'est à l'un ou à l'autre cependant. La mère d'un roi n'a-t-elle pas droit à certains égards, à certaines honneurs, ne peut-elle pas jouir d'une grande influence, sans pour cela être l'égale du roi son fils ? Vous

ne nierez pas cela, j'espère. Or, l'Eglise catholique a décrété, déclaré que Marie est mère de Dieu, non pas de l'adorable Trinité, mais la mère de ce Dieu fait homme pour nous racheter, de l'une des trois personnes de la Trinité, de ce Dieu qui a voulu unir sa divinité à notre humanité, afin que cette divinité et cette humanité réunies pussent souffrir pour racheter l'humanité perdue par son péché. Vous le savez comme moi, l'humanité seule ne pouvait se racheter, il a fallu que la divinité, créatrice et juge de cette humanité déchue, s'alliât à cette dernière pour la relever de sa chute.

—Vraiment, avec vos distinctions métaphysiques d'humanité et de divinité, je ne vous comprends pas.

—Je ne vois rien de métaphysique ou d'allégorique dans ce que je viens de dire. C'est aisé à comprendre pour celui qui le veut. Un roi peut, par la voix du juge qu'il a nommé, condamner un coupable, n'est-ce pas? Vous conviendrez aussi que c'est le roi, représentant de la loi, qui condamne par la voix de ce juge. Or, si ce coupable veut obtenir son pardon, il lui faut l'intervention de ce roi. C'est ce qui est arrivé par rapport à l'homme coupable, à l'homme perdu par son péché. Dieu l'a condamné, et il fallait l'in-

tervention de ce Dieu pour le relever, le racheter. C'est la chair et le sang qui avaient péché, il fallait que la chair et le sang expiassent cette faute : la chair et le sang humains cependant ne pouvaient se racheter par eux-mêmes ; il fallait une chair et un sang qui, tout en tenant à l'humanité pour souffrir, tiendrait aussi à la divinité pour expier. C'est ce que Dieu a fait en envoyant son Fils unique sur la terre ; et ce Fils qu'on appelle Jésus-Christ a pris un corps formé, comme le nôtre, de chair et de sang, en un mot il a pris notre humanité sans perdre sa divinité. Ainsi cette chair et ce sang divins qui ont expié le péché, sont ceux de Jésus-Christ. Jésus-Christ étant Dieu, et Marie étant sa mère, elle est donc, je le répète, mère de Dieu. C'est pour cela que nous, catholiques, lui rendons un culte de vénération, non pas d'adoration, comme vous le prétendez ; c'est pour cela que nous aimons à lui adresser nos prières pour obtenir son intercession en notre faveur auprès de ce divin Fils.

—Prières injurieuses à la toute-puissante médiation de notre divin Sauveur, dit le ministre.

—Veuillez le prouver, monsieur.

—Voici la preuve. Jésus-Christ a dit : " Je suis le seul médiateur entre Dieu et les hommes ; je suis la porte et la vie " ; c'est-à-dire, pour obtenir

cette vie, il faudra passer par moi, et non par d'autres.

—C'est ce que croit le catholique, monsieur.

—Alors, pourquoi ne faites-vous pas ce que Jésus-Christ commande?

—C'est le but que veut atteindre tout bon catholique.

—Allons donc, vous n'êtes pas sérieux, jeune homme, dit M. Lyons. Jésus-Christ ne commande-t-il pas de s'adresser à lui seul dans nos prières? Ne lui désobéissez-vous pas en vous adressant à d'autres?

—Et cette désobéissance est très grave, ajouta le ministre, car elle accorde à d'autres une prérogative possédée par Jésus-Christ seul, et nous rend semblables aux païens idolâtres qui ont des divinités plus puissantes les unes que les autres.

—Sophismes inexplicables, vu qu'ils sont énoncés et acceptés par des personnes intelligentes, dit Albert.

—Expliquez-vous, dit le ministre.

—Ceci est une insulte à notre adresse, dit M. Lyons.

—Vous insulter était loin de ma pensée, messieurs; cependant, pourquoi cherchez-vous à déplacer la question que nous traitons en ce moment? Pourquoi essayez-vous de dénaturer ainsi

le sens des paroles ou des actes du catholique? Ainsi, parce que le catholique appelle et regarde Marie comme mère de Dieu, vous dites qu'il la rend son égale ; parce que, conformément au titre qu'il lui donne, il aime à lui rendre hommage, à la vénérer, vous en déduisez un culte d'adoration dû à Dieu seul. Dites-le-moi, messieurs, n'ai-je pas raison de traiter vos arguments des sophismes?

—Notre raisonnement, nos arguments sont basés sur des faits, dit M. Lyons. En vous adressant à la Vierge Marie, en la priant, vous désobéissez à Jésus-Christ, qui a commandé de s'adresser à lui seul pour obtenir de Dieu les grâces que nous sollicitons. "Je suis le seul médiateur, la seule porte et la vie," a-t-il dit. De plus, vous l'injuriez dans sa puissante médiation, vous amoindrissez les mérites de sa rédemption en vous adressant à d'autres.

—Si le fait de s'adresser à d'autres qu'à Jésus-Christ en les priant d'intercéder pour nous, est une désobéissance et une injure à ce divin Sauveur, je vous demanderai : Pourquoi en faites-vous autant?

—Cela est faux, dit le ministre.

—Cela n'est pas faux, mais très vrai, monsieur. N'avez-vous jamais demandé à quelques-

uns de votre Eglise de prier le divin Sauveur pour vous?

—Oui, certainement.

—Alors vous avez désobéi à notre Sauveur, puisqu'il veut que l'on s'adresse à lui seul; vous l'avez injurié dans sa toute-puissante médiation.

Le ministre changea de couleur.

—Je ne vois pas comment nous désobéissons à Jésus-Christ en agissant ainsi, dit M. Lyons; nous demandons simplement à notre prochain de prier, de supplier pour nous la médiation de ce divin Sauveur.

—Pourquoi cela, puisque Jésus-Christ nous commande d'aller à lui seul?

—Oh! ici c'est différent, dit le ministre; une prière ainsi faite par plusieurs personnes parmi lesquelles se trouvent de fervents chrétiens, est plus propre et plus efficace à nous attirer les faveurs demandées.

—Plus propre, plus efficace, dites vous? vous êtes donc d'accord avec le catholique? dit Albert. Cependant, d'après votre théorie, ce n'en est pas moins une désobéissance à Jésus-Christ.

—Comment cela? dit le ministre.

—Je ne le sais pas, dit Albert, c'est vous qui l'avez dit; à vous de répondre à votre argument.

Le ministre, embarrassé, n'osait répondre.

—N'avez-vous pas affirmé, il y a un instant, reprit Albert, que le fait de s'adresser à d'autres que Jésus-Christ était mépriser, amoindrir et injurier la médiation et les mérites de la rédemption du divin Sauveur? Cependant vous vous permettez, et cela avec connaissance de cause, de lui désobéir en demandant à d'autres de prier pour vous. Comment pouvez-vous excuser votre manière d'agir? Comment expliquez-vous cette contradiction entre votre théorie et sa mise en pratique?

—Je ne vois là aucune contradiction, dit M. Lyons.

—Vous ne la voyez pas, dites-vous? N'avez-vous pas affirmé qu'une prière faite par plusieurs, parmi lesquels il y aurait de fervents chrétiens, est plus propre, plus efficace pour obtenir les faveurs demandées? Comment accordez-vous ces deux propositions? Premièrement, vous dites: nous ne devons pas nous adresser à d'autres que Jésus-Christ, le seul médiateur, la seule porte, parce que ce fait est une injure, une désobéissance à ce divin Maître. Secondement, vous ajoutez: nous pouvons nous adresser à nos frères, afin d'obtenir plus de faveurs auprès de ce seul médiateur. Allons, messieurs, il faut être conséquents, surtout logiques.

Le ministre gardait le silence.

M. Lyons n'osait répliquer.

—Vous désobéissez ou vous ne désobéissez pas à notre Seigneur ; c'est l'un ou l'autre, reprit Albert.

—Nous demandons par d'autres la médiation unique de Jésus-Christ, pendant que vous, catholiques, vous vous adressez à Marie et à une foule de saints comme médiateurs, dit M. Lyons.

—Admettons cela pour le moment, dit Albert ; cependant, d'après votre théorie, l'un et l'autre de ces faits n'en sont pas moins des désobéissances graves à Jésus Christ. Qu'en pensez-vous ?

—Il n'y a pas de mal à s'adresser à nos frères pour qu'ils intercèdent pour nous.

—Intercéder qui, quoi ?

—La médiation de Jésus-Christ.

—Vous reconnaissez donc comme bon, comme utile le principe de l'intercession ; vous reconnaissez que cette intercession peut nous être utile et favorable, et cela malgré la défense formelle de Jésus-Christ de s'adresser à d'autres qu'à lui. Vraiment, je ne vous comprends pas.

—Jésus-Christ n'a jamais défendu de demander l'intercession de nos frères en notre faveur, dit le ministre avec embarras. Il veut être le seul

médiateur, mais tous peuvent invoquer cette médiation les uns pour les autres.

—Jésus-Christ recommande de prier les uns pour les autres, ajouta M. Lyons.

—Voilà que nous allons nous accorder, dit Albert en souriant. Je vais répondre maintenant à votre insinuation que le catholique s'adresse à Marie et aux saints comme médiateurs.

—N'est-ce pas vrai? dirent ensemble M. Lyons et le ministre.

—Loin de là, messieurs ; ce qui est vrai, c'est le fait de votre ignorance des actes et de la foi du catholique. Ce n'est point comme "médiateurs" que nous prions la Vierge Marie et les saints, mais bien comme "intercesseurs," tout comme vous, lorsque vous vous adressez à vos frères pour qu'ils intercèdent pour vous. Vous demandez l'intercession du chrétien vivant encore sur cette terre ; nous, catholiques, agissons aussi de même, et de plus, nous demandons l'intercession de Marie et des saints qui, croyez-le, sont tous de fervents chrétiens, puisqu'ils sont les élus de Dieu et que, glorifiés et en possession du bonheur éternel, ils peuvent, en vertu de leurs mérites, intercéder et obtenir plus que nous auprès du divin Médiateur. Voilà pourquoi le catholique, connaissant sa faiblesse et son indi-

gnité et faisant en cela acte d'humilité, s'adresse à ceux qui sont plus rapprochés de Dieu, afin d'obtenir plus de la justice et de la sainteté mêmes.

—C'est à cause de cette faiblesse et de cette indignité que nous devons recourir à Celui qui s'en est revêtu pour nous racheter, dit M. Lyons, que nous devons nous adresser à Celui qui s'est constitué notre égal pour nous permettre d'approcher de lui et de lui exposer nos besoins.

—Et ne pas chercher d'autres médiateurs que ce divin Maître, ajouta le ministre. Si vous ne considériez pas Marie et les saints que comme des intercesseurs, vous ne leur rendriez pas un culte semblable.

—Combien de fois me faut-il vous répéter que le catholique regarde Jesus-Christ comme le seul médiateur entre Dieu et les hommes? dit Albert; mais il sait qu'il peut y avoir des intercesseurs auprès de ce divin Médiateur. Vous venez d'ailleurs de l'avouer, et, comme lui, vous reconnaissez l'utilité de l'intercession.

—C'est à nos frères vivants que nous nous adressons, dit le ministre; il n'y a pas de superstition à craindre.

—Vous n'en adoptez pas moins le principe que l'intercession auprès du divin Médiateur

peut vous être favorable. La seule différence entre vous et nous est que, tout en priant nos frères vivants d'intercéder pour nous, pratique observée par vous et conservée de notre Eglise par tout bon protestant, nous aimons en outre à nous adresser à celle qui fut déclarée par l'ange envoyé de Dieu, la plus sainte et la plus parfaite des créatures, l'épouse du Saint-Esprit ; nous aimons à nous adresser aussi à ceux qui, pendant leur séjour ici-bas, se sont signalés par leurs grandes vertus et la sainteté de leur vie. Or, ne pensez-vous pas que leurs prières puissent avoir autant d'efficacité que celles des personnes vivantes à qui vous vous adressez ?

—Attendez, jeune homme, dit le ministre, nous pouvons, tant que nous sommes ici-bas, travailler à notre salut et prier pour nos frères ; mais une fois sortis de ce monde, notre tâche est finie, nous sommes ou récompensés ou châtiés, suivant le bien ou le mal que nous aurons fait.

—Ce qui équivaut à dire, qu'une fois que le juste est rendu parfait, qu'il est glorifié, toute relation avec la terre est interrompue pour lui ; il n'a plus de père, plus de mère, plus de frères ni de sœurs, plus d'amis ; tout ce qu'il a aimé le plus tendrement pendant son séjour ici-bas est oublié ; les êtres chéris qu'il a quittés ne sont

plus rien pour lui, il n'y pense plus, bien que ces derniers le pleurent encore et le pleureront tant que la vie les animera. Je vous le demande, messieurs, la raison seule ne repousse-t-elle pas une pareille pensée? Et cette pensée s'accorde-t elle avec la justice et la bonté de Dieu ?

—C'est une superstition de croire que les saints peuvent intercéder pour nous, dit le ministre.

—Une superstition, dites-vous ? Sur quoi basez-vous cette assertion ?

—Sur la raison et sur la Bible. En effet, n'est-il pas ridicule de croire que les saints peuvent entendre les milliers de personnes qui s'adressent à eux ? S'il en était ainsi, ils auraient une puissance égale à celle de Dieu.

—Aussi ridicule, monsieur, que de croire que les millions de chrétiens vivant encore, peuvent se faire entendre du divin Médiateur. C'est vrai, tout ce que vous ne comprenez pas, que vous ne voulez pas comprendre, est pour vous ridicule. Vous devez croire pourtant que Dieu donne un bonheur parfait à ses élus, qu'il les glorifie.

—Oui.

—Alors Dieu rend les facultés de leur âme plus brillantes, plus belles et plus vivaces, n'est-ce pas ?

—C'est ce que nous croyons.

—Donc, leur mémoire, leur intelligence et leurs sympathies sont plus vives ; ils se souviennent donc de ceux qu'ils ont laissés combattant encore sur la terre ; ils comprennent donc mieux les dangers et les combats de ces derniers ; ils connaissent donc à un plus haut degré les misères et les faiblesses du corps mortel. En conséquence, leurs sympathies augmentent et, dans leur désir de les aider, ils supplient ce Dieu qu'ils voient sans cesse, de jeter un regard de miséricorde et de bonté sur ceux qu'ils ont laissés sur la terre, sur ceux qu'ils ont aimés et qu'ils aiment encore plus ardemment. Privés de cette prérogative, les saints ne jouiraient pas d'un bonheur parfait, car ils ne pourraient voir sans peine leur père, leur mère, leurs frères, leurs sœurs ou leurs amis perdre le salut, et cela, sans pouvoir leur venir en aide. Une question, s'il vous plaît.

—Certainement.

—Qu'auriez-vous fait si, chrétiens comme vous l'êtes et vivant du temps de Jésus-Christ, vous eussiez rencontré sa mère ?

M. Lyons et le ministre se regardèrent sans répondre.

—Que feriez-vous en ce moment si la Vierge Marie passait près de vous?

—Il faudrait pour cela un miracle, ce qui n'est guère probable, dit M. Lyons.

—Mais ce qui pourrait changer vos sentiments à l'égard de celle qui occupe le rang le plus élevé et des anges et des hommes, de celle que Dieu le père a créée et appelée sa fille, que Dieu le Fils a acceptée et aimée comme sa mère, que Dieu le Saint-Esprit a choisie pour son épouse; de celle qui a été créée "uniquement" pour coopérer à notre rédemption; créature unique, création spéciale élevée au-dessus des autres créatures, placée, suspendue, pour ainsi dire, entre la création et le Créateur. Voilà les titres qui appartiennent à Marie, et si nous l'honorons comme telle, c'est en l'honneur de son Fils, de ce Dieu fait homme pour nous. Comme mère, il lui a fallu participer aux douleurs et aux souffrances de son divin Fils, comme il lui a fallu aussi participer à l'amour de ce divin Sauveur pour nous. Si Jésus-Christ nous a aimés, et là-dessus nul doute n'est admissible, elle aussi nous a aimés. Si Jésus-Christ a souffert pour nous, elle aussi a souffert par rapport à nous. Jésus-Christ et sa mère ont cessé de souffrir, mais ni Jésus-Christ ni sa mère n'ont cessé de nous aimer. Ce

divin Sauveur, avant de mourir, nous l'a léguée comme notre mère en la personne de son disciple bien-aimé, et depuis ce temps, elle n'a cessé d'être la mère des hommes, et une mère remplie d'amour pour ses enfants. Voulez-vous des preuves, messieurs, il me sera facile de vous les donner ; mais veuillez donc répondre à ma question.

—Nous lui aurions certainement porté un grand respect, dit M. Lyons.

—Ne lui auriez-vous pas demandé d'intercéder pour vous auprès de son divin Fils ?

—Nous lui aurions probablement demandé de s'intéresser à nous, dit le ministre. Vivante, elle pouvait venir en aide à ses frères vivants ; mais étant au delà de cette vie et ayant reçu sa récompense, elle n'a plus de relation avec les vivants, avec la terre, et ne peut plus entendre les prières, les invocations qui lui sont adressées. Jésus-Christ seul nous reste.

—Alors, l'utilité ou l'inutilité, l'efficacité ou l'inefficacité de l'intercession repose donc uniquement sur cette chair mortelle, tant qu'elle est enveloppée dans la matière ; mais, une fois dépouillée de cette enveloppe périssable, une fois que notre âme est rendue parfaite, glorifiée et jouissant du bonheur le plus parfait, de toutes les plus belles facultés, toute communication,

toute relation avec la terre cesse. Je vous ai prouvé, il y a un instant, toute l'absurdité d'une telle doctrine, qui ne peut s'accorder avec la justice et la bonté de Dieu. Où avez-vous puisé cet enseignement? sur quelle autorité vous basez-vous pour proclamer et accepter une telle doctrine? Est-ce sur la raison? Non; Dieu ne laisse pas dans un tel oubli l'homme qu'il a créé pour être sauvé; les témoignages en sont frappants. Est-ce sur l'enseignement de la Bible? Non encore; elle nous fournit la preuve du contraire; d'abord dans les anges en mission sur la terre; daus les prophètes et autres ensuite. Est-ce sur la théologie basée sur la révélation? Je le nie encore; la saine théologie démontre clairement que le ministère et l'intercession des anges et des saints nous est non seulement favorable, mais nécessaire en bien des cas. Votre raisonnement vient donc du préjugé conservé par le protestant contre tout ce qui est catholique. Ici-bas, messieurs, plus la position d'un homme est élevée, plus il jouit de crédit, de puissance, non seulement vis-à-vis de ses inférieurs, mais aussi vis-à-vis des gouvernants de son pays. Et si cet homme est bon, s'il est généreux et charitable, il usera de son crédit et de son influence pour aider ses inférieurs et ses égaux. Pourquoi n'en

serait-il pas ainsi dans le royaume céleste, où tout ce qui est bon, tout ce qui est beau, tout ce qui est noble, n'est que bien faiblement représenté ici-bas?

—J'avoue que toutes vos considérations sont bonnes, dit M. Lyons, mais elles peuvent conduire à la superstition. Jésus-Christ, pour en rejeter même l'idée, a voulu éloigner jusqu'à l'ombre de ce qui touche à l'idolâtrie, éloigner tout ce qui pouvait y conduire. Voilà pourquoi il a dit: "Je suis le seul médiateur, la seule porte." Or, cet enseignement doit être pris et accepté par nous comme un commandement, un ordre formel. Adressez-vous à moi seul, a-t-il voulu dire, moi seul suffis, mes mérites sont tout-puissants et je vous accorderai tout ce que vous me demanderez. Ainsi la nécessité de s'adresser à d'autres est nulle lorsqu'elle ne serait pas coupable. Eût-elle été nécessaire, ce divin Sauveur nous aurait laissés libres, et il aurait ajouté: Je suis le seul médiateur, il est vrai, mais toute prière d'intercession auprès de mes saints, de mes élus vous sera favorable, vous sera utile, pourvu que cette intercession s'adresse à mes mérites, à ma médiation.

—C'est cela, ajouta le ministre, les apôtres et

après eux les vrais chrétiens ne se sont adressés qu'à Jésus-Christ.

—C'est tout le contraire, messieurs; les apôtres, les premiers chrétiens, les catholiques, j'ajouterai même les protestants, ont cru et croient encore que l'intercession auprès de ce divin Médiateur est utile et même nécessaire. Témoin, saint Pierre, saint Paul et tous les apôtres, qui n'ont cessé de demander les suffrages et les prières des ouailles confiées à leurs soins. Témoin, encore, les premiers chrétiens, qui n'ont cessé de prier et de supplier les martyrs de la foi, avant et après leur sacrifice: avant, en leur demandant de se souvenir d'eux auprès du divin Sauveur que ces martyrs allaient voir bientôt; après, en recueillant leurs restes et en les déposant sur les autels pour les prier et réclamer leur intercession auprès du premier et du plus grand des martyrs. Les chrétiens par la suite les ont imités, voire même les protestants: tous se sont adressés et s'adressent encore à leurs confrères pour obtenir leur intercession. Que de faveurs obtenues pour témoigner de l'utilité de cette intercession. Elle est donc utile et nécessaire, puisque les apôtres l'ont acceptée et recommandée, puisque les chrétiens de tous les temps n'ont cessé de l'invoquer. De plus, la Bible

entière, l'Ancien et le Nouveau Testament sont remplis de textes, d'exemples et de faits qui prouvent son utilité.

—La Bible n'en parle pas, dit le ministre.

—La Bible n'en parle pas, dites-vous? Vous ne l'avez donc pas lue? Je vais tout de suite vous prouver qu'elle en parle très souvent. Ouvrons d'abord l'Ancien Testament :

Daniel, chap. 3, vers. 95 : " Le Dieu de Sidrach qui a envoyé son ange et délivré ses serviteurs."

Psaume 103, vers. 21 : " Armées du Seigneur, bénissez-le, vous qui êtes ses ministres et exécutez ses volontés."

Je n'ai pas besoin de vous citer ce qui est arrivé lors de la punition de Sodome et Gomorrhe, reprit Albert ; il y a une foule d'autres exemples dans l'Ancien Testament. Voyons maintenant le Nouveau :

Saint Paul aux Corinthiens, chap. 4, vers. 9 : " Nous servons de spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes."

Le même aux Hébreux, chap. 1er, vers. 14: " Tous les anges ne sont-ils pas des esprits bienheureux qui tiennent lieu de serviteurs et de ministres, étant envoyés pour exercer leur ministère

en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut? "

Saint Luc, chap. 16, vers. 7 : "Il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence," etc.

Ephésiens, chap. 6, vers. 18 : "Priez les uns pour les autres."

Apocalypse, chap. 5, vers. 8 : "Les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent devant l'Agneau, ayant chacun des lampes et des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des Saints."

Apocalypse, chap. 8, vers. 4 : "Et la fumée des parfums, jointe aux prières des saints, s'élevant des mains de l'ange, monta vers Dieu."

Et que veut dire Notre-Seigneur par ces paroles : "Gardez-vous de mépriser un de ces petits, car, je vous declare que dans les cieux leurs anges voient sans cesse la face de mon Père?" Eh bien! messieurs, tous ces textes ne démontrent-ils pas que l'Eglise est une immense réunion, existant au ciel et sur la terre, dont Dieu, le juge de tous, est le chef? Ne démontrent-ils pas que cette Eglise se compose, premièrement, d'innombrables légions d'anges dont la mission est d'entretenir, de conserver la relation, l'intimité entre les frères des deux royaumes, entre les âmes jus-

tes qui sont entrées dans la gloire, et celles qui n'y sont pas admises? Saint Jean qui, dans sa vision céleste, a pu voir et contempler les illustres phalanges du royaume céleste, a bien vu et contemplé des milliers de saints prosternés aux pieds de l'Eternel, et priant sans cesse. Pour qui priaient-ils? pour eux-mêmes? non, car ils n'ont plus que des actions de grâces et des louanges à offrir. Leurs prières doivent donc avoir pour objet leurs frères combattant encore sur la terre; ils doivent donc prier pour ceux qui, moins fortunés qu'eux, aspirent aux faveurs et aux récompenses dont jouissent ces intercesseurs bienheureux. Quels sont ces aspirants, si ce n'est les membres de l'Eglise militante, dont nous faisons partie?

M. Lyons, surpris de la défense de notre héros, de son habileté et surtout de sa connaissance des saintes Ecritures, ne savait trop que répondre.

—Ces catholiques que nous prenions pour des ignorants et des superstitieux, se dit-il, connaissent la Bible mieux que nous. Serait-il possible que nous nous trompions à l'égard de leur Eglise? Les arguments et le raisonnement de ce jeune homme me paraissent logiques; sa conduite, ses manières et son amour pour Dieu m'ont déjà

frappé. Il ne doit pas être le seul catholique qui agisse ainsi, et une Eglise qui forme de tels hommes ne doit pas être telle qu'on nous l'a toujours représentée, et telle que nous nous plaisons tous tant que nous sommes, à regarder comme impie et corrompue. J'y verrai.

Le ministre n'osait plus répliquer ; les arguments d'Albert étaient trop éloquents, trop logiques pour être réfutés. C'était la première fois qu'il rencontrait un antagoniste aussi fort, et il ne se sentait pas de force à continuer une discussion qui ne servirait qu'à l'humilier davantage.

Albert, voyant qu'ils ne répondaient pas, reprit :

—J'avais donc raison de dire que le préjugé seul est la cause de votre refus de vous adresser à ceux dont la mission est de s'intéresser à vous. J'ai prouvé que la doctrine et la croyance à la communion des saints, communion toute d'amour et de charité, reliant, unissant pour ainsi dire le ciel et la terre, mettant les habitants des deux royaumes en communication de désirs et de pensées, est appuyée non seulement sur la raison et l'enseignement des Pères de l'Eglise, mais aussi sur les saintes Ecritures. Je puis donc sans craindre de désobéir à Dieu continuer de réciter mon chapelet.

—Qu'entends-je? dit M. Lyons en se levant tout à coup.

—Qu'est-ce? s'écrie le ministre en pâlissant.

—Je ne vois rien, dit M. Lyons en regardant de tous côtés; j'ai cru cependant entendre un cri venant de ce ravin.

Un cri ressemblant à celui du loup se fait entendre bien distinctement cette fois.

—C'est un loup, dit M. Lyons en souriant.

—Qui pourra se vanter de nous avoir fait trembler, dit le ministre.

—Ce cri n'est pas celui d'un loup, dit Albert.

—Pourquoi en doutez-vous? demanda M. Lyons.

—Quel autre animal peut avoir poussé ce cri? dit le ministre; je n'en connais aucun qui imite le hurlement du loup.

—Il y a le chien, messieurs; mais ce n'est ni l'un ni l'autre cette fois.

—Alors, que pensez-vous? dit M. Lyons.

—Que c'est un homme qui a voulu imiter le cri de cet animal.

—Dans quel but?

—Ce crl est un signal, soit pour annoncer l'arrivée d'un renfort, soit pour opérer une manœuvre.

—Un signal, une manœuvre, un renfort ! Que voulez-vous dire ?

—Que je ne serais pas surpris qu'il y eût là, dans ce ravin, des centaines de sauvages dont le dessein est de tirer vengeance de nous et qui, embusqués dans ce ravin, attendent le passage de la caravane pour la surprendre et l'attaquer.

—Qu'est-ce qui vous porte à croire cela ? dit M. Lyons avec anxiété.

—C'est simplement une supposition, monsieur, dit Albert en voyant que M. Lyons était devenu soucieux. Il ne faut pas y prêter attention.

—Je vais en tenir compte cependant, dit M. Lyons.

CHAPITRE XI

UNE AVENTURE DANS UN RAVIN

M. Lyons se rend tout de suite à la tente du capitaine, et lui fait connaître la pensée d'Albert.

—C'est une supposition qui est ou peut devenir une réalité, dit le capitaine ; j'y avais même pensé.

—Alors queile est votre opinion, que ferez-vous ?

—Fusiller cette canaille : c'est bien simple.

—Ce qui sera difficile pour vous dans ce ravin. A quoi vous serviront vos sabres et vos fusils contre des ennemis cachés et perchés sur des hauteurs que vous ne pourrez atteindre ?

—Nous irons les déloger et les lancer en rase campagne, dit le capitaine d'un ton de colère. Donnez-moi l'ordre d'avancer, et je vous réponds de vous faire assister à une jolie scène, plus belle et plus terrible encore que la dernière.

—Et dont les résultats pourraient nous être funestes. Croyez-moi, capitaine, nous ferons mieux d'user de prudence et de ruse pour traverser ce raviu.

—Il y a des sauvages dans ce ravin, j'en suis certain, dit le capitaine ; j'ai parfaitement compris les deux cris lancés il y a quelques minutes.

—Vous êres alors de l'avis d'Albert ; raison de plus pour agir avec toute la précaution possible. Je connais votre adresse et votre bravoure, je loue votre dévouement pour le salut de la caravane ; cependant, si nous pouvons empêcher l'effusion du sang. ce sera à notre avantage et à celui de ces malheureux qui ne connaissent pas mieux.

—Faites ce que vous voudrez ; mais je ne réponds pas de ces peaux-rouges s'ils se montrent à découvert ; ce sabre fera encore son devoir.

—Je vais assembler le conseil immédiatement ; je vous ferai prévenir.

—J'y serai, monsieur.

M. Lyons se rend de suite à sa tente. Albert, agenouillé, fait sa prière.

—Toujours occupé à la prière, se dit M. Lyons ; ce jeune homme est vraiment chrétien ; pendant que nous délibérons, il prie, il converse avec Dieu, le meilleur conseiller et le meilleur appui. Le bon catholique est un vrai chrétien, et j'en aurai meilleure opinion à l'avenir.

Il se rend à lui, et le frappant légèrement sur l'épaule, il lui dit :

—Il me fait peine de vous déranger ; je viens vous demander de me suivre au conseil, qui doit s'assembler à l'instant même.

—Je suis à vos ordres, monsieur.

Quelques minutes plus tard, les principaux de l'expédition, réunis dans la tente du capitaine, délibéraient sur ce qu'il y avait de mieux à faire.

—Faites-moi connaître l'heure du départ de la caravane, dit le capitaine ; je vous devancerai d'une demi-heure pour préparer le chemin en

faisant disparaître tout obstacle animé ou inanimé. Je réponds de tout.

Plusieurs étaient de l'avis du capitaine ; d'autres, et M. Lyons était de ce nombre, voulaient agir avec prudence, dût-on en éprouver un retard de trois ou quatre jours.

—Et vous, jeune homme, quelle est votre opinion? dit M. Lyons en s'adressant à Albert.

Le capitaine jeta un regard significatif vers notre héros.

Albert le comprit.

—Messieurs, dit-il, nous craignons un danger qui, peut-être, n'existe pas. Cependant nous pouvons croire que ces sauvages chercheront à tirer vengeance de la leçon que leur a donnée notre vaillant capitaine, il y a quelques jours. Ce ravin, avec ses flancs escarpés, peut leur en fournir une occasion favorable. Ne fût-ce que par prudence, il vaudrait mieux, avant d'engager la caravane dans ce ravin, s'assurer si oui ou non, il ne cache pas des ennemis qui, sans courir eux-mêmes aucun risque, pourraient nous massacrer.

Le capitaine fit un signe approbatif.

—Bravo, s'écrièrent tous les assistants.

—Mais, comment s'assurer de cela? dit M. Lyons.

—Voilà le plus difficile, dit Albert ; cependant Dieu aidant, je m'offre pour vous servir d'éclaireur.

—Non pas seul, brave jeune homme, dit le capitaine en venant lui serrer la main ; je vous accompagnerai.

—Je ne puis refuser votre offre, monsieur ; si vous le voulez, nous allons partir à l'instant même.

—Volontiers ; allons.

—Je ne puis vous laisser partir ainsi, dit M. Lyons avec émotion ; le danger que vous allez courir est trop grand, et j'ai promis à votre digne père de veiller à votre sûreté.

—N'ayez pas d'inquiétude pour moi, dit Albert ; le danger n'est pas aussi grand que vous le croyez. Et tout bas, il se dit : M. Stevens a pour moi toute la sollicitude d'un père. Mon Dieu, bénissez-le et faites que je lui sois reconnaissant.

—Je manquerais à ma parole et à mon devoir si je vous laissais partir ainsi. Si vous tenez à visiter ce ravin avec le capitaine, je vous accompagnerai.

Albert, ému, regardait tour à tour le capitaine et M. Lyons.

—Votre devoir est de rester avec la caravane,

dit le capitaine. Je prends ce jeune homme sous mes soins, et je défendrai sa vie aux dépens de la mienne.

—D'ailleurs, nous ne courrons aucun danger, dit Albert. Ne faites pas objection, monsieur, je vous promets de revenir sur mes pas au moindre danger.

—Faites faire les préparatifs du départ de la caravane, ajouta le capitaine. Si dans une heure, nous ne sommes pas revenus, vous pourrez avancer ; mes soldats serviront d'avant-garde, comme d'habitude.

—Mais, pourquoi partir cette nuit, par une telle obscurité? dit M. Lyons.

—Elle nous sera favorable, croyez-le, dit le capitaine. Si sauvages il y a, ils ne se douteront pas de notre passage à travers ce ravin par une telle obscurité, et au lieu de nous surprendre demain matin, comme ils le méditent peut-être, nous les surprendrons nous-mêmes cette nuit.

—Vous savez qu'ils n'aiment pas nos réverbères, ajouta Albert en souriant.

—Bravo, bravo, s'écrièrent plusieurs.

—Nous allons simplement nous assurer s'il y a des sauvages, reprit Albert ; si nous n'en trouvons pas, nous reviendrons de suite sur nos pas,

et la caravane pourra prendre son repos ordinaire.

—Et vous me promettez de revenir aussitôt qu'il y aura du danger ? dit M. Lyons.

—Je vous le promets, monsieur.

—A cette condition, je vous laisse partir. Puis, s'adressant au capitaine, il ajouta : Je vous confie la vie de ce jeune homme.

—Soyez sans crainte, dit le capitaine.

Quelques minutes plus tard, le capitaine et Albert, bien armés, sortaient du camp et s'engageaient dans le ravin en gardant le plus grand silence.

Il fallait un courage à toute épreuve pour ne pas reculer devant une pareille entreprise. Ce ravin, aux parois presque perpendiculaires qui s'élevaient à une grande hauteur, et leur paraissaient comme des spectres noirs, rendus plus noirs encore par l'obscurité ; çà et là de larges crevasses ressemblant à des gueules béantes prêtes à dévorer, à engloutir le téméraire qui oserait en approcher ; des rochers immenses, comme suspendus au-dessus de leurs têtes et menaçant à chaque instant de s'écrouler, semblent attendre, épier leur passage pour tomber sur eux et les écraser. Ni l'un ni l'autre cependant ne semble éprouver la moindre crainte, la moindre inquié-

tude. Le corps penché en avant, l'oreille au guet, la vue errant de côté et d'autre, ils épient jusqu'au moindre bruit. Une certaine brise, soufflant par intervalles, cause un certain froissement dans les hautes herbes de chaque côté d'eux ; alors ils s'arrêtent, regardent, fouillent les alentours, et ne reprennent leur route qu'après s'être bien assurés qu'il n'y a rien à craindre.

Ils marchent ainsi pendant un quart d'heure, et cependant rien n'a encore attiré leur attention. Tout à coup, Albert s'arrête, et tirant le bras du capitaiue, il lui dit à voix basse :

—Voyez-vous cette lueur à droite ?

Le capitaine jette la vue du côté indiqué et répond affirmativement.

—Ce doit être un feu de camp, reprit Albert.

—Cela est certain, approchons pour nous en assurer.

Bientôt un feu autour duquel une centaine de sauvages sont à discuter, apparaît à leur vue.

Ils se baissent tous deux pour ne pas être aperçus ; ils osent à peine souffler tant ils voudraient saisir quelques mots de la conversation des indiens.

Le capitaine, depuis longtemps déjà dans les prairies du Grand-Ouest, comprenait un peu leur idiome ; aussi prêtait-il la plus grande attention.

—Comprenez-vous ce qu'ils disent? souffla Albert.

—Je ne puis saisir que quelques mots, assez cependant pour comprendre que plusieurs d'entre eux veulent attaquer la caravane cette nuit. Mais voici leur chef qui se lève ; Dieu veuille qu'il soit de leur avis, je pourrai leur préparer une chaude réception.

Le chef sauvage se lève en rejetant la tête en arrière, puis promenant un regard sévère autour de l'assemblée, il commande le silence et, d'une voix forte, commence la harangue suivante :

—Frères, vous savez que l'Aigle-Bleu, notre allié, est en ce moment à quelques heures de marche en arrière de cette caravane de visages pâles. Il ne peut tarder à être sur leurs talons et doit, aussitôt que leur caravane sera en marche, les suivre et entrer dans le ravin pour en fermer l'entrée. De notre côté, nous les laisserons s'avancer jusqu'à l'angle de cette montagne, où nous devons obstruer le chemin. Comme il est probable que ces visages pâles ne se mettront en marche qu'après le lever du grand astre, nous avons le temps de nous reposer deux ou trois heures avant de nous mettre à l'œuvre. Que chacun de vous aille se reposer, et au signal que je donnerai, vous devrez vous lever de suite et vous

commencerez à obstruer le chemin. Je vous promets de tirer vengeance de ces chiens ; chacun de vous s'emparera de l'une de leurs chevelures pour orner sa ceinture. Allez vous reposer, vous aurez plus de force pour jouir du plaisir de les torturer. Allez, j'ai dit.

—Les infâmes peaux-rouges, murmura le capitaine. Que ne les ai-je exterminés tous l'autre soir. Gare à eux, je leurs promets un terrible châtiment, s'ils osent nous attaquer au passage.

Deux-minutes plus tard, les sauvages étaient tous couchés, hors le chef, qui voulut faire la garde.

—Retournons de suite à la caravane, dit le capitaine ; elle doit être en ce moment occupée à lever le camp.

Tous deux, prenant le pas de course, arrivent bientôt et racontent leur aventure à M. Lyons.

—Que faire ? demande ce dernier.

—Nous allons suivre l'avis de notre jeune ami, le sauveur de cette caravane, dit le capitaine. Partons immédiatement, et évitons de faire du bruit pour ne pas éveiller l'attention des sauvages en arrière de nous. En entrant dans le ravin, nous allumerons nos réverbères pour éclairer le chemin, qui est bordé de précipices. Tout ce que je vous demande, c'est de me lais-

ser prendre le devant d'un quart d'heure, et je vous promets de réveiller ces peaux-rouges pour leur donner l'avantage de nous voir passer.

—Pourquoi ne pas essayer de passer inaperçus? dit Albert, devinant la pensée du capitaine.

—Ce ne sera pas ma faute s'ils se réveillent, dit le capitaine avec colère. Infâme vermine, plusieurs d'entre eux dorment déjà du sommeil de l'éternité.

M. Lyons et Albert ne purent s'empêcher de frémir.

—Capitaine, dit M. Lyons avec fermeté, je vous commande d'empêcher l'effusion du sang, si c'est possible.

—Vous voulez donc qu'ils nous massacrent tous? Si nous leur échappons cette nuit, ils reviendront la nuit prochaine; je veux en finir de suite avec cette race m...

—Nous serons toujours en état de nous défendre dit M. Lyons d'un ton plus fort, et je défends à qui que ce soit d'attaquer ces sauvages sur le territoire desquels nous sommes en ce moment. Je ne permettrai plus de massacre, entendez-vous? Votre devoir est de nous défendre en cas d'attaque, mais non d'attaquer vous-même.

—Il est temps de partir, dit Albert.

Le capitaine se rend à sa compagnie en se

mordant les lèvres de dépit. M. Lyons donne le signal du départ.

L'avant-garde fut placée à une centaine de pieds en avant de la caravane, et l'on se mit en marche.

En arrivant au ravin, le capitaine fit arrêter ses hommes pour permettre à la caravane d'approcher; puis, se faisant apporter les réverbères, il les alluma et les donna à quatre d'entre eux en leur recommandant de les tenir de façon à bien éclairer le chemin.

Lorsque tout fut prêt, il appela six de ses hommes les plus résolus et leur dit:

— Voulez-vous m'accompagner? je voudrais réveiller ces sauvages pour leur permettre de nous voir passer.

—Oui, oui, répondirent-ils.

—Vos pistolets sont-ils bien chargés?

—Jusqu'à la gueule.

—Et vos sabres?

—A nos côtés.

—Bien, suivez-moi.

—Et vous, ajouta-t-il en s'adressant à l'avant-garde, ne partez pas avant que les wagons soient ici.

Il part au galop avec sa petite troupe; arrivé

près du feu dont nous avons déjà parlé, il dit à ses hommes :

—Voyez-vous ces sauvages étendus et endormis ? Tirez vos pistolets et saluons-les par une décharge qui va les réveiller. N'était la défense de M. Lyons, nous nous rendrions au camp pour leur donner la main ; dans tous les cas, ils feront bien de ne pas trop nous approcher. Lorsque vous aurez fait feu, faites attention ; si quelques-uns de ces peaux-rouges prennent la direction du chemin que la caravane doit suivre, il nous faudra les poursuivre et les atteindre afin que le chemin soit libre. Attention... Feu !

Une forte détonation se fit entendre.

Un coup de foudre n'eût pas causé plus de surprise et d'épouvante parmi ces hommes endormis que cette décharge si inattendue pour eux. En un instant, tous étaient debout et regardaient de tous côtés en poussant des cris de frayeur.

—Une seconde décharge pour les rassurer, crie le capitaine... Feu !

Cette fois, les armes avaient été dirigées vers le camp, mais trop haut pour atteindre les sauvages.

Ce fut alors un sauve-qui-peut général ; les uns prirent la direction des crevasses et des contre-

ravins; d'autres, parmi lesquels était le vieux chef, prirent celle du chemin.

—A moi celui-là, crie le capitaine en désignant le vieux chef; à vous les autres; et il lance son cheval au galop.

—Mort aux traîtres! à bas les peau-xrouges! crie le reste de la petite troupe en piquant de l'éperon.

La caravane arriva au même instant. M. Lyons, voyant partir le capitaine et ses hommes, donne ordre de les suivre et d'empêcher tout massacre.

Aussitôt, plusieurs lancent leurs chevaux au galop en criant au capitaine d'arrêter. Albert est bientôt à la tête des poursuivants.

A la clarté brillante que donnent les réverbères, Albert peut distinguer le capitaine qui, le corps en avant, ne cesse de piquer son cheval pour atteindre un homme, la tête ornée de grandes plumes et fuyant avec une grande vitesse.

Une autre forme se dessine à quelques pas; c'est celle d'un jeune homme. Ce dernier paraît plus agile et semble ralentir sa course pour ne pas s'éloigner de son compagnon.

—C'est un jeune sauvage, se dit Albert, on dirait à le voir qu'il veut protéger l'autre plus âgé.

Le jeune sauvage tourne la tête de temps à autre pour s'assurer de la distance qui les sépare de leur adversaire.

Le capitaine n'est plus qu'à quelques pas: déjà il a tiré son sabre et crie aux fuyards d'arrêter.

Alors le jeune sauvage s'approche rapidement du vieux chef et, le prenant par le bras, l'entraîne avec lui; mais il est trop tard, le capitaine arrive sur eux.

Voyant qu'ils ne peuvent lui échapper, le jeune indien se tourne brusquement et, saisissant son tomahawk, il le lance avec une adresse et une force connues seulement de ces enfants du désert.

L'arme terrible part avec la rapidité de la flèche, vient frapper le crâne du cheval du capitaine et l'abat.

Le capitaine tombe en poussant un cri de rage.

Alors les deux sauvages se retournent et, voyant leur ennemi terrassé et écrasé sous le poids de son cheval, ils se ruent sur lui en poussant des cris de joie.

Le jeune sauvage ramasse son tomahawk pendant que le vieux chef tire un long poignard; l'un saisit le capitaine par les cheveux, l'autre

dirige son poignard vers sa poitrine pour lui percer le cœur.

Le capitaine, par un suprême effort, a pu par ses mouvements vifs et puissants éviter le poignard qui devait lui donner le coup fatal, mais ses ennemis sont les plus forts.

Ces derniers, fatigués de sa résistance désespérée, veulent en finir sans retard. Le jeune sauvage prend son tomahawk et le relève pour lui fendre le crâne.

Déjà la hache terrible est levée et prête à descendre ; le capitaine recommande son âme à Dieu.

Un coup sec se fait entendre ; le jeune sauvage pousse un cri de douleur et tombe à côté de celui à qui il voulait donner la mort.

En le voyant tomber, le vieux chef pousse un cri de vengeance et s'élance pour en finir avec le capitaine, mais Albert apparaît tout à coup et, l'ajustant en pleine poitrine, il lui crie :

—Arrête, tu es mon prisonnier, une seule tentative de t'échapper te coûterait la vie.

Les autres cavaliers arrivent au même instant. Albert leur demande de lier le vieux chef et, sautant à bas de son cheval, il court vers le capitaine.

—Venez, messieurs, dit-il, que quelques-uns

d'entre vous viennent retirer le capitaine de sa mauvaise position.

Plusieurs accourent ; les uns s'occupent à lier le vieux chef, les autres à relever le capitaine ; Albert se dirige vers le jeune sauvage que sa balle a renversé.

—Pauvre jeune homme, dit-il, il est tombé en voulant protéger son chef, qui sait? peut-être son père. Dieu veuille qu'il ne soit pas mort.

M. Lyons arrive au même instant.

—Où est Albert? dit-il en sautant à bas de son cheval.

—Ici, à côté de nous, lui fut-il répondu.

—Dieu soit loué, dit-il en se dirigeant du côté indiqué. Il aperçoit Albert occupé à frictionner les membres du jeune indien : ce dernier commençait à donner des signes de vie.

—Ce jeune indien est-il mort? dit-il.

—Non, monsieur, répond Albert ; j'en remercie Dieu, car c'est moi qui ai tiré la balle qui l'a terrassé.

—Ah ! qu'est-ce qui vous a porté à commettre cet acte ?

Albert raconta ce qui s'est passé. Si ce jeune homme, ajouta-t-il, n'eût pas, après avoir terrassé le capitaine, essayé de l'assassiner, je n'aurais pas tiré mon revolver.

—En ce cas, vous n'avez rien à vous reprocher, dit M. Lyons avec émotion ; le capitaine vous doit donc la...

—La vie, dit le capitaine qui venait d'être relevé ; puis, saisissant les deux mains de notre héros, il ajouta : Brave jeune homme, je vous dois une éternelle reconnaissance, ma vie vous...

—Appartient à Dieu, dit Albert en levant une main vers le ciel ; c'est à lui que revient toute votre reconnaissance. S'adressant à M. Lyons, il ajouta :

—Veuillez donc faire venir le chirurgien pour panser la blessure de ce pauvre jeune sauvage.

—J'y cours, dit le capitaine.

Le chirurgien accourt et constate que la blessure n'est pas mortelle.

Après qu'on lui eut donné les soins nécessaires, le caravane reprend sa route, et vers les quatre heures du matin, elle forme son camp à l'autre extrémité du ravin.

Le vieux chef et son fils, liés ensemble, sont tenus sous bonne garde ; des sentinelles sont placées autour du camp pour prévenir toute surprise, les autres entrent sous les tentes pour se reposer.

CHAPITRE XII

UNE VISITE CHEZ M. STEVENS

Revenons, cher lecteur, dans le salon de M. Stevens. Ce monsieur et son épouse sont occupés à lire, Eva est à confectionner une broderie. Il est sept heures du soir.

M. Stevens semble en proie à une vive préoccupation, des rides profondes sillonnent son front; madame Stevens paraît triste ; Eva même n'est pas aussi gaie, ses couleurs vives sont presque disparues. On dirait qu'un malheur est venu fondre sur cette famille, naguère si joyeuse.

M. Stevens jette son journal sur la table avec dépit.

—Jamais de nouvelles de cette expédition, dit-il; pourtant un courrier devait la laisser tous les quinze jours pour apporter de ses nouvelles au fort Leavenworth. De là, elles devaient se transmettre à Washington. Si cela eût été fait, les journaux s'en seraient emparés pour les faire connaître par tout le pays.

Eva releva la tête.

—Voilà deux mois que notre fils est parti et point de nouvelles encore, dit madame Stevens.

—Vous n'auriez pas dû le laisser partir, dit Eva avec un léger accent de reproche. Qui sait? nous ne le reverrons peut-être jamais.

—Ne parle pas ainsi, dit madame Stevens ; n'ajoute pas la crainte à l'inquiétude que j'éprouve.

—Je n'aurais pas dû le laisser partir en effet, dit M. Stevens ; il ne faut pas vous décourager cependant, car si un malheur était arrivé, nous le saurions.

—Comment pourrions-nous le savoir? demanda madame Stevens.

—Ceux qui auraient échappé à ce malheur seraient revenus pour le faire connaître. Si l'expédition n'envoie pas de ses nouvelles, c'est qu'elle ne tardera pas à revenir.

—Dieu le veuille, dit Mme Stevens.

—Eva, dit M. Stevens d'un ton sérieux en s'adressant à sa fille, tu ne saurais deviner la demande qui m'a été faite aujourd'hui.

Eva s'en doutait bien, ayant reçu la visite du jeune Smith, le matin même.

—Je crois la connaître, mon père, dit-elle en rougissant.

—Tu l'as sans doute encouragé, puisqu'il est venu tout tard te demander en mariage.

—Loin de là, cher père, je lui ai même dit de ne plus penser à moi.

—Ne lui as-tu pas dit que ton choix était fait ?

—Non, mon père, je crois cependant qu'il s'en doute.

—As-tu bien pensé aux conséquences de ton refus, ma fille? Ce jeune homme est digne de toi sous tous les rapports ; à ses qualités extérieures, il joint un cœur franc et honnête. Il appartient à une des familles les plus respectables.

—Quant à sa famille, oui ; mais, je voudrais me tromper, les manières de ce jeune homme me paraissent suspectes et d'une apparence trompeuse.

—Ce n'est qu'une supposition de ta part : tu ne peux t'appuyer là-dessus pour refuser sa demande.

—Mon père... dit Eva d'une voix tremblante.

—Pourquoi insister ainsi? dit Mme Stevens, notre fille est libre dans son choix.

—J'en ai le droit, et quoique je ne veuille pas intervenir dans son choix, je veux cependant savoir la cause de son refus.

—Je ne l'aime pas, mon père.

—Cela est suffisant, j'espère, dit Mme Stevens, et tu ne dois pas insister davantage.

—Ton refus se borne-t-il à cette seule raison ? demanda M. Stevens.

—J'ai fait connaître au jeune Smith pourquoi je ne pouvais accepter sa demande, dit Eva d'une voix ferme ; s'il eût été un gentilhomme, il en serait resté là.

—Lui as tu dit que tu en aimais un autre ?

—Oui, mon père.

—As-tu objection de me le nommer?

—Vous connaissez ma réponse, cher pere : c'est celui que j'ai appris à connaître depuis mon enfance, qui a partagé avec moi les plaisirs, les joies et les petites peines de l'enfance, celui qui vous a aimé et respecté comme un fils dévoué.

—Dis donc de suite que c'est Albert. Je t'approuverais dans ton choix s'il n'était pas papiste. Tu sais que je ne consentirai jamais à cette union, s'il ne renonce à cette secte infâme, à cette...

—Ne continuez pas, cher père, je vous en prie, dit Eva d'une voix suppliante.

—Tu connais ma décision, elle est irrévocable, et je te conseille de reconsidérer ta décision avant qu'il soit trop tard.

—Qu'as-tu donc ce soir? dit Mme Stevens. Que t'a donc fait Albert?

—Je déteste la religion qu'il professe, dit M. Stevens d'un ton sec, et s'il persiste...

—Que feras-tu ? demanda Mme Stevens d'une voix anxieuse.

—Ce que mon devoir exige : je cesserai toute relation avec lui.

—Ah ! je le comprends, dit Mme Stevens, tu nous caches quelque chose ; ce sont les parents de ce jeune homme qui te poussent à cet excès de fanatisme. Je suis surprise de ta conduite ce soir. Serait-ce en vue de la fortune qui doit échoir à ce jeune Smith que tu fais cette menace ? Je n'ose le croire.

—Il t'est permis de croire ce que tu voudras, dit M. Stevens d'un ton vexé. Albert ne sera jamais l'époux de ma fille s'il persiste à rester papiste. Je le connais, il n'abjurera pas cette secte infâme.

—Une secte infâme n'enseigne que des actes infâmes, dit Mme Stevens, et Albert les ignore.

—Qu'importe ? Eva connaît ma décision ; elle fera bien de réfléchir sur la sienne.

—J'ai bien réfléchi, mon père, dit Eva d'une voix émue. Si vous ne consentez pas à cette union, vous voudrez bien me laisser libre de contracter tout autre engagement.

—Tu es encore jeune ; le temps amènera la réflexion.

—Je respecterai votre volonté ; cependant si Albert ne peut devenir mon époux, nul autre ne le sera.

—As-tu bien pensé aux conséquences de ton alliance avec un papiste, ma fille ? Ne sais-tu pas qu'elle nous ferait perdre l'estime et la confiance de la société au milieu de laquelle nous vivons ? Que nous restera-t-il de nos parents et de nos amis, sinon leur éloignement et leur mépris ? Allons, ma fille, par amour pour moi et ta mère, réfléchis bien avant de prendre une décision. Un jeune homme digne de toi veut s'allier à notre famille, il t'offre un nom sans tache et une fortune brillante ; il t'aime et te rendra heureuse. Il n'en dépend que de toi d'assurer ton bonheur et celui de tes parents.

—Assez... assez, mon père, dit Eva en fondant en larmes. Je vous aime, vous le savez, mais...

—Mais quoi ?

—Je n'aime pas M. Smith

—Il saura attirer ton amour par ses qualités.

—Vous voulez donc me rendre malheureuse, mon père ? Ah ! de grâce, laissez-moi libre.

—Tu as le temps de réfléchir ; ce jeune Smith attendra ta réponse.

—Si vous l'estimez, mon père, dites-lui de ne pas espérer.

—Qui sait? dit Mme Stevens, Albert aura peut-être renoncé à ses erreurs avant son retour. Les chapelains de l'expédition ont promis de faire tout en leur pouvoir pour le convertir.

—Je crains plutôt qu'Albert ne les confonde, dit M. Stevens.

—Pourquoi crains-tu cela?

—Parce qu'il est de ceux qui savent faire triompher une cause, bonne ou mauvaise ; fort à l'étude, intelligent et tenace, il ne se laisse influencer par aucune considération.

—Voilà pourquoi je l'admire, dit Mme Stevens, et s'il reste catholique, c'est parce qu'il est convaincu d'être dans le bon chemin, et tant qu'il n'aura pas la preuve du contraire, rien ne pourra le faire dévier. Si les chapelains de l'expédition ne l'injurient pas, ne le méprisent pas dans sa croyance, et se bornent à lui démontrer ses erreurs, ils obtiendront sa conversion. Alors le seul obstacle à son union avec notre fille disparaîtra.

—Je vois qu'il va me falloir te faire connaître pourquoi j'insiste auprès d'Eva pour lui faire épouser le jeune Smith, dit M. Stevens en changeant de ton. Ne pensez plus à mes remarques

concernant Albert. Puis, faisant un effort sur lui-même, il ajouta :

—Mes affaires sont tellement embrouillées que notre fortune est menacée.

—Que dis-tu? demanda Mme Stevens en pâlissant.

—Que des spéculations malheureuses sur la bourse et sur des terrains vont me mettre dans un état voisin de la misère, et cet état que j'entrevois me fait craindre pour l'avenir de ma fille. La voir pauvre, délaissée par ses amies, ses compagnes, non, non, cela ne se peut pas. Encore une fois, ma fille, ne hâte pas trop ta décision, ne refuse pas une offre qui te permettra de garder le rang que tu as toujours occupé.

—Croyez-vous que la pauvreté va me rendre malheureuse, cher père? dit Eva les yeux remplis de larmes. Me fallût-il travailler pour pourvoir à ma subsistance, je le ferais de grand cœur.

—Y penses-tu, ma fille? dit Mme Stevens troublée par l'aveu de son époux. Ton père, au moyen de sa profession, nous procurera toujours une honnête aisance ; mais toi, chère enfant, tu seras délaissée, abandonnée de tes amies lorsqu'elles sauront que tu es pauvre.

—Celles qui agiront ainsi, chère mère, ne méritent pas le nom d'amies, dit Eva. Et qui vous

dit que le jeune Smith n'en fera pas autant lorsqu'il connaîtra votre position ?

Mme Stevens pâlit.

---Il fera tout le contraire, dit M. Stevens, je lui ai tout avoué, et il n'en a été que plus persistant dans sa demande.

---Mon père, dit Eva en se jetant à ses genoux, n'ayez pas d'inquiétude pour moi, je serai aussi heureuse avec vous et ma mère dans la pauvreté que dans l'opulence ; j'éprouverai les mêmes joies, les mêmes plaisirs. Et Albert, que fera-t-il ? Je le connais, cher père, il fera tout en son pouvoir pour vous faire oublier votre malheur ; il travaillera, il emploiera son talent pour relever votre fortune. Qu'importe votre décision à l'égard de notre union, il ne reculera pas devant cette tâche, car il a un cœur noble, généreux, autant que reconnaissant. S'il savait, s'il connaissait votre position, il s'empresserait de revenir pour se mettre à l'œuvre ; il restera ce qu'il a toujours été pour vous, mais plus dévoué. Je vous supplie de me laisser libre ; ne me forcez pas à un mariage qui doublerait le malheur qui est venu fondre sur notre maison.

---Si je persiste ainsi, ma fille, dit M. Stevens d'un ton ému, c'est pour t'assurer un brillant avenir.

—De grâce, laissez-moi...

—Relève-toi, fille chérie, dit Mme Stevens, ne...

—On frappe à la porte, dit M. Stevens en l'interrompant.

Une servante entre au salon et annonce monsieur et madame Smith.

M. Stevens se hâte d'aller au-devant d'eux.

Eva en profite pour sortir du salon, et monte à sa chambre pour refaire sa toilette.

Après les compliments d'usage, Mme Smith, ne voyant pas Eva, demande si elle est absente.

—Non, répond Mme Stevens, je la crois montée à sa chambre ; elle va descendre dans un instant.

—J'ai bien hâte de la voir, la chère enfant, reprit Mme Smith ; elle a dû répondre à notre désir commun ?

Monsieur et madame Stevens échangèrent un regard.

Eva entra au même instant.

En la voyant entrer, Mme Smith va au-devant d'elle et l'embrasse en lui disant :

—Etes-vous indisposée, chère enfant ? Vous me paraissez souffrante.

—Je suis assez bien, madame.

—Moi qui espérais vous voir toute joyeuse. Venez vous asseoir à côté de moi.

—Nous sommes venus ce soir pour vous parler d'une affaire qui nous concerne tous, dit M. Smith d'un ton sérieux ; c'est de savoir si vous consentez au mariage de votre fille avec mon fils.

—Je n'y ai aucune objection, se hâta de répondre M. Stevens ; je dois vous dire cependant que je n'ai pas eu le temps de consulter ma fille.

—Et dans une affaire aussi grave et aussi solennelle, il faut lui donner le temps de réfléchir, dit Mme Stevens.

—Mais je pensais tout arrangé entre votre fille et mon fils, dit M. Smith. Je me suis un peu pressé.

—Non, non, dit M. Stevens, j'apprécie trop l'honneur que vous me faites d'unir votre famille à la mienne pour avoir une telle pensée ; cependant, comme l'a fait remarquer mon épouse, nous ne connaissons pas encore les sentiments de notre fille.

—Qui ne peuvent qu'être favorables à notre désir commun, dit Mme Smith en caressant les cheveux d'Eva. N'est-ce pas, mademoiselle, que j'aurai bientôt le bonheur de vous appeler ma fille ?

Eva pâlit, son cœur battait à se rompre.

—Je suis peinée de ne pouvoir répondre à votre désir ce soir, madame, dit-elle d'une voix tremblante.

—Comment !... vous refusez? dit madame Smith.

—Sans refuser, je ne puis... je...

—Assez, assez, ma fille, dit Mme Stevens; puis se tournant du côté de Mme Smith, elle ajouta : Ma fille pourra vous répondre plus tard ; elle est souffrante ce soir, et je vous prie de ne pas insister.

—Oui, dit M. Smith, il faut à votre demoiselle le temps de réfléchir. C'est, je le répète, avec la pensée, je pourrais ajouter avec la certitude que ce mariage était arrêté, conclu entre votre demoiselle et mon fils, que nous sommes venus, ce soir, moi et mon épouse. Cependant puisqu'il y a encore à avoir le consentement de votre fille, consentement qui, j'espère, ne tardera pas à venir, je me contenterai pour ce soir de vous faire connaître mon projet à votre égard, ou plutôt la proposition que j'ai à vous faire. Cette proposition, la voici : le jour où votre demoiselle donnera son consentement à cette union que nous désirons tous, je vous ferai toucher les sommes nécessaires pour faire radier les hypothèques qui pèsent sur

vos propriétés ; vous pourrez ainsi sortir de vos embarras financiers.

—Et c'est à cette condition que vous m'offrez de l'aide ? dit M. Stevens, pouvant à peine contenir la colère et l'indignation qui s'étaient emparées de lui.

—Une condition qui a paru vous être favorable il n'y a que quelques heures, dit M. Smith Mon fils m'a fait connaître son entretien avec vous, et alors vous paraissiez consentir à sa demande.

—J'y consens encore, mais ma fille...

—Aura à réfléchir et donner sa réponse. Je vous ai fait cette offre afin que vous conserviez vos propriétés. Si ce mariage a lieu, il ira de notre intérêt commun ; les deux familles tiendront à les conserver.

—Pour qui me prenez-vous donc ? dit M. Stevens en pâlissant.

—Je n'ai pas voulu vous faire de peine, se hâta de répondre M. Smith ; je pensais ce mariage une affaire conclue, et...

—Vous avez hâté les conclusions, monsieur. Ma fille fera ce qu'elle voudra. Si elle devient l'épouse de votre fils, vous aurez à remplir des devoirs qui n'existent pas encore. Si mes propriétés sont mises en vente, il vous sera loisible

de les acheter. Ainsi, parlons d'autre chose; nous avons toujours été amis; ne cessons pas de l'être, c'est mon désir.

—Mais, monsieur, ce ne sera pas un honneur pour vous. Que dira-t-on de voir vos propriétés mises en vente?

—Tout homme intelligent et honnête dira que c'est un malheur et non un déshonneur. Je suis surpris d'entendre de telles paroles sortir de la bouche d'un ami.

—C'est comme votre ami que je vous ai fait cette offre.

—Offre dont vous retirerez tous les bénéfices en y mettant cette condition. Mais... parlons d'autre chose.

—Je le veux bien; cependant je crois m'apercevoir que votre demoiselle va s'opposer à ce mariage.

—Ma fille aura à vous répondre elle-même.

—Puis-je lui demander s'il y a lieu d'espérer?

—Non, monsieur, dit Eva d'une voix ferme.

—Alors, tout est rompu.

—Il n'y avait rien à rompre, aucun engagement n'a eu lieu entre votre fils et moi; il l'a désiré, demandé à plusieurs reprises, mais j'ai toujours refusé.

—J'en suis bien fâché, mademoiselle, et pour

vous et pour vos dignes parents. Vous venez non seulement de briser votre avenir, vous nous forcez de plus de nous éloigner de votre père et de votre mère que nous considérions comme des amis intimes.

—Oui, des amis à condition, dit M. Stevens d'une voix moqueuse.

—Il ne nous reste qu'à nous retirer, dit M. Smith.

Après avoir salué froidement, monsieur et madame Smith sortirent, laissant M. Stevens dans une irritation facile à concevoir.

—Des amis me traiter ainsi ! dit M. Stevens en fermant la porte, des amis à la mode du monde, des amis tant que nous pouvons les égaler par nos richesses, tant que nous pouvons les aider ; mais que les dons cessent, que le luxe disparaisse et aussitôt ils nous haïssent et nous méprisent... Voilà le commencement de la fin... Ma fille, que vas-tu devenir ?... Non, je ne me laisserai pas abattre ; je lutterai tant qu'il me restera un souffle de vie.

—Mon père, mon père, dit Eva fondant en larmes, c'est ma faute ; vos propriétés seront vendues peut-être. Non, il ne sera pas dit...

—Ne continue pas, chère enfant, je t'ai comprise. Ne pleure pas ainsi, fille bien-aimée, tu as

agi noblement ; rejette loin de toi toute inquiétude au sujet de ce jeune Smith. Si l'on m'enlève mes propriétés, ta mère et toi me resterez pour me les faire oublier.

—Albert aussi, mon père, et, tous trois, nous essaierons de...

—Chère et noble enfant, dit M. Stevens en la pressant dans ses bras ; pour vous trois je lutterai contre l'adversité.

—Espérons en Dieu, dit madame Stevens, il saura nous tirer d'embarras.

—Il n'oubliera pas le protecteur de l'orphelin, dit Eva d'une voix assurée.

—Oui, espérons, dit M. Stevens.

CHAPITRE XIII

EVASION DES PRISONNIERS.—UNE RENCONTRE AVEC LES SAUVAGES

Nous avons laissé notre caravane à la sortie du ravin, et venant d'échapper au plus grand danger dont elle eût encore été menacée.

Le premier soin d'Albert en se levant fut d'al-

ler visiter le jeune chef sauvage qu'il avait blessé.

Ce dernier, en l'apercevant, fait entendre un cri rauque et, lui jetant des regards menaçants, lui dit avec aigreur :

—Chien de visage pâle, c'est toi qui m'as empêché de tirer vengeance de ce capitaine ; mais prends garde, j'exercerai sur toi une vengeance cruelle si je recouvre la liberté.

—Si j'avais voulu vous tuer, ton père et toi, il m'eût été facile de le faire hier soir.

—Tu mens.

Albert, voyant qu'il ne parviendrait pas à le calmer, prit le parti de s'éloigner et alla voir le chirurgien pour lui recommander de donner tous les soins possibles au jeune indien.

M. Lyons, en le voyant, vint au-devant de lui.

—Vous venez de voir votre prisonnier? dit-il en souriant.

—Oui, monsieur, dit Albert, et il paraît que je m'en suis fait un ennemi implacable.

—Je n'en doute pas ; heureusement qu'il est en notre pouvoir et que nous pouvons le veiller de près.

—Je ne comprends pas pourquoi il me porte autant de haine.

—C'est parce que vous m'avez soustrait à leur

vengeance, dit le capitaine qui venait d'arriver auprès d'eux. Gare à lui cependant ; qu'il n'essaie jamais de toucher à un cheveu de votre tête.

---Je crois qu'il vaudrait mieux partir de suite, dit M. Lyons ; il ne faut pas donner à ces sauvages le temps de se rallier.

---Partons, dit le capitaine.

Sur le soir, la caravane forme son camp au pied d'une haute montagne qu'elle doit gravir le lendemain. Des sentinelles sont placées de manière à éviter toute surprise, et toutes les précautions sont prises pour prévenir toute attaque.

Dès quatre heures du matin, le lendemain, la caravane se remet en marche ; quelques minutes plus tard, elle commence à gravir cette montagne, haute de plusieurs mille pieds.

Le soleil est rendu au milieu de sa course, et cependant les premiers wagons n'ont pas encore atteint le sommet ; les chevaux, haletants, ne peuvent presque plus avancer ; les cavaliers sont forcés de mettre pied à terre pour permettre à leurs montures de continuer la route. La température, de très chaude qu'elle était en bas de la montagne, se refroidit peu à peu, et les hommes sont obligés de se couvrir de leurs pardessus.

Cependant en présence du magnifique panora-

ma qui se déroule à la vue, chacun oublie sa fatigue.

A quelques centaines de pieds au-dessus, une neige éternelle couvre tous les sommets aux alentours ; l'œil ne peut se lasser de voir et d'admirer ces pics élancés, couverts comme d'une nappe éblouissante de blancheur et parsemée de perles brillantes ; ces pics élevant leur taille majestueuse jusqu'au delà des nues qui, de temps à autre, viennent se cramponner à leurs parois comme pour s'y reposer. L'une d'elles, quelquefois, se détache lentement... lentement de l'un des plus hauts pour aller planer sur un autre à la taille moins élevée, et là, semble se bercer au-dessus en le couvrant de son ombre.

Entre ces pics sont des précipices dont la vue seule effraie ; ailleurs sont de jolis plateaux couverts d'une riche verdure, dont la beauté est rehaussée encore par des fleurs admirables de couleur et de beauté ; plus loin de petits lacs ressemblent à autant de nappes d'argent, tant leur eau est claire et limpide.

---Nous ferons mieux de faire halte avant de gravir ce dernier plateau, dit M. Lyons. Nos chevaux sont harassés de fatigue, et en leur donnant une heure ou deux de repos, nous pourrons nous assurer de la hauteur de cette passe.

Le capitaine donne le signal et la caravane forme son camp : de suite, les ingénieurs, munis de leurs instruments, se mettent à l'œuvre.

Pendant que les uns sont occupés à préparer le dîner, les autres à garder les chevaux, les ingénieurs à calculer les niveaux, nos deux sauvages, laissés seuls, sont à aviser aux moyens de recouvrer leur liberté. Le jeune chef est parvenu à faire tomber ses liens ; un instant après, il a coupé ceux de son père.

—Allons, dit-il dès qu'ils furent libres de leurs mouvements ; nos frères sont là, ajouta-t-il en montrant la vallée au pied de la montagne.

Ils sortent précipitamment du wagon ; d'un bond ils ont atteint le chemin et descendent la montagne avec rapidité.

Un cri de rage poussé par une des sentinelles est suivi bientôt d'un coup de feu, mais les deux chefs sont déjà hors de l'atteinte des balles.

Ce cri attire l'attention d'Albert qui se hâte de monter à cheval et se met à leur poursuite.

Son cheval semble deviner la mission que son cavalier veut remplir, et, comme insouciant du danger de courir par une pente aussi rapide, il se lance pour atteindre les fuyards.

Albert, le corps en arrière pour lui permettre

de garder l'équilibre, anime le noble animal par ses gestes.

Plusieurs de la caravane, en le voyant partir, sautent sur leurs montures et le suivent pour lui porter secours au cas de besoin.

Cependant les deux chefs ont déjà une avance considérable ; ils ont de plus l'avantage de couper les nombreux détours que notre héros est obligé de suivre ; tantôt ils se jettent en travers des broussailles ou descendent la montagne en sautant de rochers en rochers, sous lesquels ils disparaissent pour reparaître plus bas.

—Si je peux les devancer, se dit Albert, je couperai leur retraite et je les forcerai de revenir au camp.

Mais malgré la vitesse de son cheval, les deux sauvages s'éloignent de plus en plus. Depuis quelques minutes même, Albert a perdu toute trace des fugitifs ; il a beau regarder de tous côtés, il ne peut plus les voir.

—Que faire? se dit-il, ils n'ont certainement pas eu le temps de descendre ce dernier plateau.

Deux cris de triomphe attirent son attention ; il se retourne et aperçoit les deux fugitifs qui se lancent à travers la prairie.

—Là, dit Albert en désignant à son cheval les deux formes fuyantes. Allons, mon brave.

Le cheval s'élance de nouveau.

—Encore un effort, mon prince, reprit-il en lui caressant la crinière, et ces deux sauvages sont à nous.

Le noble animal fend l'espace en brûlant l'herbe sous ses pas; d'un bond il a franchi tous les obstacles qui se présentent.

Les deux sauvages font un suprême effort pour atteindre un ravin aux flancs escarpés, où ils pourront défier toute poursuite.

Notre héros n'est plus qu'à quelques pas; devinant leur pensée, il tire son revolver et les ajuste en leur criant d'arrêter.

Au même instant des hurlements se font entendre et une dizaine de flèches sifflent au-dessus de la tête d'Albert.

Un cri d'angoisse part du côté de la caravane; les hommes restés au camp peuvent, de la hauteur où ils sont, voir ce qui se passe dans la vallée.

—Ah! se dit Albert, qu'est-ce que cela veut dire?

Une seconde volée de flèches, encore plus rapprochée que la première, fend l'air en sifflant.

—Arrête, mon prince, dit-il, n'allons pas plus loin.

Les deux fugitifs se retournent en poussant des

cris de triomphe: d'autres cris plus forts, plus terribles leur succèdent, et tout à coup apparaissent, sortant du ravin, une cinquantaine de sauvages qui s'élancent vers Albert avec des gestes menaçants.

—Faisons volte-face, et sauvons-nous, dit Albert.

—Vite, vite, au secours de notre Albert, dit M. Lyons aux hommes restés au camp.

Plusieurs des sauvages montent sur des chevaux cachés dans les sinuosités de la prairie. Ces chevaux, plus frais et plus dispos que celui d'Albert, diminuent rapidement la distance qui les sépare de ce dernier. Des flèches viennent tomber tout près de lui; bientôt elles tombent en avant de lui; une d'elles frappe le pommeau de sa selle, une autre le blesse à l'épaule.

Les cris redoublent, quatre ou cinq sauvages ne sont plus qu'à quelques pas; déjà ils saisissent leurs tomahawks pour les lancer avec cette adresse qui va porter le coup fatal.

Les lèvres d'Albert murmurent une prière.

Il ne perd pas espoir; d'une main nerveuse, il saisit son revolver et se tournant sur sa selle, il ajuste le plus près en lui ordonnant d'arrêter.

Il reconnaît le jeune chef. Ce dernier n'arrête pas.

—Arrête, te dis-je, ou cette fois tu vas mourir.

—C'est ce que nous allons voir, chien de visage pâle, s'écrie le jeune chef en faisant voler son cheval sous la force de ses coups.

Albert n'ose tuer ce jeune homme, qui a tant fait pour sauver son père ; cependant il lui faut agir de suite, sinon il sera trop tard.

—Je vais lui remettre le change qu'il a donné au capitaine, se dit-il ; je pourrai ainsi gagner du temps sur les autres.

Un coup sec se fait entendre, et le cheval du jeune chef s'abat en entraînant son cavalier sous son poids.

Des cris de rage se font entendre, parmi lesquels se distingue celui du jeune chef essayant, mais en vain, de se dégager de dessous le poids qui l'écrase.

Un autre sauvage est tout près d'Albert ; il tire son arc et, ajustant une flèche, il vise notre héros ; mais celui-ci ne l'a pas perdu de vue ; un nouveau coup se fait entendre et le sauvage tombe à la renverse.

Des cris, mais cette fois de triomphe, viennent du côté de la montagne.

Albert reconnaît le capitaine et ses compagnons.

—Merci, mon Dieu, dit-il.

En entendant ces cris, les sauvages s'empressent de tourner bride et s'enfuient avec toute la vitesse possible.

—Hourra ! s'écrient les gens de la caravane. Voilà qui est bien fait.

Albert leur indique le jeune chef qui n'avait pu encore se relever, et leur demande de le lier et le ramener au camp.

—Il ne nous échappera pas cette fois, dit un des ingénieurs.

—Il nous servira d'otage au cas de nouvelles attaques, dit un autre.

—Et qui aurait dit, messieurs, que ces hautes herbes de la prairie cachaient autant de sauvages ? dit Albert.

—Comme le serpent, ces peaux-rouges rampent sous l'herbe pour mordre leurs ennemis, dit le capitaine. Ce que je regrette, c'est d'être arrivé un peu tard ; cependant cette fois, ajouta-t-il en lançant un regard farouche au jeune chef, en voilà un qui ne nous échappera pas.

Le jeune chef lui répond par un regard dédaigneux ; ses yeux lancent des éclairs de haine.

On arrive au camp ; le jeune chef est amené immédiatement devant M. Lyons.

—Pourquoi as-tu voulu fuir ? lui dit ce dernier

d'une voix sévère. Ignores-tu que pour cet acte je puis te mettre à mort?

—Fais ce que tu voudras, dit le jeune chef d'un ton arrogant; je suis ton prisonnier, donne-moi la mort; j'en ferais autant si tu étais en mon pouvoir.

—Je le sais; cependant nous ne voulons pas ta mort. Promets-tu de ne pas renouveler ta tentative d'évasion?

—Je fuirai à la première occasion favorable; la compagnie des chiens ne me plaît pas.

—Mets un terme à ton insolence, dit le capitaine.

—Qui es-tu pour me parler ainsi? dit le jeune chef d'un ton moqueur. Si jamais tu tombes en mon pouvoir, je te ferai arracher la langue.

—Tu ne le pourras pas; je te surveillerai de près.

—Laisse-le, dit M. Lyons; il est notre prisonnier.

—Je le sais, dit le capitaine; cependant, si pour une cause ou une autre, il cesse de l'être, il paiera son audace.

—L'ours se débarrasse toujours du chien qu'il sait terrasser, dit le jeune chef d'un ton moqueur.

M. Lyons, voyant qu'il était inutile de le questionner davantage, donne l'ordre de le surveiller,

et la caravane se remet en marche pour camper au delà de la dernière montagne qu'elle devait traverser avant de commencer le voyage de retour.

De ce point, elle devait se diriger vers le nord, puis prendre la direction de l'est pour revenir au fort Leavenworth qu'elle avait quitté depuis trois mois.

Trois jours après, elle campait à l'entrée d'un ravin, long de plusieurs milles, qu'elle devait traverser le lendemain.

—Nous avons besoin de faire bonne garde, ce soir et demain, dit M. Lyons ; je crains que ces sauvages ne profitent de notre passage dans ce ravin pour nous attaquer.

—Ils paieront cher cette audace, dit le capitaine ; cette fois, je suis décidé d'en finir avec eux.

—Ils sont nombreux.

—La partie n'en sera que plus belle ; aussi vais-je prendre mes précautions pour que pas un ne m'échappe. Pour cela, j'aurai besoin de toute ma compagnie pour former l'avant-garde ; vos ingénieurs devront protéger le reste de la caravane.

—Nous sommes tous à vos ordres, capitaine ; placez-nous où vous voudrez.

Le lendemain de bonne heure, la caravane se met en marche et entre hardiment dans ce ravin entouré de hautes murailles perpendiculaires qui s'élevaient en certains endroits à plus de mille pieds de hauteur. Au centre, coule un torrent bordé de broussailles dans lesquelles peuvent se cacher des centaines d'ennemis.

Le capitaine, en avant, l'œil au guet, ne perd rien de vue ; il épie les moindres fissures. Tantôt, sur son ordre, un soldat laisse le chemin pour monter sur une hauteur ; un autre passe à travers les broussailles, un troisième entre dans un contre-ravin et le fouille en tous sens.

En arrivant à un détour, le capitaine aperçoit des arbres couchés en travers du chemin.

—Les infâmes peaux-rouges, dit-il, ce sont eux qui ont obstrué le chemin. Ils ne doivent pas être loin. Que l'un d'entre vous retourne à la caravane pour l'avertir d'avancer avec précaution.

Pendant que l'un des soldats part pour exécuter cet ordre, les autres, munis de haches, ont bientôt bûché les arbres, puis les ont placés sur le bord du chemin.

—En avant, dit le capitaine dès qu'ils eurent fini cette besogne.

La petite troupe avance avec grande précaution.

Bientôt un certain mouvement dans les hautes herbes attire leur attention.

—Ils sont là, dit le capitaine ; que l'un de vous aille chercher notre canon, il faut mitrailler cette vermine. Dites au canonnier de fouetter les chevaux. Puis, dans son impatience d'en venir aux mains avec les sauvages, il ajoute :

—Allons de suite les déloger.

—Allons, répétèrent les autres en chœur.

Ils se lancent en poussant de grands cris ; le revolver d'une main et le sabre de l'autre, chaque homme pique de l'éperon et se jette à travers les broussailles qui ploient et se brisent sous les pieds des chevaux.

Bientôt on peut distinguer des formes humaines fuyant dans toutes les directions.

—Tue !... tue ! à bas cette canaille, crie le capitaine d'une voix terrible.

Cet ordre est suivi d'une forte détonation ; les coups de feu se succèdent avec rapidité ; des cris de douleur font trembler les airs.

Dans leur ardeur, ni le capitaine, ni ses hommes ne s'aperçoivent du nombre toujours croissant des ennemis qu'ils ont à combattre. Notre petite troupe frappe à droite et à gauche sans pitié ni merci ; mais elle va être cernée et frappée à son tour, si elle ne s'arrête dans sa course. Elle

a déjà devancé plusieurs de ses ennemis qui, resserrant leurs rangs, vont former un cercle d'où elle ne pourra sortir.

—Arrêtez, capitaine, dit l'un des soldats ; cette fuite me paraît une ruse de ces peaux-rouges pour nous cerner ; ils sont déjà en grand nombre en arrière de nous.

—C'est vrai, dit le capitaine, arrêtons... Volte-face !

La petite troupe tourne bride et se fraie un passage, non sans beaucoup de difficultés ; plusieurs reçoivent des blessures plus ou moins graves.

Les sauvages poussent de grands cris et se lancent à leur poursuite.

—Voici le canon, dit le capitaine. Piquons, piquons ; il faut nous hâter si nous voulons mitrailler cette vermine.

Un cri de douleur se fait entendre : le capitaine se retourne et voit un de ses hommes tomber à bas de son cheval ; une flèche l'a atteint en pleine poitrine.

Le capitaine vole à son secours en criant vengeance.

Albert arrive au même instant ; M. Lyons le suit de près.

—Pauvre jeune homme, dit Albert. Qu'il est

pénible de mourir ainsi victime de la haine de ces sauvages ; puis, insouciant du danger qui le menaçait lui-même, il saute à bas de son cheval et soulève le blessé, dont il appuie la tête sur son genou.

—Vite le chirurgien, dit-il.

—Prenez garde, dit le capitaine, ces sauvages vont vous massacrer. A moi cinq ou six d'entre vous, ajouta-t-il en s'adressant à ses soldats, et ils forment une muraille vivante tout autour du blessé et d'Albert.

—Où est votre blessure? demande Albert.

—Ici, dit le blessé en montrant sa poitrine; mais de grâce, songez à votre salut, ces sauvages vont vous massacrer; laissez-moi, je vais mourir.

—Non, non, dit Albert, le médecin peut vous sauver.

—Ne vous faites pas illusion, dans quelques instants j'aurai cessé de vivre. Ah! que n'ai-je le bonheur de recevoir le remède qui puisse guérir mon âme.

—Mon Dieu, dit Albert, accordez-lui la grâce du pardon; puis il ajouta: Dites-moi quel est ce remède, mon bon ami.

—Le saint viatique.

—Ayez confiance, monsieur, Dieu a établi un huitième sacrement, et ce sacrement est dans

votre cœur; c'est celui du désir d'être à votre Dieu, d'obtenir de lui le pardon. Que votre désir soit sincère et Dieu vous donnera sa grâce.

—Merci, ah! merci, vos paroles sont pour moi comme un baume salutaire, un...

—Ventre à terre, crie le capitaine.

Le canon est mis en position. Cependant les sauvages n'arrêtent pas, quelques secondes encore et le brave capitaine et ses soldats autour du blessé, malgré leur courage et leur défense héroïque, vont être écrasés; Albert et le blessé vont subir le même sort.

—Baissez-vous, crie le capitaine avec plus de force.

Tous s'empressent d'obéir.

Une détonation forte, assourdissante, suivie d'un sifflement aigu, fait trembler les montagnes d'alentour; les boulets, remplissant leur mission, se fraient un passage en trouant les masses serrées qu'ils rencontrent; des cris perçants font retentir les airs. Une fumée épaisse sépare pour quelques secondes les combattants, puis en se dissipant, laisse voir aux gens de la caravane l'effet terrible produit sur ces sauvages qui se heurtent les uns contre les autres en poussant des hurlements terribles.

—Sus ! sus ! crie le capitaine en sautant à cheval.

—A mort les traîtres, crient les soldats en suivant leur capitaine.

Les sauvages, épouvantés, se sauvent dans toutes les directions ; les plus agiles se cramponnent aux parois des montagnes qu'ils escaladent avec toute la vitesse possible ; les autres se cachent dans les sinuosités ou les contre-ravins dans lesquels ils se jettent pour échapper aux coups terribles de ces hommes ivres de colère et de vengeance.

Albert, M. Lyons et un des chapelains s'occupent du blessé. Le chirurgien, après avoir examiné la blessure, constate que, bien que dangereuse, elle n'est pas mortelle.

—Je vous le disais, cher ami, dit Albert, remerciez Dieu.

Le chirurgien, homme habile, panse la blessure ; puis, aidé de quelques hommes, il transporte le blessé dans un des wagons.

La caravane reprend sa marche et, sur le soir, elle forme son camp en dehors de ce ravin témoin de tant d'émotions.

———

CHAPITRE XIV

DISCUSSION SUR L'EUCHARISTIE.—ÉVASION DU JEUNE CHEF

Après le souper, M. Lyons, le capitaine, le chapelain et quelques-uns des ingénieurs sont à causer sur les incidents de la journée.

—Il nous reste encore beaucoup de besogne à faire, dit un des ingénieurs.

—C'est vrai, dit M. Lyons; cependant, forcés comme nous le sommes de nous défendre contre les attaques continuelles de ces sauvages, il nous sera difficile, sinon impossible, de tout terminer. D'ailleurs nous avons obtenu le but principal de l'expédition, et je crois qu'il vaudrait mieux retourner de suite au fort Leavenworth.

—Je suis de cet avis, dit le chapelain; ces sauvages, irrités plus que jamais, ne cesseront de nous harceler tant que nous serons sur leur territoire.

—Peste de ces barbares, dit le capitaine, je ne crois pas qu'ils reviennent à la charge après la leçon que nous venons de leur donner.

—Ils reviendront encore, dit M. Lyons, mais cette fois assez nombreux.

—Je me moque de leur nombre; cependant j'agirai d'après votre décision.

Le chirurgien arriva au même instant.

—Comment est votre jeune blessé? demanda Albert.

—Aussi bien que je l'espérais; ainsi que je l'avais prévu, il est en proie à une fièvre violente et, dans son délire, il parle de prêtre, de Dieu, de saint viatique, etc.

—Que veut-il dire par saint viatique? demanda le chapelain en s'adressant à Albert.

—Le saint viatique est le dernier sacrement que le prêtre administre au mourant, pour le bien préparer au voyage de l'éternité.

—Un sacrement, dites-vous? quel est donc ce sacrement?

—L'Eucharistie, monsieur.

—Votre communion, je suppose?

—Oui.

—Et vous croyez que ce sacrement est aussi efficace? où trouvez-vous donc son efficacité?

—Dans le corps et le sang de Jésus-Christ que le mourant reçoit.

—Ne parlez pas ainsi, jeune homme, c'est un blasphème.

—Si quelqu'un a blasphémé, c'est bien vous.

—Allons donc! vous êtes trop intelligent pour

croire qu'un morceau de pain contienne le corps et le sang d'un Dieu.

—Pas trop intelligent, mais j'ai assez de foi pour le croire.

—C'est impossible, vous n'êtes pas sérieux.

—Très sérieux, au contraire.

—Alors nous devons attribuer votre foi à l'ignorance.

—Dites donc plutôt que vous n'y croyez pas, parce que ou vous ignorez l'enseignement de Jésus-Christ, ou si vous le connaissez, vous aimez mieux protester que d'y croire.

—Comment ne pas protester contre une telle absurdité ?

—Absurdité enseignée par le divin Maître, confirmée et adoptée par les apôtres et conservée jusqu'à nos jours par leurs successeurs.

—Voilà qui est fort, dit M. Lyons. Comment peut-on, en mangeant un morceau de pain, manger le corps et le sang de Jésus-Christ ?

—Vous n'êtes pas le premier qui ait posé cette question, monsieur.

—Je ne serai pas le dernier, dit M. Lyons.

—Et vous n'êtes pas le seul, dit le chapelain ; moi aussi je demande : comment Jésus-Christ peut-il donner son corps à manger dans un morceau de pain ?

—Cette question, cette demande est de vieille date, messieurs. Elle a été posée à Jésus-Christ lui-même par ceux des Juifs qui ne voulurent point croire en ses paroles, non par ses apôtres ou ceux qui lui restèrent fidèles, mais par ceux qui "protestaient" contre ses enseignements. Ces Juifs, messieurs, furent les premiers protestants ; imitez-les si vous voulez, moi je ferai comme les apôtres et les autres fidèles, j'accepterai et j'obéirai sans mot dire, et leur foi sera la mienne.

—Jésus-Christ n'a jamais donné à entendre ou laissé croire par ses paroles qu'il donnait son corps et son sang à manger et à boire dans la communion, dit le chapelain.

—Vous n'avez donc pas lu l'Evangile ? dit Albert.

—C'est vous, catholiques, qui ne la lisez jamais ; voilà pourquoi vous commettez un acte d'idolâtrie en adorant un morceau de pain pour le corps et le sang d'un Dieu.

—Vous ne croyez donc pas que Jésus-Christ qui a pu unir sa divinité à notre humanité, puisse de même mettre son corps et son sang là où il voudra ?

—Jésus-Christ, comme Dieu, le pouvait, mais il ne l'a pas voulu.

—Lequel de Jésus-Christ ou de vous dois-je croire? Vous dites qu'il n'a pas voulu donner son corps et son sang dans la communion. Jésus-Christ affirme le contraire, c'est-à-dire, qu'en termes bien formels, il a déclaré que dans la communion, nous mangions son corps et buvions son sang. Lequel a raison?

—C'est faux : Jésus-Christ n'a jamais fait une telle déclaration.

—Et c'est une infamie, un blasphème que de croire ou proclamer une telle doctrine, ajouta M. Lyons.

—Toutes vos allégations ne sont pas des preuves. Non, je me trompe, messieurs, elles prouvent que vous donnez raison à ces Juifs qui, comme vous et à la même occasion, ont dit : cet homme blasphème ; elles prouvent que vous les approuvez dans leur refus de croire aux paroles de Jésus-Christ.

—Loin de les approuver, dit le chapelain, nous les repoussons en condamnant leur incrédulité.

—Vous les repoussez, dites-vous? alors comment se fait-il que vous répétez une à une leurs propres paroles, que vous réitérez leurs protestations, que vous les imitez en tout? Comme eux, vous dites : comment peut-il donner sa chair à

manger; comme eux, vous répétez: c'est un blasphème. Comment pouvez-vous accepter une chose et la rejeter en même temps?

—Vous allez trop loin, dit le chapelain avec aigreur.

—Pour vous permettre de me suivre peut-être, dit Albert en souriant, un peu de bonne volonté est tout ce qu'il vous faut, monsieur.

—Je ne voudrais pas suivre le chemin dans lequel vous êtes engagé; chemin d'erreur et de perdition.

—Il faut croire que ces Juifs pensaient comme vous, car, loin de suivre le chemin tracé par Jésus-Christ qui leur demandait de croire en ses paroles, ils ont protesté et l'ont abandonné. Ici encore, vous les imitez, messieurs. Soyez donc logiques. Ou vous les approuvez, ou vous ne les approuvez pas: si vous ne les approuvez pas, cessez de les imiter en tout, comme vous le faites.

—Je ne permettrai pas d'être comparé à ces Juifs, sans protester, dit le chapelain en rougissant.

—Le fait de protester n'est pas nouveau pour vous, monsieur; cessez donc de les imiter si vous ne voulez pas leur être comparé; cessez surtout de protester contre des paroles répétées et acceptées par vous-même.

—Nous répétons les mêmes paroles, il est vrai, dit M. Lyons, non pas parce que nous doutons des enseignements de Jésus-Christ comme l'ont fait ces Juifs, mais parce que vous, catholiques, donnez comme eux une interprétation contraire, erronée au sens des paroles de Jésus-Christ.

—C'est cela, dit le chapelain, ces Juifs, comme vous, ont pris les paroles de Jésus-Christ dans leur sens littéral au lieu de les prendre au figuré. Le divin Maître n'a jamais voulu dire: c'est ce corps que vous voyez de vos yeux, que je vous donnerai à manger.

—Qu'a-t-il donc voulu donner?

—Une nourriture spirituelle pour alimenter nos âmes et notre intelligence. Quelle est cette nourriture dont elles ont besoin? c'est la foi en son incarnation, accompagnée de la grâce.

—Et cette foi en son incarnation accompagnée de la grâce se mange et se boit comme la manne que les Juifs ont mangée dans le désert, je suppose?

—Si elle ne se mange pas avec nos bouches, elle n'en est pas moins une nourriture pour nos âmes qui, après s'en être fortifiées, se plaisent à se désaltérer à la fontaine de grâce dont elle est la dispensatrice.

—Tout cela est fort bien, dit Albert, je conviens que la foi est une source de grâces où l'âme aime à se désaltérer ; cependant il ne faut pas conclure de là qu'il ne peut y avoir une autre source, une source par excellence, et cette source est l'Eucharistie.

—Je le nie.

—Et moi, je l'affirme ; comme les apôtres et ceux qui sont restés fidèles à Jésus-Christ, je crois et j'adore ; vous, semblables à ceux qui protestèrent, qui ne voulurent point croire qu'il pût donner son corps à manger, vous lui niez ce pouvoir et vous l'abandonnez.

—C'est faux, dit le chapelain.

—C'est tout le contraire, monsieur ; me permettez-vous une question?

—Certainement.

—Veuillez me dire pourquoi ces Juifs abandonnèrent Jésus?

—Par leur refus de croire en lui.

—De croire en ses paroles, n'est-ce pas?

—Oui, dans le sens figuré que nous leur donnons.

—Je vais de suite vous prouver le contraire. Vous conviendrez que Jésus-Christ est venu pour sauver le monde, n'est-ce pas?

—Certainement.

---Même ces Juifs qui l'écoutaient et qui l'abandonnèrent ?

---Sans doute.

---Alors, puisque, comme vous le prétendez, ces Juifs en prenant les paroles du Sauveur dans leur sens littéral, ne comprenaient pas ou n'interprétaient pas bien ce qu'il voulait dire, n'était-il pas du devoir de ce divin Maître de leur en donner une explication claire et précise ?

---Ces Juifs étaient trop ignorants ; l'eût-il fait qu'ils ne l'auraient pas compris.

---Raison de plus pour Jésus-Christ de ne pas employer des phrases difficiles à comprendre, raison de plus pour lui de ne pas parler au figuré. Ne pensez-vous pas que s'il leur eût dit : Le pain que je donnerai, c'est la foi en mon Incarnation, c'est la foi en moi comme le Rédempteur, comme le Messie qui vous a été promis, ne pensez-vous pas, dis-je, que ces Juifs l'auraient compris ?

---Peut-être, dit le chapelain avec embarras.

---Et moi, j'affirme que oui. La preuve est que ces Juifs ont bien compris les paroles de Jésus-Christ, et ne voulant pas croire qu'il pût donner son corps à manger et son sang à boire, ils le quittèrent pour ne plus le suivre. Or, pensez-vous que Jésus-Christ les eût laissés partir, si ces Juifs avaient donné une interprétation contraire

au sens de ses paroles, s'il avait parlé au figuré comme vous le prétendez? Non, ce divin Sauveur aurait eu pitié de ces hommes qui le suivaient partout, il ne les aurait pas laissés dans l'ignorance. Sauver ces hommes était son but; chasser tout doute de leur esprit, était son dessein; en conséquence, il les aurait appelés pour leur dire: Je ne suis pas venu pour vous conduire à l'idolâtrie; n'allez pas croire que c'est ce corps et ce sang que vous voyez de vos yeux que je vais vous donner à manger et à boire. Les paroles que je viens de prononcer sont toutes figurées, vous ne m'avez pas compris. Voici ce que j'ai voulu dire: le pain que je donnerai est la foi en mon Incarnation, en ma Rédemption, et c'est cette foi qui vous sauvera. Messieurs, si Jésus-Christ eût voulu donner un sens semblable à ses paroles, sa bonté, sa miséricorde, que dis-je? sa justice même auraient exigé de lui une semblable déclaration, surtout pour ceux qui ne le comprenaient pas, et je classerai parmi ceux-ci les apôtres et tous ceux qui lui restèrent fidèles. Elles l'auraient exigé pour détourner toute idolâtrie de la part des millions de créatures qui, dans la suite des temps, imiteraient ces mêmes apôtres et ces fidèles, en donnant la même interprétation à ces paroles si claires et si précises, et qui, contraire-

ment à ces Juifs qui venaient de l'abandonner, les accepteraient comme étant de toute vérité. Vous dites que ces Juifs ont été coupables parce qu'ils n'ont pas voulu croire, et nous, catholiques, sommes aussi coupables parce que nous croyons. Comment expliquez-vous cela ?

Le chapelain hésitait à répondre. Il n'avait pas perdu le souvenir de la dernière discussion.

—Tout homme intelligent comprend que Jésus-Christ parlait au figuré, dit M. Lyons avec embarras. Comment pouvait-il donner son corps et son sang qui n'avaient pas encore été immolés pour le rachat du monde ?

—Toujours ce comment, mot répété de tout temps par ceux qui ignorent une chose ou qui ne la comprennent pas. Comment a-t-il pu changer un morceau de pain en son corps et du vin en son sang ? c'est ce que la raison humaine ne peut et ne pourra jamais comprendre. Il vaudrait autant demander comment par une parole, par un seul acte de sa volonté, Dieu a pu créer l'univers. La raison humaine doit cependant accepter cette vérité, sans comprendre comment elle a pu s'opérer ; pourquoi n'en ferait-elle pas autant pour l'autre ? Que penseriez-vous d'un homme qui nierait la création parce qu'il ne pourrait pas la comprendre ?

—Cet homme serait un insensé, dit M. Lyons, notre raison a assez de preuves de démonstration, elle a l'univers pour frapper ses regards.

—Preuves qui n'existent pas dans ce sacrement, ajouta le chapelain.

—Quelles preuves plus éclatantes que les paroles mêmes de Jésus-Christ? quelles preuves plus éclatantes que celles des enseignements des apôtres? quelles preuves plus éclatantes que celles de la foi des premiers chrétiens qui ont répandu leur sang pour celui qui leur avait donné le sien? quelles preuves plus éclatantes que celles de ces vaillants défenseurs de l'Eglise, ces savants docteurs qui l'ont illustrée par leur science, leur génie et la sainteté de leur vie? Tous, comprenez-le bien, ont affirmé et ont cru au dogme de la transsubstantiation. Que faut-il donc pour vous convaincre? Un miracle?... S'il s'opérait, si le corps et le sang de Jésus-Christ se montraient sous leur forme à vos yeux, croiriez-vous? J'en doute, vous protesteriez encore, vous diriez que vos yeux vous ont trompés, vous feriez comme ces Juifs qui, malgré la vue des miracles opérés par Jésus-Christ, malgré les oracles qu'il a prononcés, malgré la manifestation, la démonstration qu'il leur donnait de sa mission divine, n'ont pas voulu le reconnaître pour leur Sauveur

n'ont pas voulu croire qu'il pouvait leur donner son corps pour nourriture. Nous devons donc, si nous ne voulons imiter ces Juifs, croire que, dans ce sacrement, nous mangeons et buvons le corps et le sang de Jésus-Christ fait homme pour nous racheter. Pourquoi devons-nous le croire? parce que Jésus-Christ l'a dit, parce que ses apôtres l'ont cru et enseigné, et que tous les vrais chrétiens n'ont cessé de le croire.

—A vous d'en faire la preuve, dit M. Lyons.

—Les preuves sont nombreuses, messieurs. Ouvrons d'abord le 6e chapitre de l'Evangile selon saint Jean. Tout ce chapitre traite admirablement du sacrement de l'Eucharistie. Au verset 52e, Jésus-Christ dit: "Si quelqu'un mange de ce pain il vivra éternellement et le pain que je donnerai pour la vie du monde, c'est ma chair." Plus loin, il ajoute: "Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui. Car ma chair est véritablement une nourriture et mon sang un breuvage." Le soir de la cène, Jésus-Christ bénit et consacre du pain et du vin, puis le donne à ses apôtres en leur disant: "Prenez et mangez, ceci est mon corps. Prenez et buvez, ceci est mon sang." Voyons maintenant ce que disent les apôtres. Saint Paul dans son épître aux Corinthiens dit au chapitre 11e, verset

27 : " Or quiconque mangera ce corps et boira la coupe du Seigneur indignement sera coupable du crime contre le corps et le sang du Seigneur." Saint Pierre, dans sa liturgie romaine, fait la prière suivante : " Nous vous supplions, ô Dieu, de rendre cette oblation sans réserve, bénie, consacrée, offerte, raisonnable et digne d'être reçue, afin qu'elle devienne pour nous le corps et le sang de votre cher fils Notre-Seigneur Jésus-Christ." Un autre apôtre, saint Jacques, fait ainsi prier l'Eglise de Jérusalem : " Ayez pitié de nous, ô Dieu le Père tout-puissant, et envoyez votre Esprit-Saint, afin qu'en revenant, il fasse de ce pain le corps qui donne la vie, le corps du salut, le corps de Notre-Seigneur Dieu et Sauveur Jésus. Amen." Saint Marc, dans sa liturgie d'Alexandrie, dit : " Envoyez vers nous, et sur ce pain et sur ce calice, votre Esprit-Saint, afin qu'il les sanctifie et les consacre comme Dieu tout-puissant, et qu'il fasse du pain le corps et du calice le sang du Nouveau Testament de Notre-Seigneur Jésus-Christ." Laissez-moi vous citer quelques-uns des grands docteurs des premiers siècles de l'Eglise. Saint Ignace, au premier siècle, disait en parlant de ceux qui, alors, protestaient contre cette doctrine : " Ils s'abstiennent de l'Eucharistie parce qu'ils ne reconnaissent pas

que l'Eucharistie est la chair de Notre-Seigneur Jésus-Christ." Saint Justin, au IIe siècle, disait : "Cette nourriture s'appelle chez nous l'Eucharistie ; par la vertu de la prière prononcée avec la parole de Jésus-Christ, cette nourriture bénite est la chair et le sang de Jésus fait chair." Saint Cyprien, au IIIe siècle, disait : "Comment apprendraient-ils (les martyrs) à répandre leur sang pour Jésus-Christ, si avant de les laisser aller au combat, nous ne leur donnions pas son sang ?" Et que disait saint Jean Chrysostome ? "Ainsi dans le mystère de l'Eucharistie, ne regardons pas seulement les choses qui sont devant nous, mais attachons-nous à la parole de Jésus-Christ, car sa parole ne peut nous tromper, tandis que nos yeux sont sujets à l'erreur. Puis donc qu'il a dit : Ceci est mon corps, soumettons-nous et voyons-le des yeux de notre intelligence." Voici ce que dit saint Jérôme : "Moïse n'a pas donné le vrai pain, mais Jésus Christ seul le donne. Il nous invite au festin et il est lui-même notre aliment, il mange avec nous et nous le mangeons lui-même." Je citerai encore saint Basile qui vivait au IVe siècle : "Lorsque Dieu a parlé, il ne doit plus y avoir ni doute, ni hésitation, mais on doit croire que tout est possible, quoique la nature s'y oppose. C'est là qu'est le combat de la

foi. Les paroles du Seigneur : Ceci est mon corps qui sera livré pour vous, produisent une inébranlable conviction." Messieurs, je n'en finirais plus si je voulais vous citer tous ceux qui se sont illustrés par leur science, leur génie et surtout par la sainteté de leur vie. Il me reste à vous en citer d'autres qui, s'ils ne se sont pas soumis, n'en ont pas moins reconnu cette vérité. Si je les cite, c'est dans la pensée que vous accepterez leurs témoignages avec plus de bonne grâce, car ils étaient comme vous des protestants, mais des protestants qui ne se rebellaient pas contre l'évidence, si toutefois ils ne se soumettaient pas à la doctrine. Je commencerai d'abord par Luther, le père du protestantisme, cet homme rejeté par nous, mais regardé par vous comme un envoyé de Dieu. Voici ce qu'il dit : " J'ai tout essayé afin de rejeter la foi en la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ; mais je ne puis réussir ; les textes de l'Evangile sont si clairs sur ce point qu'il n'y a pas à se tromper, et le corps de Jésus-Christ est réellement dans le pain et le vin sans qu'ils changent de substance." Calvin a dit : " Jésus-Christ est présent dans l'Eucharistie au moment où l'on reçoit l'hostie." Je citerai encore des protestants parmi lesquels sont de grands génies. Ecoutez ce que dit Leibnitz : " J'arrive

au sacrement de l'Eucharistie. Quelques-uns, raisonnant avec trop de licence dans leurs jugements sur les divins mystères, soutiennent que dans la cène du Seigneur, le corps et le sang du Christ n'est pas réellement présenté, mais qu'il est seulement représenté ou signifié. D'autres semblent convenir plus volontiers, quoique avec quelque ambiguïté, que nous recevons le corps du Christ, mais en élevant notre esprit par la foi vers le ciel, et qu'ainsi, puisque la foi est l'instrument par lequel nous recevons ce sacrement, les indignes ne le reçoivent pas. Pour nous, nous croyons plus sûr de nous en tenir aux paroles du Seigneur qui, ayant pris le pain et le vin, dit : Ceci est mon corps. La pieuse antiquité y a toujours reconnu un grand mystère au-dessus de l'intelligence humaine, ce qui n'aurait pas eu lieu si le signe était donné pour la chose, et cette pieuse antiquité a déclaré que le pain est changé au corps du Christ et le vin en son sang. Généralement les anciens reconnaissent une transsubstantiation ainsi que les latins (catholiques) l'ont exprimé avec justesse, et il a été défini que toute la substance du pain et du vin passait en la substance du corps et du sang du Christ. Ici donc, comme en d'autres circonstances, il faut expliquer l'Ecriture par la tradition que l'Eglise,

chargée de ce dépôt, a transmise jusqu'à nous." Voyons maintenant ce que dit Grotius : "Je trouve, dans toutes les liturgies grecque, latine, arabe, syriaque et autres, des prières à Dieu, afin qu'il veuille consacrer par son Saint-Esprit les dons offerts, et les faire le corps et le sang de son Fils. J'avais donc raison de dire qu'une coutume aussi ancienne et aussi universelle n'aurait jamais dû être changée." Ecoutons ce qu'a dit lord Fitz-William dans ses lettres à Atticus : "Qu'on ne dise pas que la croyance à la présence réelle dans l'Eucharistie est illusoire et fausse. Elle est certainement trop absurde en elle-même pour qu'un homme, de son propre chef, ait osé la présenter à d'autres hommes. Puisqu'il est impossible qu'elle vienne des hommes, il semble donc qu'elle vienne de Dieu." Ces hommes, quoique protestants, ont su raisonner et obéir, messieurs ; pourquoi n'en feriez-vous pas autant?

Le chapelain se mordait les lèvres de dépit.

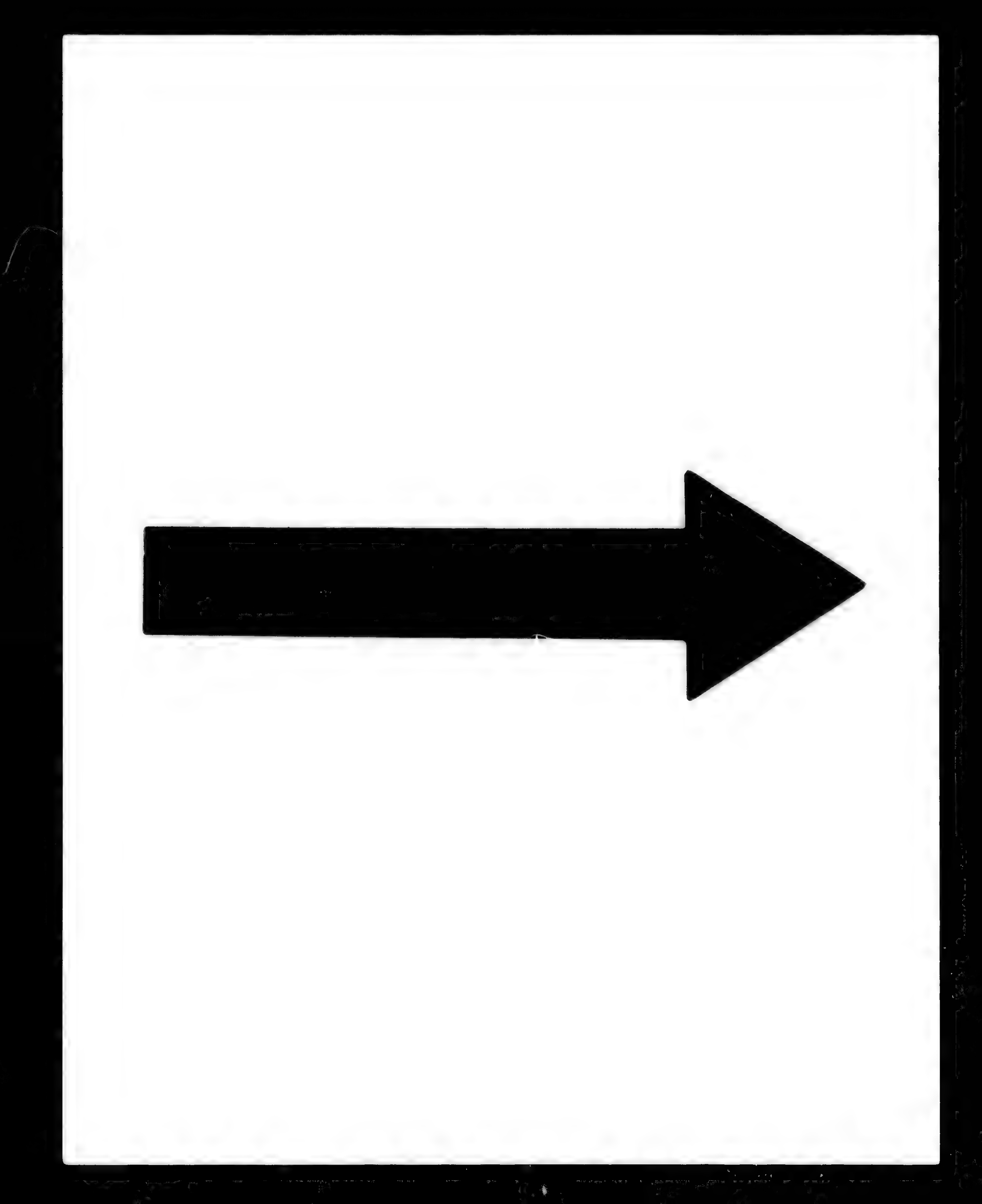
M. Lyons gardait le silence.

—Comme contre-preuve, reprit Albert, voyant qu'ils ne répondaient pas, je vous citerai ces Juifs qui ne voulurent point croire que Jésus-Christ pût donner son corps et son sang à manger et à boire ; je vous citerai ceux qui (et vous

êtes de ce nombre) proclament cette doctrine une absurdité. Or, je vous le demande, ces derniers témoignages valent-ils ceux de Jésus-Christ, des apôtres, des premiers chrétiens? Valent-ils ceux de ces savants génies et de ces pieux Pères de l'Eglise? Valent-ils ceux de cette sainte Eglise qui a toujours enseigné cette doctrine? Rangez-vous du côté de ceux qui ont abandonné Jésus-Christ, du côté de ceux qui n'ont cessé de protester contre tout ce qu'ils ne pouvaient comprendre; moi j'imiterai les apôtres et tous les illustres Pères de l'Eglise, c'est-à-dire que je recevrai les paroles de Jésus-Christ comme toute vérité et, comme eux, je croirai sans protester, j'obéirai sans murmurer.

—Je dois en convenir, dit M. Lyons, cette discussion a beaucoup changé mon opinion à l'égard des catholiques. Vous adorez une hostie parce que vous croyez qu'elle contient le corps et le sang d'un Dieu; cette adoration se rapporte donc à Dieu. De plus, les témoignages cités par vous sont frappants. J'ai toujours considéré ce sacrement comme une simple mémoire; cependant votre raisonnement est bien fondé.

—Vous venez d'avouer, monsieur, que dans la communion vous célébrez la mémoire de Jésus-Christ?





—Oui.

—Alors, en communiant, adorez la mémoire de ce Dieu fait homme pour nous ; lorsque vcus aurez commencé ainsi, vous ne tarderez pas à adorer la réalité, adorer son corps et son sang. Vous apprendrez jusqu'à quel point ce sacrement est admirable et donne de consolation à celui qui a le bonheur d'y participer souvent ; votre amour pour ce divin Sauveur augmentera à chaque fois que vous recevrez ce sacrement du pur amour. Vous cesserez de nier que, dans ce sacrement, Jésus-Christ a voulu manifester son grand amour pour les hommes, vous regretterez même de ne pas l'avoir compris plus tôt. Vous proclamerez hautement que ce divin Sauveur, non content d'avoir, par pur amour pour nous, versé son sang sur la croix, a voulu perpétuer ce sacrifice pour toujours rester avec nous, et que, par cette ineffable invention de son cœur, il vit en celui qui veut vivre en lui. Je suis heureux, ajouta-t-il d'un ton ému, que cette discussion ait changé votre opinion à notre égard ; j'espère qu'elle augmentera aussi votre désir de connaître cette doctrine si belle, si sublime qui fait les délices des âmes nobles et pures en leur permettant d'approcher de Celui qu'elles aiment ; doctrine qui leur donne l'avantage de posséder ce

divin Sauveur qui apporte toujours avec lui la paix et la consolation aux âmes affligées, la joie et le bonheur à tous.

Un coup de feu se fait entendre au même instant.

—Qu'est-ce? dit M. Lyons.

—J'y cours, dit le capitaine.

—Notre prisonnier s'évade, crie une des sentinelles.

La nuit étant très noire, il était impossible de découvrir le jeune chef sauvage qui s'enfuyait.

Le capitaine donne ses ordres; en un instant, plusieurs des soldats sont sur leurs chevaux et se lancent à la poursuite du fugitif. Peines inutiles, courses perdues; la prairie est fouillée en tous sens pendant toute la nuit; à l'aube du jour, on revient au camp sans avoir pu le trouver.

—Le diable doit lui avoir fourni des ailes, dit le capitaine avec colère; qu'il prenne garde de jamais se trouver sur mon chemin, car j'agirai de façon qu'on ne lui en fournisse plus.

—Il est fâcheux d'avoir perdu ce prisonnier, dit M. Lyons; nous aurions pu le garder comme otage jusqu'à notre arrivée au fort Leavenworth.

—Je vous le remettrai à notre première rencontre.

Le capitaine va-t-il remplir sa promesse? C'est ce que nous allons voir.

CHAPITRE XV

LE CAPITAINE ET ALBERT FAITS PRISONNIERS PAR LES SAUVAGES

Le lendemain, sur les cinq heures du soir, la caravane formait son camp sur les bords d'une rivière.

Sur la rive opposée, paissait un troupeau de buffles. Ces animaux en voyant approcher notre caravane, s'étaient enfuis à une petite distance.

—Nous pouvons nous procurer de la viande fraîche, si vous le désirez, dit le capitaine en s'adressant à M. Lyons; ces animaux ont une chair excellente.

—Et qui ne nous fera pas de mal, dit M. Lyons en souriant.

—Alors, je vais prendre trois ou quatre de mes hommes pour faire la chasse; et vous pouvez compter sur plusieurs bons repas.

—Me permettez-vous d'être de la partie? demanda Albert.

—Avec grand plaisir, répondit le capitaine.

Quelques minutes plus tard, le capitaine, accompagé d'Albert et de six de ses hommes, traverse la rivière ; arrivés sur la rive opposée, ils se séparent pour former un demi-cercle autour de ces animaux.

Les hommes restés au camp se tiennent sur la rive pour mieux jouir du spectacle de cette chasse émouvante.

Albert suit le capitaine à une petite distance; tous se courbent sous les hautes herbes pour ne pas effrayer ces buffles qui fuient toujours à l'approche de l'homme.

Les spectateurs peuvent, de la rive opposée, suivre nos chasseurs par le déplacement des hautes herbes.

Ces derniers sont rendus à portée de fusil ; le capitaine vient de se redresser et ajuste sa carabine. Albert se lève à son tour et est prêt à faire feu.

Tout à coup un cri d'angoisse s'échappe de la poitrine des gens de la caravane; d'autres cris plus puissants, plus terribles succèdent aux premiers : au delà de deux cents sauvages surgissent par tous les côtés de la prairie.

Le capitaine et Albert se retournent pour se défendre, mais deux nœuds coulants sont déjà

au dessus de leur tête et les enlacent en serrant leurs bras fortement contre leur corps. Ils ressentent alors un coup violent qui les jette par terre.

Le capitaine pousse un cri de rage et cherche à se débarrasser de ses liens. Efforts impuissants, peines inutiles, chacun de ses mouvements resserre davantage le nœud qui le retient.

Une seconde après, une dizaine de sauvages s'emparent de chacun d'eux et les entraînent au delà d'une petite colline où paissent des chevaux.

On les place sur des chevaux, auxquels on les lie fortement ; puis, sur un signal donné, toute la troupe pique de l'éperon et s'éloigne rapidement en formant une garde autour de nos deux prisonniers.

Le jeune chef, que nous connaissons déjà, chevauche tout près d'Albert et lui lance des regards de haine et de vengeance.

Albert lui répond par un regard de mépris.

Le capitaine est un peu en arrière ; il se livre à d'amères réflexions.

—Que de changements opérés en quelques minutes ! se dit-il.

Il y a un instants, j'étais libre, plein d'espoir ; me voici prisonnier de ces barbares. Quel sort me réservent-ils ? je le prévois trop bien... Que vont devenir mon épouse et ces deux petits êtres

que Dieu m'a donnés? ils ne sauront jamais ce qui doit m'arriver... Que vais-je devenir moi-même?... Ai-je bien pensé à Dieu devant lequel je vais comparaître bientôt?... Tout entier à mon régiment, à discipliner mes soldats pour en faire des braves ; cruel envers les ennemis contre lesquels il m'a fallu combattre, ai-je bien le droit d'espérer en la bonté et en la miséricorde de ce Dieu que j'ai trop oublié?... Ma férocité envers mes ennemis va-t-elle m'attirer les faveurs de ce juge suprême?... Je le comprends maintenant, l'homme fort, puissant, oublie trop souvent celui qui l'a doué de ses facultés ; plein d'orgueil, il attribue à ses mérites personnels les succès qu'il remporte et, ne voyant que lui-même, il méprise ses inférieurs... Je ne crains pas le sort qui m'attend, tous les supplices, la mort même ne me feront pas pâlir, mais au delà de cette vie, il y a l'éternité ! Oh ! l'éternité ! que de mystères, que de grandeur dans ce mot ! Que de bonheur ne renferme-t-il pas pour celui qui, à la mort, peut se dire qu'il a toujours fait le bien, mais aussi que de frayeurs ne cause-t-il pas à celui qui, comme moi, a trop oublié son Dieu... Avant le lever du soleil, ce soir peut-être, il me faudra paraître devant ce Dieu tout-puissant... Va-t-il me pardonner?... Mon Dieu, ne méprisez pas la

prière que je vous adresse en ce moment ; n'oubliez pas, je vous en conjure, mon épouse et les deux petits enfants que vous m'avez donnés ; gardez-les sous votre puissante protection et consolez-les. Je vais mourir, mais la mort n'a rien d'effrayant pour moi, sinon qu'il va me falloir paraître devant vous l'âme chargée de crimes, parmi lesquels est celui de vous avoir méconnu et oublié, de ne rien avoir fait pour vous servir. Permettez-moi de vous offrir mon regret et ma douleur de vous avoir ainsi offensé, de vous avoir ainsi méprisé ; permettez-moi de vous offrir en expiation de ma vie passée, les tortures et les tourments que ces sauvages vont me faire subir ; mettez vous-même les verges dans leurs mains, excitez-les à augmenter leurs tortures, si elles peuvent servir d'expiation pour mes péchés. Faites de moi ce qu'il vous plaira.

—Chien de visage pâle, dit le vieux chef, que nous connaissons déjà ; cette fois, tu vas mourir, tu ne m'échapperas pas.

Le capitaine tourna la tête avec un geste de mépris.

Albert, quoiqu'il prévoie le sort qui l'attend, ne montre ni peur ni faiblesse. Cependant la pensée de son père adoptif, de sa mère et de la demoiselle Eva le préoccupe. Je vais mourir, se

dit-il ; de quel genre de mort, je l'ignore... Très cruel peut-être, mais Dieu ne m'abandonnera pas et me donnera la force de supporter les tortures que ces sauvages vont me faire subir... Du courage, voilà ce qu'il me faut, et ce courage me viendra de Dieu qui n'a cessé de me protéger... Je l'ai bien offensé ; il trouve qu'il est temps de me retirer de ce monde pour que je ne l'offense pas davantage... Que son saint nom soit béni, rien ne m'arrivera sans sa permission. Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu !...

. . . .

Les six soldats qui avaient accompagné le capitaine, en voyant ce qui se passait, coururent vers leurs chevaux sur lesquels ils sautèrent pour porter secours à leur capitaine et à Albert. Piquant de l'éperon, ils arrivent à la colline dont nous avons déjà parlé ; mais les sauvages avaient eu le temps de lier leurs prisonniers et de s'enfuir avant leur arrivée.

Tristes et pensifs, ils tournent bride pour avoir de l'aide du camp ; plusieurs hommes de la caravane, en tête desquels est M. Lyons, arrivent au même instant.

—Où sont-ils ? demande ce dernier, pâle comme une statue de marbre.

—Là-bas, regardez, dit un des soldats avec tristesse.

Tous les regards se portent dans la direction indiquée, et on peut voir gravissant un coteau à trois milles de distance, les sauvages qui s'enfuient avec rapidité.

—Il nous faut les atteindre, dit M. Lyons, la flamme dans le regard, il ne sera pas dit que nous allons laisser ce vaillant cnpitaine et notre jeune ami à la merci de ces barbares qui vont exercer sur eux une vengeance terrible. Restez assez de monde pour protéger le camp; que les autres me suivent.

Tous veulent suivre M. Lyons.

—Non, dit-il d'une voix émue, il faut garder nos provisions et nos animaux. Combien reste-t-il d'hommes au camp?

—Au moins une vingtaine, lui répondit-on.

—Alors, retournez dix au camp; et vous, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant au plus âgé des ingénieurs, je vous laisse le commandement d'ici à notre retour. Vous connaissez les signaux qu'il vous faudra faire pour nous permettre de retrouver la direction du camp. En avant, s'écria-t-il en lançant son cheval au galop.

Tous de répondre: En avant! Les chevaux plient sous les coups et dévorent l'espace.

—Dieu veuille que nous puissions les atteindre, dit M. Lyons.

—Nos chevaux sont vigoureux, dit un sergent qui se trouvait près de lui.

—Oui, mais ces sauvages ont un avantage sur nous ; dans une heure l'obscurité sera complète et ils pourront changer de direction ; connaissant tous les détours de cette prairie, ils déjoueront notre vigilance.

—Il nous faudrait les atteindre avant leur arrivée à cette chaîne de montagnes, dit le sergent ; piquons, piquons nos chevaux.

—Oui, piquons, piquons, s'écrie M. Lyons, et les chevaux, hennissant de douleur sous la force des coups, redoublent de vitesse.

Une heure, deux heures se passent, les coteaux succèdent aux coteaux, les vallons aux vallons, tous les obstacles sont franchis, la nuit est devenue très noire, et cependant aucune trace des fugitifs.

Les montagnes, en avant d'eux, leur paraissent comme autant de géants sombres, noirs, si noirs qu'ils obscurcissent encore le sombre tableau ; les loups font entendre leurs hurlements plaintifs ; ici et là, sont des troupeaux de buffles qui, troublés dans leur repos, se lèvent et s'en-

fuient avec épouvante en faisant trembler le sol sous leurs pieds.

Tous éprouvent un sentiment qu'ils ne peuvent définir ; cependant ils ne ralentissent pas leur course ; ils espèrent atteindre ceux qu'ils veulent délivrer.

Enfin vers minuit, hommes et chevaux, épuisés et tremblants, arrivent au pied de ces montagnes dont les flancs hauts et escarpés semblent leur dire : Ici on ne passe pas, n'essayez pas d'atteindre ces enfants du désert auxquels nous donnons asile et protection. Vous ferez mieux de rebrousser chemin.

Les chevaux arrêtent d'eux-mêmes ; les hommes mettent pied à terre pour permettre à leurs montures de se reposer.

—Ces Indiens n'ont pu escalader cette montagne, dit le sergent, par où sont-ils donc passés ?

—Dieu seul le sait, dit M. Lyons, il faut croire qu'il y a aux alentours une passe dans laquelle ils se sont engagés.

—Je vais essayer de trouver cette passe, dit le sergent ; pendant ce temps, nos chevaux pourront se reposer. Je vais me diriger de ce côté, un autre peut prendre la direction opposée, et s'il existe une passe, l'un de nous la trouvera.

—Bien, dit M. Lyons, prenez cette direction, je vais prendre l'autre.

—-Non, commandant, dit un des soldats, il vous faut rester ici pour donner vos ordres ; c'est à moi d'y aller.

Les chevaux, laissés libres, se mettent à brouter l'herbe qui était abondante.

Le sergent se dirige vers un angle de la montagne en évitant de faire le moindre bruit ; quelques minutes plus tard, il se trouve en face d'un ravin large d'une vingtaine de pieds ; de chaque côté sont des murailles hautes et presque perpendiculaires.

Il se baisse et, l'oreille collée contre terre, il écoute dans l'espoir d'entendre quelque bruit qui trahisse la présence de ceux qu'ils veulent atteindre ; cependant rien ne peut troubler le silence morne, solennel qui règne en maître absolu.

Prenant une résolution, il pénètre hardiment dans ce labyrinthe ; l'écho pourtant bien faible de ses pas frappe les parois de ce ravin avec une force qu'il ne peut comprendre ; chacun de ses pas est répété un à un sur ces hautes montagnes.

—On croirait, se dit-il, que ces pas sont ceux d'ennemis invisibles qui me suivent. Quoiqu'il n'éprouve aucune frayeur, cependant le fait de se trouver seul dans une telle obscurité et entou-

ré de ces masses noires qui s'emparent même de ses moindres mouvements, lui fait éprouver un malaise qu'il avait ignoré jusque-là.

—Qu'importe, se dit-il, je vais avancer encore ; les sauvages doivent être dans ce ravin.

Un quart d'heure plus tard, il arrive à un détour conduisant brusquement à droite. Il arrête et cherche à pénétrer l'obscurité épaisse qui l'entoure.

Un point blanc près d'un ruisseau attire son attention. Il s'en approche et le ramasse.

—Ah ! un des gants du capitaine, dit-il, je le reconnais ; ces sauvages ont passé par ici, il est bon de le savoir ; pénétrons encore plus avant, ils ont dû s'arrêter pour laisser reposer leurs chevaux.

L'âme remplie d'espoir, il avance ; dix minutes plus tard, il aperçoit une lumière.

—Les voilà, se dit-il joyeusement, je vais de suite retourner à nos hommes.

Il prend le pas de course et arrive bientôt auprès de M. Lyons.

—De bonnes nouvelles, dit ce dernier, je le vois à la joie peinte sur votre figure.

—Oui, dit le sergent tout essoufflé, et il lui raconte ce qu'il vient de voir.

—Que Dieu bénisse votre noble action, dit M.

Lyons avec émotion ; vous allez nous guider, cher ami ; partons.

—Oui, allons au plus vite, dit le sergent en sautant sur son cheval ; au galop jusqu'à l'angle de cette montagne.

Quelques secondes après, ils arrivent tous à l'entrée du ravin.

—Halte! dit le sergent à voix basse.

Tous arrêtent.

—Que chacun de vous enveloppe les pattes de son cheval avec de l'herbe que vous lierez fortement.

—Pourquoi cela? demanda M. Lyons.

—Afin d'étouffer l'écho produit par les pas des chevaux, ce qui pourrait trahir notre présence dans ce ravin, répondit le sergent. Vite, dépêchez-vous, il n'y a pas une minute à perdre.

Tous s'empressent d'obéir, et les uns avec leurs sabres, les autres avec leurs couteaux, coupent de l'herbe dont ils font de petites bottes avec lesquelles ils entourent les pattes des chevaux.

Lorsque tout fut prêt, le sergent, prenant le devant, donne l'ordre de le suivre.

—Surtout pas de bruit, dit-il, et gardez les rangs serrés.

Un quart d'heure plus tard, le sergent montrait

à M. Lyons la place où il avait trouvé le gant; un instant après, la petite troupe apercevait le feu.

—Attention, souffle le sergent.

Tout le monde met pied à terre, et chacun débarrasse les pattes de son cheval; puis on remonte en selle et on avance avec la plus grande précaution.

Enfin la petite troupe arrive à un feu près de s'éteindre; tout était dans le plus grand désordre et démontrait qu'il y avait eu là, quelques minutes auparavant, un camp composé de plusieurs personnes.

—Trop tard, hélas! dit M. Lyons avec amertume.

—Nous n'en sommes pas moins sur leur piste, dit le sergent désappointé, mais non découragé; ces sauvages, craignant notre poursuite, ont cru prudent de s'éloigner encore.

—Qu'y a-t-il de mieux à faire? dit un des ingénieurs.

—De continuer notre poursuite, dit le sergent.

—Oui, jusqu'à la délivrance de nos amis, dit M. Lyons. Allons, ils ne doivent pas être éloignés.

La petite troupe se lance de nouveau; M. Lyons et le sergent sont en avant. Le moindre

bruit attire leur attention ; tantôt un animal surpris dans son sommeil se lève subitement et, dans sa fuite, fait craquer les broussailles ; alors on s'arrête et on regarde dans toutes les directions ; tantôt, la chute d'une pierre, d'une branche desséchée, d'une avalanche de neige s'échappant des pics les plus élancés, le passage d'une des bêtes féroces qui habitent ces montagnes, leur font croire que les fuyards ne sont plus qu'à quelques pas. Alors leurs regards essaient de pénétrer l'obscurité, les battements de leur cœur soulèvent leurs poitrines, ils piquent de l'éperon ; mais tout est inutile, point de traces, point d'indices de la présence des fuyards.

La poursuite se continue aussi rapide, aussi acharnée toute la nuit. L'aurore succède à l'obscurité ; l'espoir de découvrir ceux qu'ils cherchent ranime leur courage, mais les chevaux sont épuisés, plusieurs ne peuvent plus courir.

—Piquez, piquez, crie M. Lyons avec force.

—Nous le voudrions bien, lui fut-il répondu, mais nos chevaux sont épuisés.

—Si nous pouvions seulement voir ces barbares ! dit M. Lyons ; leurs chevaux, comme les nôtres, doivent être fatigués.

—Ne vous faites pas illusion sur ce point, dit le sergent, leurs chevaux, plus habitués à la

course, ont pu garder le galop toute la nuit ; s'il en était autrement, nous les aurions rejoints à cette heure.

Le jour paraît, des rayons dorés et resplendissants de lumière, avant-coureurs de l'astre royal envahissent un à un les abîmes, les crevasses et les sinuosités du ravin. Bientôt apparaît l'astre lui-même dans toute sa splendeur ; sa chaleur bienfaisante réchauffe l'ardeur de la petite troupe ; mais vain espoir, efforts inutiles, ceux qu'ils poursuivent ne sont pas encore en vue.

Enfin, la troupe a traversé le ravin et une prairie immense se présente à sa vue. M. Lyons regarde dans toutes les directions. Du point où il se trouve, il peut voir à une assez grande distance, mais rien n'indique le passage ou la présence de ceux qu'ils cherchent.

Il saisit sa lunette d'approche et la porte à ses yeux ; aussitôt il laisse échapper un cri de rage mêlé de douleur, et, sans mot dire, il passe sa lunette au sergent.

Celui-ci s'en empare, et à son tour il s'écrie :

—Ah ! l'infâme vermine, ils ne sont pas moins qu'à six milles d'ici et leurs chevaux paraissent courir encore avec une grande vitesse.

Puis, remettant la lunette à M. Lyons, il s'élance en disant :

—En avant, suivez-moi.

M. Lyons et les autres l'imitent.

Mais, ô douleur! un quart d'heure ne s'est pas écoulé que le cheval du sergent, épuisé, tombe pour ne plus se relever; quelques secondes plus tard, trois des autres cavaliers sont lancés sur le sol par leurs montures qui s'affaissent à leur tour.

—Grand Dieu! s'écrie M. Lyons, que vont devenir ce capitaine et ce jeune homme entre les mains de ces barbares? Allons, ajouta-t il, restez ici une dizaine d'entre vous. Que les autres me suivent.

—Donnez-moi un de vos chevaux, dit le sergent, je veux accompagner notre commandant.

On se remet à la poursuite, mais, hélas! dix minutes plus tard, le cheval de M. Lyons lançait celui-ci sur l'herbe de la prairie.

M. Lyons se relève et regarde avec tristesse le noble animal qui venait de payer de sa vie son dévouement à son maître.

—Mon Dieu, que faire? dit-il au sergent.

—Ils sont perdus, répond ce dernier, nous ne pouvons aller plus loin sans risquer de perdre tous nos chevaux.

Les autres, encore en selle, mettent pied à terre, et guident leurs chevaux à un ruisseau près de là, pour les désaltérer.

—Je n'aurais pas dû consentir à cette chasse dit M. Lyons avec amertume ; c'est ma faute s'ils sont en ce moment prisonniers de ces barbares qui vont leur faire souffrir toutes les horreurs de la torture avant de les mettre à mort et des larmes amères inondent ses paupières Que faire? que faire? ajouta-t-il avec un accent de douleur.

—Ne vous découragez pas, commandant, dit le sergent. Que vingt d'entre vous retournent à la caravane pour y prendre tous les chevaux disponibles et apporter des provisions en abondance. Je me charge de rester ici avec les autres jusqu'à votre retour ; les quelques chevaux qui nous restent auront le temps de se remettre et, tous ensemble, nous reprendrons notre poursuite.

—C'est ce qu'il y a de mieux à faire, se dit-on.

Deux heures plus tard, vingt cavaliers ayant M. Lyons à leur tête, reprenaient la direction du camp où ils arrivèrent fort tard dans la soirée.

M. Lyons laissa juste assez de monde pour protéger les wagons et le butin et le lendemain, dès l'aurore, la petite troupe, augmentée de quelques hommes, de plusieurs chevaux et de provisions en abondance, revenait sur ses pas ; sur le soir, elle avait rejoint le sergent.

Aussitôt on divise l'expédition en deux partis ; l'un, commandé par le sergent, devait prendre une direction vers le sud, l'autre commandé par M. Lyons, devait prendre la direction prise par les sauvages.

Le point de ralliement était l'entrée du ravin, où l'un et l'autre devaient se rejoindre au bout de trois jours.

La prairie est traversée dans toute sa largeur. puis on passe une nouvelle chaîne de montagnes, puis une autre prairie et d'autres chaînes de montagnes. On fouille partout, bravant pour cela les plus grands dangers, on descend dans des abîmes, on escalade des montagnes en longeant des précipices affreux, chevauchant quelquefois pendant douze heures, le jour et la nuit, sans arrêter, sans manger, prenant un jour une direction pour en prendre une autre le lendemain.

Tous les coins et recoins sur une distance de plus de cent milles sont examinés et fouillés, mais toutes ces recherches sont inutiles, on ne trouve que quelques indices du passage des sauvages.

Les deux petites troupes sont fidèles au rendez-vous ; toutes deux ont obtenu le même résultat. On décide de prendre d'autres directions en

poussant aussi loin que possible, on se munit abondamment de provisions et l'on se sépare de nouveau, mais, cette fois, le rendez-vous est remis à deux semaines.

Les deux semaines s'écoulent sans obtenir de meilleurs résultats. On se rencontre de nouveau, mais sur toutes les figures pâles et amaigries, on peut lire la tristesse et la fatigue. On ne conserve plus d'espoir et, l'âme abattue, M. Lyons et ses amis dévoués reprennent la direction du camp.

M. Lyons, malade, ordonne tout de suite le départ de la caravane pour le fort Leavenworth.

Trois semaines plus tard, elle entrait dans ce fort, d'où elle était partie quelques mois auparavant, pleine d'espoir et de confiance dans le bien qu'elle devait opérer pour la science. Elle y revenait, comptant deux hommes de moins et accablée sous le poids de la tristesse et de la douleur.

CHAPITRE XVI

LE CAPITAINE ET ALBERT SONT CONDAMNÉS À SUBIR LA TORTURE

Les sauvages, s'apercevant qu'ils étaient poursuivis, avaient gardé la même direction pendant quatre jours, ne s'arrêtant qu'à de rares intervalles pour laisser essouffler leurs chevaux; puis tournant brusquement vers le sud, ils ne s'arrêtèrent que sur les frontières du Nouveau-Mexique, après dix jours de courses continuelles.

Ils mettent pied à terre dans une gorge tout entourée de hautes montagnes et forment leur camp.

Pendant que les uns dressent les "wigwams" (tentes), le jeune chef et son père s'occupent de couper les liens qui retiennent le capitaine et Albert sur les chevaux.

Les deux captifs, épuisés de fatigue et de privations, n'offrent aucune résistance; ils n'avaient eu durant ce long trajet que quelques morceaux de viande desséchée que leur donnaient ces sauvages, non par compassion, mais par crainte que l'épuisement et la faim ne les fissent mourir avant

qu'ils aient pu exercer sur eux la vengeance qu'ils méditaient.

Pendant que le jeune chef détache les liens des prisonniers, il jette sur eux des regards de haine ; il s'acharne surtout sur Albert, qu'il laisse tomber par terre et foule à ses pieds.

—Lâche, chacal, dit le capitaine frémissant de colère ; que ne puis-je me débarrasser de ces liens qui me retiennent les bras, pour t'infliger le châtiment que tu mérites !

—Tais-toi ou je t'arrache la langue, dit le jeune chef.

—Nous sommes en ton pouvoir, dit vivement Albert, mais prends garde, tôt ou tard tu...

—Ne parle plus, vocifère le jeune chef en se lançant sur lui avec son tomahawk.

—Frappe, frappe, dit Albert sans broncher ; rassasie-toi tout de suite, ce sera mieux pour moi.

Le capitaine, dont les pieds étaient libres, se jette entre Albert et le jeune chef ; d'un violent coup de pied, il envoie rouler ce dernier sur le sol.

Le jeune homme se relève en hurlant de rage et, ramassant sa hache terrible, s'apprête à la lancer sur le capitaine.

Celui-ci, prompt comme l'éclair, se jette de

côté, et l'envoie de nouveau rouler avec son arme à plusieurs pieds plus loin.

Albert, émerveillé de l'adresse du capitaine, admire son courage et sa bravoure.

—Tu ne te relèveras plus, sale vermine, dit le capitaine en s'élançant vers le jeune chef; mais il n'a pas le temps d'exécuter sa menace, vingt bras vigoureux s'emparent de lui et le jettent par terre.

Des cris de vengeance s'élèvent de toutes parts; le jeune chef vient de se relever et avec un cri de rage se lance sur le capitaine pour lui porter le coup fatal, lorsque le vieux chef barre le chemin à son fils et lui dit avec autorité : Mon fils, cet homme est mon prisonnier; à moi de me venger de lui. Celui-là (en désignant Albert) est le tien; il sera temps d'exercer sur eux notre vengeance lorsque toute la tribu sera réunie ici. Laisse-les tranquilles d'ici à deux ou trois jours, vois à leur nourriture afin qu'ils soient assez forts pour endurer une longue torture.

Puis, se tournant du côté des autres sauvages, il ajoute:

—Attachez ces prisonniers à un arbre, et veillez à ce qu'ils ne s'échappent pas. J'ai parlé; allez et faites ce que je vous ai dit.

—Merci, vieux tigre, dit le capitaine, d'ici à

trois jours j'aurai le temps de te punir, toi et ta race infâme.

—Tu ne le pourras, dit le vieux chef d'un ton railleur ; tu n'échapperas pas aux griffes de l'ours ; il fait mieux que le chien qui laisse partir celui qu'il retient.

—Ne lui répondez pas, dit Albert. Dieu saura nous protéger.

—Vous avez raison, cher ami, dit le capitaine.

Quelques minutes plus tard, nos deux prisonniers, pieds et mains liés, étaient solidement attachés à un arbre, et des sentinelles étaient placées autour d'eux pour empêcher toute tentative d'évasion.

Placés l'un près de l'autre, ils peuvent se parler, ce qui est pour eux une grande consolation.

—Si les gens de ma compagnie savaient où nous sommes, avant deux jours nous serions libres, dit le capitaine.

—Je n'en doute pas, dit Albert ; ils feront tout en leur pouvoir pour nous délivrer des mains de ces barbares ; mais, hélas ! il sera difficile pour eux de nous trouver ici.

—Fussent-ils même sur nos traces, reprit le capitaine, ils ne pourraient se rendre ici avant cinq ou six jours. Je ne peux comprendre comment ces chevaux, si frêles en apparence, ont pu

fournir une course aussi rapide pendant dix jours.

—C'est extraordinaire, en effet ; il ne faut pas désespérer cependant, Dieu saura, s'il le veut, nous tirer de ce mauvais pas.

—Il faudrait pour cela un miracle, ou que la tribu ne puisse se rendre ici avant une semaine.

—Dieu saura susciter quelque événement, dit Albert d'un ton assuré ; pour moi, je conserve encore l'espérance.

—Dites-moi, mon jeune ami, qui donc vous donne cette espérance ?

—La prière, capitaine.

—C'est vrai, vous êtes bon ; vous n'avez pas, comme moi, oublié le créateur de la nature, le Dieu qui nous a donné la vie. Hélas ! je voudrais pouvoir en dire autant de moi.

—Dieu vous donne le moyen de vous souvenir de lui ; il est bon, sa miséricorde est inépuisable. Ayez confiance, monsieur ; ce qui arrive en ce moment vous sera peut-être favorable.

—Que je voudrais être comme vous. Vous, si jeune, si ardent, et cependant si calme, si confiant malgré le sort qui nous attend.

—Croyez-moi, monsieur, rien n'arrivera sans la permission de Dieu qui nous a donné la vie ; s'il trouve bon de nous retirer de ce monde, à quoi nous servirait de nous alarmer, de nous

plaindre ou de murmurer? Il est le maître, n'est-ce pas, qu'avons-nous à répliquer? à nous de nous rendre dignes de paraître devant son tribunal. Si, au contraire, il veut nous rendre sains et saufs à nos familles, à nos parents, toutes les tribus réunies de ces enfants du désert, ne sauraient inventer assez de tortures pour nous donner la mort, ne sauraient placer assez de sentinelles ou avoir de liens assez solides pour nous empêcher de leur échapper.

—Je ne puis qu'admirer votre foi, votre confiance, cher ami. Qui donc a pu vous animer de pareils sentiments?

—La religion, monsieur; c'est elle qui m'a appris à connaître Dieu, le maître de la vie et de la mort; qui m'a enseigné à recourir dans mes peines à ce Dieu Sauveur expirant sur la croix par amour pour nous, à intercéder dans mes besoins cette Vierge Immaculée, mère de ce divin Sauveur, et notre mère à tous. Croyez-moi, avec de tels guides, avec de tels défenseurs, on ne peut périr. Cette vie mortelle peut nous être ravie, il est vrai, mais rien au monde ne saurait nous priver de la vie infiniment heureuse, de la vraie vie qui existe au delà de celle-ci.

—Vous êtes vraiment heureux, malgré le terrible malheur qui vient de nous frapper. Je le

comprends à présent, il n'y a que la religion qui puisse nous inspirer de pareils sentiments ; aussi les deux ou trois jours qui me restent à vivre seront employés à réparer mon oubli. Je ne crains ni les tortures dont nous sommes menacés, ni la mort ; cependant que ne m'est-il donné de pouvoir encore une fois serrer dans mes bras mon épouse bien-aimée et les deux petits êtres si chers que Dieu m'a donnés. Qu'il est pénible pour moi de mourir sans les revoir, sans leur dire adieu en les pressant sur mon cœur, et leur demander de prier pour l'époux et le père qui va les quitter pour toujours.

Et de grosses larmes inondaient la figure de cet homme si puissant et si terrible devant ses ennemis.

—Non pas pour toujours, dit Albert avec émotion. Si Dieu juge à propos de vous retirer de ce monde, il saura vous remettre cette épouse et ces enfants que vous aimez tant, il vous réunira dans cette patrie céleste, patrie toute de bonheur et de joie. C'est cette espérance qui ranime mon courage, monsieur ; j'ai, moi aussi, un père et une mère qui m'ont adopté ; ces bons parents n'ont cessé de me prodiguer les soins les plus tendres et les plus généreux ; j'ai de plus une sœur chérie, que dis-je ? une demoiselle belle

et pure comme un ange, fille unique de ces bons parents et qui devait unir sa destinée à la mienne. Ah ! ils sont loin de penser qu'en ce moment nous sommes ici pieds et mains liés et à la merci de ces sauvages.

—Votre père et votre mère sont donc morts?

—Je n'ai jamais connu mon père qui, parti pour la Californie quelques semaines avant ma naissance, a dû subir la torture qui nous menace en ce moment. J'ai perdu ma mère lorsque je n'avais pas encore douze ans. Son souvenir ne m'a pas quitté un seul instant depuis. Qu'elle était bonne pour moi ! qu'elle était belle lorsque, sur son lit de mort, elle m'exhortait à rester toujours pieux et bon. Je n'oublierai jamais ses paroles et les larmes abondantes qui inondaient sa figure toute rayonnante d'amour pour Dieu qu'elle allait voir et posséder pendant l'éternité. "Oui, disait-elle en essuyant mes larmes, ne pleure pas pour moi, cher enfant ; il m'est bien pénible de te quitter, toi si jeune, mais je m'en vais vers mon Dieu qui saura te protéger et te bénir pendant ta vie mortelle. Tu n'as jamais connu ton père, il est mort, sans doute, puisqu'il n'est pas revenu du voyage qu'il avait entrepris pour se créer une honnête aisance. Respecte toujours sa mémoire ; il était bon, vertueux et me rendait la

plus heureuse des épouses. Prie pour lui, prie pour moi, sois toujours bon, toujours vertueux et Dieu ne t'abandonnera jamais." Quelques instants après avoir prononcé ces paroles, elle avait cessé de vivre; mais ces paroles n'ont pas cessé depuis de résonner à mes oreilles, son souvenir est toujours vivant devant moi. Croyez-moi, les paroles de ma mère furent prophétiques, car Dieu n'a cessé de me protéger jusqu'à ce jour; il me protégera encore. J'ai cette confiance, monsieur, rien ne saurait l'ébranler.

—Faites-moi donc le plaisir de me raconter comment vous fûtes adopté par ces bonnes personnes que vous appelez votre père et votre mère.

—Très volontiers, dit Albert, et il fit le récit complet, détaillé de sa délivrance dans la forêt, de son enfance, de ses études, etc. Nous n'entrerons pas dans ces détails, nous les connaissons déjà.

—Eh bien! monsieur, ajouta-t-il, dois-je désespérer de la bonté et de la miséricorde de Dieu? Ne dois-je pas accepter sans crainte et sans murmure ce qu'il me réserve? N'a t-il pas fait plus pour moi que je n'aurais osé l'espérer?

—Vos bonnes paroles me font éprouver un sentiment que je ne puis définir, un sentiment

inconnu pour moi jusqu'à ce jour. Oui, cher ami, je commence à espérer, un horizon plus beau, plus éclatant apparaît à mes yeux. Priez pour moi, brave jeune homme, priez pour celui qui n'a jamais bien compris qu'il existait une vie réelle, une vie de foi, une vie d'espérance.

—Espérons, dit Albert.

Rien de nouveau ne vint les troubler le reste de cette journée et la suivante. Les sentinelles, sans cesse sur le qui-vive, épiaient leurs moindres mouvements, et les insultaient de leurs gestes et de leurs regards.

De temps à autre, on leur apportait des galettes de maïs et des morceaux de viande desséchée qu'ils mangeaient pour conserver leurs forces. Ils espéraient toujours voir arriver leurs camarades.

Le troisième jour changea l'aspect des choses ; de nombreuses arrivées de sauvages avec leurs femmes et leurs enfants annoncèrent à nos prisonniers que toute la tribu serait bientôt réunie et que le temps de leur supplice approchait.

Ils voyaient arriver l'heure où il leur faudrait endurer les supplices les plus cruels ; mais, résignés, ils la voyaient venir sans crainte.

Sur le soir, un grand nombre de sauvages se réunirent au centre du camp. Sur un ordre du

vieux chef, on amène le capitaine et Albert tout près d'eux.

Après avoir commandé le silence, le vieux chef se lève et dit d'une voix forte :

—Frères, vous voyez devant vous deux chiens, deux visages pâles qui, non contents d'avoir envahi notre territoire, ont voulu aussi nous massacrer. Le plus âgé a même osé porter la main sur moi votre chef, et m'a fait son prisonnier ; mais, n'ayant ni le courage, ni la force de l'ours, il n'a pu conserver sa proie.

—Détache-moi, vieux tigre, dit le capitaine, et je te ferai avaler ton insulte.

—Tais-toi, ou je te coupe la langue, reprit le vieux chef avec rage ; mais non, tu pourrais en mourir avant de subir la torture. Puis, se tournant du côté de son voisin, il ajouta : Va et bâillonne la bouche de ce chien.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Le vieux chef reprend sa harangue qu'il continue pendant plus d'une heure ; puis, prenant un ton plus fort, il s'écrie :

—Frères, que mérite ce visage pâle ?

—La torture, la torture, répond-on de toutes parts ; la mort la plus lente, la plus cruelle.

—Merci, frères, dit le vieux chef en reprenant son siège.

A son tour, le jeune chef se lève et fait venir Albert devant lui.

—Ce chien, dit-il, est mon prisonnier et, quoique jeune, deux fois il a porté la main sur moi, le fils de votre chef; deux fois il a voulu me donner la mort; mais le Grand-Esprit m'a protégé en déjouant ses projets infâmes, il l'a même conduit dans mes filets pour que je le punisse de ses forfaits. Que faut-il lui faire ?

—Qu'on lui fasse subir le même sort qu'à l'autre prisonnier, crie-t-on de toutes parts. Lui aussi mérite la torture.

—Au nom de mon père, dit le jeune chef, au nom de la tribu entière je vous dis : merci.

Plusieurs chefs et les plus anciens de la tribu prennent la parole tour à tour; tous sont unanimes à infliger la torture.

Enfin, vers minuit, le vieux chef se lève. Dans ses yeux brille une joie féroce, ses mouvements nerveux et ses gestes menaçants indiquent son impatience à commencer le supplice de ses deux prisonniers.

—Allez, frères, dit-il, que deux d'entre vous aillent tailler un pieu pour chacun des prisonniers; que d'autres apportent des branches sèches pour en former plusieurs fagots; que des feux brillent pendant toute la nuit; que vos lan-

ces et les pointes de vos flèches soient rougies pour brûler les chairs et les entrailles de ces deux chiens ; aiguisez vos couteaux pour entailler leurs membres ; que le tout soit prêt pour le lever du grand astre qui pourra lui aussi voir le beau spectacle dont nous allons jouir. Je vous donne congé pour le reste de la nuit ; avalez de l'eau de feu (" whiskey ") pour faire circuler d'avance la joie que nous allons éprouver ; délassez vos membres par la danse ; à l'aube du jour, au signal que je donnerai, commencera la torture.

Quelques minutes plus tard, deux pieux étaient solidement plantés en terre, et on y attachait le capitaine et Albert.

On les dépouille ensuite de leurs vêtements jusqu'à la ceinture.

De grandes quantités de broussailles et de branches desséchées sont placées tout autour d'eux ; des feux sont allumés dans toutes les directions et, bientôt, commence une orgie des plus dégoûtantes.

A la clarté de ces feux, Albert et le capitaine, ne pouvant faire un seul mouvement, tant leurs liens serrent leurs membres, frémissent à la vu de ces figures horribles, bariolées de mille cou leurs et couronnées de chevelures hérissées ; de ces corps presque nus, de ces monstres à face

humaine qui, par leurs gesticulations, leurs sauts et leurs menaces, ressemblent plutôt à des démons qu'à des êtres créés à l'image de Dieu.

—On se croirait en enfer, dit le capitaine.

—C'en est bien l'image, ajouta Albert.

Détournons nos regards de cette scène horrible, et portons-les de l'autre côté d'une des montagnes qui entourent ce camp et qui semblent vouloir cacher aux yeux du reste de l'univers ces spectacles hideux.

CHAPITRE XVII

DÉLIVRANCE DU CAPITAINE ET D'ALBERT.— HEUREUSE RENCONTRE

—Il va nous falloir faire bonne garde cette nuit, dit un homme à ses compagnons assis autour d'un feu; nous allons traverser cette chaîne de montagnes où plus d'un voyageur a laissé ses os.

—Gare aux sauvages qui oseront nous attaquer, dit un autre, je me charge de dix de ces peaux rouges.

Tous les regards se portent vers le dernier interlocuteur, pendant qu'un sourire incrédule erre sur toutes les lèvres.

—Cela peut vous paraître fort, reprit le même personnage ; eh bien ! qu'il ne me soit pas donné de vous en faire la preuve.

Cet homme était d'une haute stature, et, comme ses compagnons, il portait de longs cheveux tombant sur ses épaules ; une barbe fine, soyeuse descendait sur sa large poitrine. De grands yeux noirs, surmontés de longs cils de même couleur, où brillait l'intelligence, un front large, bien découvert, annonçaient une âme fortement trempée et une bienveillance à toute épreuve. Il était beau, de cette beauté mâle qui atteste à la fois de la fermeté de caractère et de la bonté du cœur ; tout en lui, sa parole, ses manières et ses mouvements indiquaient un de ces esprits d'élite créés pour commander et se faire respecter. Doué d'une force peu ordinaire, il n'en était pas moins agile. Gare à celui qui l'aurait attaqué ou qui aurait essayé de fuir pour se soustraire à un châtiment mérité.

Son accoutrement, comme celui de ses compagnons, au nombre de trente, était propre à effrayer ceux qui les voyaient pour la première fois. Leurs vêtements, serrés sur leurs membres

étaient ajustés à la taille par une large ceinture d'où pendaient de longues épées, des poignards et des revolvers de gros calibre ; de larges feutres rabattus leur servaient de coiffure ; de grandes bottes, montant plus haut que le genou et armées de gros éperons, complétaient ce farouche costume.

Non loin du camp, paissaient une centaine de chevaux attachés à de longues cordes.

—Je crois que nous ferons mieux d'attendre à minuit pour partir, reprit notre homme. S'il y a des sauvages, ils seront endormis à cette heure, ce qui nous permettra de passer sans être troublés.

—A vous de régler l'heure du départ, dirent tous ses compagnons, vous êtes notre commandant.

—Alors, il nous reste cinq heures pour prendre un peu de repos. Allez vous coucher ; je me charge de veiller à votre sûreté.

Quelques minutes plus tard, tout le monde, hors le commandant, s'était retiré sous les tentes et jouissait d'un profond sommeil.

Le commandant, lui, se promenait de long en large en donnant libre cours à ses pensées. Dans quelques semaines, se disait-il, je verrai ma famille qui, depuis longtemps, doit soupirer après

mon retour. Mon Dieu, veuillez écarter tous les obstacles qui pourraient se dresser sur notre chemin; donnez-nous le courage et la force de repousser toute attaque.

Quelques minutes avant minuit, il réveille ses compagnons; tous s'empressent de prendre un peu de nourriture; puis on saute à cheval, et la petite troupe se met en marche.

Chaque cavalier porte en travers de sa selle une longue carabine et un fusil à air. Soixante-dix à quatre-vingts chevaux sont placés au centre, portant sur leur dos les provisions, les munitions et de grands sacs qui paraissent très lourds.

On arrive à une passe de montagnes.

—Attention, mes amis, dit le commandant, le temps critique est arrivé, il va nous falloir avancer avec la plus grande précaution, car cette passe est longue et difficile. Les chevaux de charge sont ils tous attachés?

—Oui, commandant.

—Et vos fusils à air?

—Ils sont tous en ordre.

—Très bien, à présent vous allez me laisser prendre le devant; lorsqu'il y aura du danger je vous avertirai.

Le commandant part; un peu plus tard, la petite troupe continue sa marche.

—Quel homme que notre commandant, dit l'un d'eux, il ne craint rien.

—Il ne reculerait pas devant toute une tribu de sauvages, dit un autre ; il les connaît bien, ayant été leur prisonnier pendant près de vingt ans.

Il était près de quatre heures du matin, l'aurore commençait à poindre et aucun incident n'avait éveillé l'attention de notre petite troupe, lorsqu'une lueur à droite attire les regards du commandant.

Il arrête, descend de cheval et prête l'oreille ; il se baisse et, la face contre terre, il écoute.

Ses compagnons le rejoignent ; l'un d'eux lui demande ce qui peut ainsi attirer son attention.

—Voyez-vous cette lueur? lui dit-il, il y a là toute une tribu de sauvages faisant un tapage d'enfer ; ou je me trompe, ou ces sauvages vont exercer la torture sur quelques prisonniers. Qui sait? ce sont peut-être des blancs auxquels ils ont tendu un piège.

Cette pensée fait frémir tous ses compagnons.

—Allons y voir, dirent tous les gens de la cavalerie.

—Non, non, dit le commandant.

—Que faire alors?

—Ce que l'on voudrait que d'autres fissent si nous étions à leur place.

—Ce ne sont pas des blancs peut-être, dit l'un d'eux.

—A nous de nous en assurer, dit le commandant. Attendez-moi ici, il suffit que l'un de nous sache ce qu'ils vont faire, je ne tarderai pas à revenir.

Saisissant alors sa carabine, il se dirige dans la direction de la lumière. A peine a-t-il marché dix minutes qu'un spectacle effrayant s'offre à ses regards : des hommes, des femmes et des enfants, à moitié nus, ivres, la figure grimaçante et les cheveux hérissés, sautent et dansent autour de vingt feux. Sa vue se porte vers le centre et, là, attachés à deux pieux, sont deux blancs, un homme d'un âge mûr, l'autre, tout jeune encore ; il peut distinguer leurs traits sur lesquels se lisent le calme et la résignation.

—Lâches, barbares, se dit-il avec colère, nous allons vous faire payer cher votre audace et votre cruauté.

Il voit les chefs se diriger vers un point commun ; d'autres sont à faire rougir des broches ou la lance de leurs flèches.

—Il faut agir promptement, se dit-il, la torture va commencer. Il hâte le pas et, d'une voix sup-

pliante, il envoie vers le ciel cette prière : Mon Dieu, permettez que nous arrivions à temps pour empêcher ce crime atroce.

Il arrive tout essoufflé à ses compagnons.

—Vite, vite, mes amis, leur dit-il, emparez-vous de vos armes ; n'oubliez pas vos fusils à air ; restez juste assez de monde pour garder les chevaux, que les autres me suivent. Dépêchez-vous, il s'agit de sauver de la torture, de la mort deux de nos compatriotes.

—Allons les venger, dirent tous ses compagnons en suivant le commandant.

Cinq d'entre eux étaient restés à la garde des chevaux ; après les avoir attachés aux arbres, ils prennent, à leur tour, la direction de la lumière.

. . . .

Le vieux chef vient de donner le signal convenu pour commencer la torture ; de grands cris de joie suivent ce signal, et tous approchent au centre pour mieux voir le spectacle.

Le vieux chef et son fils viennent s'asseoir sur une espèce d'estrade dressée pour l'occasion en face des deux prisonniers.

Le vieux chef, tenant dans sa main le sabre du capitaine, descend et avance vers celui-ci en lui lançant des regards farouches.

—Ta carcasse de chien va subir la torture, lui

dit-il avec une joie féroce. Puis fouillant les poches du pantalon du capitaine, il en tire un canif et quelques pièces d'argent. Tu n'auras plus besoin de ces choses, ajouta-t-il avec un sourire moqueur, mais, tiens, je te laisse ce sabre, il pourrait ranimer ton courage, et en disant ces mots, il le plante à deux pieds en avant du capitaine, et il retourne reprendre son siège.

Le jeune chef se lève à son tour et s'avance vers Albert. Imitant son père, il s'approprie le contenu des poches de sa victime. La dernière chose qu'il en retire est un chapelet.

—Tiens, dit-il d'un ton railleur, un objet de culte, un talisman, je suppose ; je vais te le passer autour du cou, il pourrait te donner la force de supporter la torture. Puis, il le passe rudement au-dessus de la tête d'Albert.

La croix, en tombant, se trouve suspendue sur la poitrine de ce dernier.

Un éclat de rire moqueur se fait entendre.

—Merci, dit Albert d'une voix ferme.

Le jeune chef va reprendre son siège.

Alors deux jeunes sauvages, armés de larges couteaux, se dirigent vers les deux chefs qu'ils saluent, puis ils se retournent et, avec des gestes menaçants, ils avancent vers les deux prisonniers.

—C'en est donc fini, dit le capitaine. Mon Dieu, ayez pitié de moi.

—Confiance, monsieur, dit Albert ; puis, levant les yeux vers le ciel, il s'écrie à haute voix : Mon Dieu, je vous donne mon âme. je la remets entre les mains de votre divine miséricorde. Et vous, Vierge Marie, ne m'abandonnez pas pendant cette heure suprême. Vous n'avez cessé de me protéger, surtout lorsque, jeune enfant, je m'affaissais dans cette forêt pour ne plus me relever, si vous n'étiez venu me secourir...

Les deux sauvages arrivent et lèvent leurs couteaux.

—Non seulement, continue Albert, vous m'avez tiré d'une mort cruelle, mais vous m'avez donné un père, une...

Il n'a pas le temps de continuer, un sifflement aigu passe près de ses oreilles ; malgré lui, sa tête fait un mouvement de côté. Il en est de même pour le capitaine, et les deux sauvages tombent comme foudroyés.

Cependant aucune détonation ne s'est fait entendre.

—C'est la peur qui les a fait tomber, s'écrie la tribu entière. Deux autres, deux autres plus braves.

Le capitaine et Albert regardent les deux cadavres gisants devant eux.

Deux autres sauvages s'avancent ; comme les premiers, ils saluent les chefs et, le couteau à la main, ils se dirigent d'un pas ferme et rapide vers les prisonniers.

—Confiance, répète Albert, le salut est proche.

Les deux sauvages arrivent et lèvent leurs couteaux ; un second sifflement se fait entendre ; à leur tour, ils tombent comme frappés par la foudre, et leurs corps tombent en travers des premiers.

—Eux aussi sont des lâches, crient deux sauvages âgés ; nous allons faire leur affaire ; et, se munissant de broches rougies, ils s'élancent sur les prisonniers.

La pointe des broches est près d'atteindre la chair du capitaine et d'Albert, lorsque les deux sauvages tombent à leur tour.

Un cri de rage s'échappe de la gorge des deux chefs qui se lèvent en même temps et, armés de leurs tomahawks, se lancent en courant pour en finir avec leurs prisonniers.

Déjà la hache terrible est levée sur leurs têtes ; les deux chefs poussent un cri de triomphe, mais

ce cri expire dans leur gorge et aussitôt ils tombent pour ne plus se relever.

Au même instant, un cri formidable se fait entendre.

—Feu ! répond l'écho.

Une détonation forte, terrible répond à ce cri ; en un clin d'œil trente hommes criant : Tue ! tue ! se ruent sur la tribu qui, surprise, épouvantée, cherche son salut par la fuite. Cependant les balles atteignent les fuyards les plus rapprochés, ils tombent tour à tour sous les coups bien dirigés.

Les cris de douleur se mêlent aux cris de triomphe ; des coups secs, saccadés se succèdent avec rapidité.

Tout cela s'était passé si vite que, ni le capitaine, ni Albert n'avaient eu le temps de revenir de leur surprise. Quelques secondes plus tard, les liens qui les retenaient tombaient à leurs pieds.

Alors le capitaine revient à lui-même et, poussant un cri de joie et de reconnaissance, il saisit son sabre et se joint à ses sauveurs ; ses coups terribles jettent l'épouvante parmi ceux que les balles n'ont pas encore atteints.

Pendant que ses hommes poursuivent les fuyards, le commandant coupe les liens d'Albert.

En passant devant ce dernier, le chapelet attire son attention ; un saisissement s'empare de lui et il porte ses regards sur le jeune homme qu'il vient de délivrer. Alors une pâleur subite couvre sa figure, et son cœur bat avec force.

—Merci ! Ah ! merci ! dit Albert en se jetant à ses genoux. Après Dieu, je vous dois la vie.

Mais le commandant reste comme immobile ; sa vue ne quitte pas la figure du jeune homme ni le chapelet suspendu à son cou ; de temps à autre, il passe et repasse la main sur son front et semble ne pas entendre Albert toujours à ses genoux.

Ce dernier s'empare d'une des mains de son sauveur et il s'aperçoit qu'il est en proie à un tremblement nerveux.

—Etes-vous malade, monsieur ? demande Albert.

Le commandant, la vue toujours fixée sur notre héros, ne répond point. Les détonations se succèdent avec rapidité, les poursuivants et les fuyards passent tout près de lui en criant ; les cris de douleur se mêlant aux cris de : Tue ! tue ! résonnent tout autour d'eux, mais ni le commandant, ni Albert ne les entendent.

Ce dernier, les yeux fixés sur son libérateur, attend sa réponse. Enfin le commandant revient

à lui-même et d'une voix qui trahit l'émotion, il dit à Albert :

—Veuillez me laisser voir ce chapelet, mon ami.

Albert s'empresse de le lui présenter.

Le commandant s'en empare et l'examine, il tourne la croix et lit sur le dos : " Emélie Defoy, née Tourangeau." Mon Dieu, se dit-il, est-ce un rêve ? Puis, se tournant du côté d'Albert, il lui demande d'une voix tremblante :

—Votre nom, s'il vous plaît, dites-moi votre nom.

—Albert Stevens, monsieur.

—Stevens, dites vous ? Oh ! de grâce, dites-moi comment vous avez pu vous procurer ce chapelet ?

Une idée subite s'empare d'Albert et le fait pâlir à son tour.

—Ce chapelet vient de ma mère, monsieur ; elle me l'a donné en mourant.

—Votre mère est morte, dites-vous ?

—Oui, monsieur.

—Et le nom de votre mère ?

—Emélie Defoy ; Defoy était le nom de mon père, que je n'ai pas eu le bonheur de connaître.

Le commandant lève les yeux vers le ciel et tombant à genoux, il fait entendre ces seuls mots :

Mon Dieu, merci ! Puis, se levant subitement, il jette son large feutre par terre et ouvrant ses bras, il s'écrie d'une voix entrecoupée par les larmes :

—Regarde-moi bien, cher enfant ; une ressemblance peut-elle être plus parfaite ? Viens, viens, cher fils !

—Mon père ! mon père ! s'écrie Albert en se précipitant, ivre de joie et de bonheur, dans les bras de son père.

—Mon fils, oui, mon fils, dit le commandant. Soyez béni, ô mon Dieu !

Ils se tiennent longtemps enlacés dans les bras l'un de l'autre : trop émus, trop heureux, ils ne peuvent prononcer une seule parole ; tout entiers à leur bonheur, ils ne voient et n'entendent rien de ce qui se passe autour d'eux ; leurs cœurs reconnaissants s'élèvent vers l'Eternel pour le remercier.

Le capitaine et les hommes du commandant, n'ayant plus rien à craindre de la part des sauvages, revenaient un à un et, debout, silencieux, ils n'osaient déranger ce tableau si intéressant.

—Venez, venez, mes amis, dit enfin le commandant, que nous nommerons Defoy. Venez partager mon bonheur ; ce jeune homme est mon

fils, c'est mon enfant. Regardez-le bien ; n'ai-je pas le droit d'en être fier ?

—Votre fils ? s'écrient tous les gens de la troupe en venant presser les mains d'Albert.

Le capitaine vient à son tour serrer les mains de M. Defoy.

—Que Dieu est grand dans ses desseins ! dit-il ; je vous félicite d'avoir un tel fils, monsieur. Qui pourrait ne pas se féliciter ? Messieurs, je n'ai jamais fléchi devant l'ennemi ; ni le nombre ni les balles ne m'ont fait reculer ; cependant, devant ces préparatifs pour nous appliquer la torture, devant ces larges couteaux à la lame rougie, devant ces fers pointus, j'ai tremblé. Il n'en était pas ainsi de ce jeune homme, votre fils ; il était aussi calme, aussi courageux et aussi résigné que si rien ne l'eût menacé. A cette vue, j'eus honte de moi-même et, grâce à ses avis, à ses bons conseils, je devins plus fort. Fort, courageux, instruit et très poli, votre fils a su s'attirer l'estime et le respect de tout le monde de notre caravane ; profondément attaché à sa religion, il a fait ressortir, à plusieurs reprises durant notre voyage, la beauté de sa doctrine. Grâce à lui, monsieur, je suis devenu un autre homme. Après Dieu, je vous dois la vie, messieurs, ajou-

ta-t-il; permettez-moi de vous remercier et de vous exprimer toute ma reconnaissance.

Pendant que le capitaine parlait, M. Defoy jetait sur son fils un regard plein d'ivresse et de bonheur.

—Que l'on dise ou que l'on pense ce qu'on voudra, continue le capitaine, pour moi, notre délivrance est due à une cause extraordinaire; j'y vois le doigt de Dieu qui vous a tracé le chemin, indiqué l'heure pour arriver à temps.

—Vous avez dit vrai, dit M. Defoy; nous avons retardé notre départ à minuit pour ne pas éveiller l'attention des sauvages. En nous faisant ainsi retarder, Dieu avait ses desseins, puisque nous arrivons juste à temps pour vous soustraire, vous et mon fils, à la mort la plus cruelle. Messieurs, ajouta-t-il, il faut voir à nos chevaux; ces sauvages pourraient bien s'en emparer.

—J'ai pensé à cela, dit l'un de ses compagnons; dix d'entre nous sont allés les chercher pour les amener ici.

—Bien, dit M. Defoy; nous allons nous reposer pendant une heure ou deux; lorsque nous nous serons fortifiés par un bon déjeuner, nous reprendrons notre route.

—Avec vos deux prisonniers, n'est-ce pas? dit le capitaine en souriant.

—Que nous aurons soin de lier fortement avec les liens de l'amitié, dit M. Defoy.

—Dites plutôt les liens de notre reconnaissance.

CHAPITRE XVIII

M. DEFOY RACONTE SON HISTOIRE

Quelques minutes plus tard, ils étaient tous assis autour d'une toile déposée sur l'herbe et chargée de jambons, de viande fumée et de fruits parfaitement conservés; quelques bouteilles de bon vieux vin de Californie complétaient le menu.

Albert, ivre de bonheur, ne cessait de regarder son père, et ce dernier ne se lassait point de lui prodiguer les soins les plus empressés.

—Ah! que je suis heureux de te voir, cher enfant! Dieu a voulu retirer mon épouse chérie de ce monde, mais il m'a conservé et rendu mon fils. Tu me raconteras tout ce qui s'est passé depuis ton enfance; mais auparavant tu as le droit de savoir pourquoi je ne suis pas revenu plus tôt vers mon épouse, ta mère, et toi, mon enfant. Je crains que déjà tu n'aies eu cette pensée et que

des reproches ne se soient élevés dans ton cœur pour me les adresser. Cher enfant, j'ai trop besoin de ton amitié, de ton attachement pour laisser en toi un seul doute, une seule pensée qui pourrait altérer tes bons sentiments à mon égard. Si vous n'avez pas d'objections, messieurs, ajouta-t-il en s'adressant à ses compagnons, je vais raconter mon histoire.

—Oui, oui, dirent tous ces derniers.

—Vous ne pouvez choisir un temps plus propice, monsieur, dit le capitaine en se levant ; j'ai hâte de connaître les événements qui viennent d'avoir un aussi heureux dénouement. Cependant avant que vous commenciez, me serait-il permis de porter une santé ?

—Je ne saurais vous refuser, dit M. Defoy.

—Alors veuillez remplir vos verres, messieurs.

Tout le monde s'empresse d'obéir.

—Messieurs, dit le capitaine d'une voix émue, je remercie Dieu de nous avoir conservé la vie, à moi et à ce digne jeune homme ; je vous remercie tous du dévoûment que vous venez de montrer pour deux de vos semblables. Laissez-moi vous demander de boire ce vin délicieux à la santé de ce père si heureux, de ce jeune homme si digne et si joyeux d'avoir trouvé ce père qu'il n'avait pas encore connu. Que ce jour mé-

morable ne s'efface jamais de notre mémoire, qu'il soit pour moi un jour d'éternelle reconnaissance envers Dieu et envers vous, aux cœurs si nobles et si généreux. Votre digne commandant va répondre en nous faisant le récit de ses aventures.

—Bravo, bravo, s'écrie tout le monde en se levant.

—A votre santé, capitaine, dit M. Defoy.

Après qu'on eut vidé les verres, chacun se rassied sur l'herbe; M. Defoy commence son récit :

—Messieurs et cher enfant, dit-il, en l'année 1832, à peu près deux mois avant la naissance de mon fils, je partais de mon village natal, au Canada, en compagnie d'une vingtaine de mes compatriotes, pour la Californie. Notre but était de ramasser de l'or et de revenir dans notre patrie pour y vivre à l'aise.

" Nous partons donc, le cœur navré de douleur ; l'un laissait son épouse bien-aimée, un autre sa famille, un troisième une fiancée toute désolée ; mais, pleins d'espérance pour l'avenir, tous faisaient la promesse d'un prompt retour.

" Mon épouse, quoique très peinée de mon départ, encourageait le but que je me proposais ;

elle entrevoyait un bonheur, une aisance dont, hélas ! elle ne pourra jamais jouir.

Ici, M. Defoy dut s'arrêter, les larmes inondaient sa figure.

—Continuez, mon père, dit Albert avec émotion.

—Oui, mon enfant ; la pensée de ta mère, de mon épouse que je ne verrai plus ici-bas, me...

—Dieu l'a retirée de ce monde, il est vrai, mais elle jouit là-haut d'un bonheur plus parfait que le nôtre en ce moment.

—Je le sais, elle était si bonne et si vertueuse.

—Oui, mon père, et j'ai toujours essayé de me rendre digne d'elle.

—Dieu t'en accordera plus de faveurs, et tu rendras ton père le plus heureux des mortels. Je continue mon récit :

" Tout alla bien jusqu'au fort Laramée ; notre caravane comptait soixante hommes bien armés et prêts à toute éventualité ; nous avions quitté ce fort depuis quelques jours, lorsque nous vîmes plusieurs bandes de sauvages rôder autour de nous ; ils allaient et venaient sans paraître s'occuper de notre caravane.

" Un soir, nous vîmes de grands feux allumés dans plusieurs directions ; habitués à ces choses, nous n'y portâmes aucune attention. Les gens de

notre caravane se moquaient même des sauvages en disant qu'ils étaient trop lâches pour nous attaquer. Nous nous couchons sans aucune appréhension, laissant seulement deux hommes pour garder le camp.

"Vers minuit, je fus réveillé en sursaut par des cris de détresse et des appels au secours. Je me lève avec hâte et, saisissant ma carabine, je sors précipitamment, bien décidé de repousser toute agression.

"La nuit était très noire; cependant je pouvais distinguer des sauvages par centaines au milieu et tout autour du camp.

"Une rage subite s'empare de moi, et saisissant ma carabine par le canon, je frappe à droite, à gauche, partout où une ombre se dessine. Combien de temps je frappai ainsi, je ne saurais le dire; plusieurs de mes compagnons, voyant la lutte inutile, prennent le parti de fuir; mais c'était pour tomber un peu plus loin. Plusieurs avaient cessé de vivre, quelques-uns seulement résistaient encore.

"Cependant tout fut inutile; harcelés sans cesse et sans relâche par nos ennemis dont le nombre semblait augmenter, nous dûmes céder.

"Je n'en continuais pas moins à frapper; bientôt je fus seul à combattre, tous mes compa-

gnons étaient morts; cependant les sauvages n'osaient pas m'approcher. Le jour commençait à poindre, lorsque je sentis une corde passer sur mes épaules ; un instant après mes bras étaient fortement serrés contre mon corps.

" Lorsque je fus ainsi incapable de me défendre, il fut facile pour les sauvages de me lier les mains et les pieds et de me monter sur un cheval auquel ils m'attachèrent. Quelques minutes plus tard, après s'être emparés de nos chevaux, de nos wagons et de tout ce qui appartenait à notre caravane, ils m'entraînaient vers leur camp.

" Arrivés à leur village, ils m'attachèrent à un arbre où ils me laissèrent plusieurs jours sans m'inquiéter ; de temps à autre on me jetait quelques morceaux de viande et des galettes que je mangeais avec répugnance.

" Je n'entrerai pas dans tous les détails, messieurs, ce serait trop long. On avait décidé d'abord de m'appliquer la torture, mais le plus âgé des chefs s'y opposa en disant que j'étais un brave, qu'il vaudrait mieux me tenir en esclavage, que l'on pourrait tirer de moi une forte rançon ou me faire servir d'otage au cas de besoin. Ces raisons prévalurent, et dès lors on me délia les pieds pour me permettre de marcher ; mais on ne voulut pas en faire autant de mes

mains et, encore, fus-je placé sous la surveillance de trois d'entre les plus forts et les plus robustes.

" Je ne vous parlerai point de toutes les tracasseries, des affronts qu'il m'a fallu subir, des voyages pénibles qu'il m'a fallu faire, des horreurs dont j'ai été témoin. Au bout de deux ans pendant lesquels j'ai essayé plusieurs fois de fuir, je fus pris d'une maladie qui a failli m'emporter dans la tombe. La pensée de mon épouse et de mon enfant me torturait sans cesse. Cependant je revins à la santé et la surveillance continua toujours. Vingt fois je pris la fuite, et vingt fois il me fallut revenir.

" Il y a à peine deux mois que, pendant la nuit, il survint une tempête effroyable. Le firmament était caché par de gros nuages noirs se croisant, se heurtant et se bousculant les uns les autres ; ils nous paraissaient comme autant de géants monstres, horribles, se livrant une bataille acharnée ; les plus petits, refoulés, forcés de livrer passage aux plus gros, se baissaient pour se réunir à d'autres, chassés comme eux, et ainsi réunis, ils se soulevaient pour reprendre possession de leur place. Des éclairs éblouissants, formant mille zigzags, fendaient les airs en serpentant, et frappaient la prairie dans toutes les directions ; un murmure sourd, menaçant, appro-

chait de plus en plus. Soudain, une voix forte se fait entendre, semblable à cent bouches à feu vomissant en même temps la mitraille, l'écho de cette voix fait trembler la terre de son résonnement ; les nuages s'entr'ouvrent et s'agitent, les éclairs redoublent d'activité et traversent la voûte céleste en tous sens, et, comme obéissant à une consigne, un vent terrible dans ses sifflements, fougueux dans sa course, se rue sur nous ; en un instant, il s'est emparé des tentes et de tout le matériel du camp.

"Les sauvages épouvantés, fous de terreur, se jettent par terre en faisant entendre des cris lamentables. Une pluie torrentielle s'abat au même instant, la bataille des éléments est dans toute sa vigueur, les coups de tonnerre se succèdent sans interruption, personne n'ose se relever.

"Une idée s'empare de moi. Le temps propice est arrivé, me dis-je, fuyons. Je me lève aussitôt, mes gardes n'osent m'en empêcher ; de mes pieds, je saisis un de leurs couteaux et, d'une voix menaçante, j'ordonne à l'un d'eux de couper les liens qui retiennent mes mains. Il a à peine fini, que je lui arrache le couteau et m'élance à travers la prairie. L'espoir de recouvrer la liberté me donnait une agilité dont je m'étonnais moi-même, je priais Dieu de continuer cette tempête

pour me donner le temps de m'éloigner le plus possible.

"Je courus jusqu'au matin sans arrêter. A bout d'haleine, je me laissai abattre au pied d'un arbre ; quelques minutes plus tard j'étais profondément endormi. Je ne me réveillai que le soir et, complètement reposé, je me remis en marche avec une nouvelle ardeur.

"Je marchais sans trop savoir où j'allais, me confiant en la bonté de Dieu, je me disais : Il saura bien me conduire dans les bras de quelque ami.

"La faim commença à se faire sentir ; pour l'apaiser je mangeais des feuilles d'arbres, des herbages dont je connaissais l'efficacité, quelquefois des noix. Je marchai ainsi pendant cinq jours et six nuits. Sur le matin de la dernière journée, le bruit causé par les pas d'un animal attire mon attention ; je regarde et je vois un mouton des montagnes qui, en m'apercevant, prend la fuite. La proie était trop riche pour la laisser échapper. Je me mets à sa poursuite, je cours durant plus d'une heure et je puis rejoindre l'animal au pied d'un immense rocher qu'il essaie, mais en vain, d'escalader. Je saisis alors mon couteau et le lève pour lui donner le coup fatal, lorsque le pauvre animal pousse un cri plaintif.

Aussitôt un sentiment de pitié s'empare de moi, je ne puis me résoudre de lui ôter la vie et je le laisse partir. Comment pourrais-je, me dis-je, tuer cet animal inoffensif, tandis que j'ai tant besoin de protection moi-même?

" Je me retourne pour reprendre ma marche, lorsque mon attention est attirée par quelque chose qui brillait d'un éclat extraordinaire.

" Je m'en approche ; de l'or, de l'or, m'écriai-je. Là, devant moi, de nombreux morceaux d'or pur s'étalaient à mes yeux avides. Il y en avait des gros et des petits. Il y avait pour des millions de ce précieux métal. Une immense fortune, me dis-je, plusieurs immenses fortunes.

" Dans mon égoïsme, je dois vous l'avouer, je ne pensais plus ni à ma captivité, ni à Dieu. Cet or me fascinait, me faisait éprouver un indicible bonheur, rien qu'à le voir. Dans la crainte de le perdre ou de me le voir enlever, je passai une partie de la journée à le couvrir de broussailles, de pierres et de terre.

" Cette besogne terminée, il me vint une idée. Il y a ici, me dis-je, assez d'or pour rendre millionnaires au moins trente personnes ; pourquoi ne pas confier mon secret à autant de bons pères de famille qui sauront en profiter, et avec ma

part, je pourrai de suite retourner vers mon épouse et mon enfant.

" Dans cette résolution, je fais un examen minutieux des lieux, de la disposition des montagnes, de la hauteur des pics, des ravins, etc., et je me remets en marche en ayant le soin de marquer avec mon couteau les arbres de distance en distance.

" Je marchai deux jours encore sans trop souffrir de la faim, car les noix et les fruits sauvages étaient en abondance. Sur la fin du deuxième jour, j'entendis des coups de pic. Ah ! me dis-je, il doit y avoir des mineurs près d'ici.

" Je me dirige de ce côté, en remerciant Dieu. Quelques instants suffirent pour me trouver en face de vous tous, messieurs, mes compagnons, qui venez de me prouver votre amitié en m'aidant à délivrer mon fils et ce gentilhomme.

Puis se tournant du côté d'Albert et du capitaine, il ajoute :

—En arrivant près de ces messieurs, il me fut aisé de voir qu'ils étaient tous de dignes pères de famille, qui travaillaient pour leurs épouses et leurs enfants. Aussi, je ne tardai pas à leur faire part de ma découverte. Tous vinrent me serrer les mains en m'exprimant leur joie et leur reconnaissance. Les coups de pic cessèrent et l'on

m'entraîna au camp ; puis, après m'avoir donné des habits, car j'étais presque nu, on me fit asseoir à une table où je pus prendre un repas copieux.

"Le lendemain, dès l'aurore, nous étions tous à cheval et nous nous rendions au célèbre rocher. Les pierres et les broussailles furent bientôt écartées. Quelques jours suffirent pour ramasser cet or que nous chargeâmes sur nos mulets.

"Avec notre charge précieuse nous nous rendîmes à Sacramento City où, après avoir fait peser notre or à l'agence du gouvernement, le trésorier nous en donna un reçu sous la forme d'une traite payable à notre ordre à Washington. Notre part à chacun était de plus de deux millions.

"Le partage fait, mes compagnons proposèrent de retourner au rocher pour enlever le reste de l'or. Très volontiers, leur dis-je.

"Une semaine plus tard, nous revenions à la même ville avec le reste du précieux métal. Je commence à en faire le partage. Tous mes compagnons me regardent en souriant; l'un d'eux s'avance et me dit d'une voix émue :

—Nous ne pouvons partager avec vous, cette fois ; gardez le tout, il vous appartient.

—Mais, mes bons amis, leur dis-je, je...

—Ne nous faites pas de peine, dirent-ils, gardez tout, c'est à vous.

" Je dus céder à leur désir et vendre cet or à mon profit : une seconde traite, cette fois de trois millions, me fut remise. Comme tu viens de le voir, cher enfant, ajouta-t-il en s'adressant à Albert, je suis riche, et cette richesse est pour toi.

Albert remercia son père d'un regard de reconnaissance.

—A présent, messieurs, continua M. Defoy, il va falloir nous remettre en route. Nous aurons besoin cependant de surveiller ces sauvages qui ne tarderont pas à vouloir tirer vengeance du châtiment que nous venons de leur infliger.

—Nous pouvons dès à présent leur en ôter les moyens, dit le capitaine. Si vous me le permettez, je ferai une proposition.

—Sans doute.

—Ce serait de s'emparer d'abord de leurs chevaux, quitte à les leur remettre lorsque nous serons à l'abri de tout danger. Nous pouvons, de plus, détruire toutes les armes dont ils n'ont pu s'emparer dans leur fuite précipitée, et ne laisser intactes que les tentes et les provisions nécessaires pour nourrir leurs femmes et leurs enfants. Détruisons tout le reste, ils serent alors dans

l'impossibilité de nous attaquer, même de nous suivre.

—Bravo, c'est ce qu'il faut faire, s'écriait-on de toutes parts.

Quelques minutes plus tard, des centaines de fusils, de tomahawks, des milliers de flèches, de lances, etc., étaient entassés pêle-mêle au milieu du camp. On entoure le tout avec les broussailles ramassées quelques heures auparavant par ces sauvages pour un tout autre but. Un feu s'élevant à plusieurs pieds de hauteur, consuma le tout en quelques minutes.

On s'empare ensuite de tous les chevaux ; et après qu'on les eut attachés à ceux de la petite caravane, M. Defoy donna le signal du départ.

Un cri immense se fait entendre.

Tout le monde se retourne et chacun peut voir des centaines de sauvages, hommes, femmes et enfants, sur les montagnes environnantes.

D'un commun accord, tous ôtent leurs larges feutres et, les agitant en l'air, leur crient : Adieu !

—Que ce qui vient de vous arriver vous apprenne à être plus humains, dit M. Defoy.

Une heure après, notre caravane, gaie et joyeuse, quittait les montagnes pour entrer dans cette immense prairie qu'elle ne quittera qu'à son arrivée au fort Leavenworth, où elle n'aura plus

rien à craindre de la part de ces enfants du désert, si cruels, si terribles envers leur ennemi commun, le visage pâle.

CHAPITRE XIX

M. STEVENS RECOIT UNE TRAITE — TRISTE NOUVELLE

On était au dîner chez M. Stevens. Un grand changement s'était opéré dans cette famille, naguère si heureuse et si gaie. M. Stevens, sans cesse préoccupé de l'état de ses affaires, était devenu soucieux ; Mme Stevens n'était guère mieux, sa vue se portait souvent sur sa fille et ses yeux se remplissaient de larmes ; Eva était triste, elle ne riait et ne chantait plus.

—C'en est fini, dit M. Stevens, divers jugements ont été portés contre moi, et les huissiers peuvent arriver d'un moment à l'autre pour mettre sous saisie tout ce que nous possédons, maison, meubles, etc. Ah ! qu'il est pénible de se trouver dans une pareille situation.

—Il ne faut pas désespérer, dit Mme Stevens,

ta nombreuse clientèle nous permettra de vivre avec aisance.

—Je le sais, mais ma fille pour laquelle je rêvais un si brillant avenir... Ah! chère enfant tu...

—Ne vous inquiétez pas pour moi, cher père, dit Eva, je serai toujours heureuse avec vous et ma mère.

—Non, non, chère enfant, reprit M. Stevens, la pâleur de tes joues, ta tristesse depuis plusieurs jours, démontrent trop bien que toi aussi, tu éprouves le grand malheur qui vient de nous frapper.

—Si je suis triste, mon père, c'est parce que vous l'êtes, parce que ma mère souffre.

—Si au moins Albert était ici, dit Mme Stevens en jetant un regard sur sa fille.

—Oui, dit M. Stevens; s'il était ici, il me semble que je serais plus résigné, plus confiant. Je ne sais... cependant, depuis quelques jours, j'éprouve un ennui, un désir de le revoir...

Un éclair de joie brilla sur la figure d'Eva.

—Le cher enfant, dit Mme Stevens, sa présence ici nous causerait une véritable joie. Le bonheur et la gaîté semblent être partis avec lui.

—Son retour ne doit pas tarder, dit M. Stevens ; j'ai hâte de le revoir.

On frappa à la porte.

M. et Mme Stevens tressaillirent.

—Les huissiers ! dit vivement M. Stevens.

La servante entre et remet une lettre à ce dernier.

—Ah ! dit-il, une lettre enregistrée ; elle porte le timbre du trésorier de Washington.

—Des nouvelles d'Albert, dit vivement Eva en se levant.

M. Stevens s'empresse d'ouvrir la lettre : un petit papier presque carré tombe à terre.

Eva s'empresse de le ramasser et, jetant un regard rapide sur son contenu, elle s'écrie :

—Une traite, mon père !

—Une traite ! répète Mme Stevens en prenant le papier qu'elle remet à son époux.

—C'est bien cela, dit M. Stevens d'une voix pleine d'émotion, une traite de deux mille dollars payable à mon ordre. Qui donc l'a envoyée ?

Il s'empresse de déplier la lettre, et lit à haute voix :

" A. C. STEVENS, ECR.

" Monsieur,

" Votre fils, Albert Stevens, m'a chargé avant

son départ de vous remettre ce montant, à compte de ses honoraires comme secrétaire de l'expédition dont il fait partie. Soyez assez bon d'accuser réception et vous obligerez,

"Votre humble serviteur,

"C. T., trésorier."

—Elle vient d'Albert, s'écrie Eva.

—Le cher enfant, ajoute Mme Stevens.

—Grand et noble cœur, dit M. Stevens; encore une marque de son respect et de son amitié pour nous... J'ai été bien trop sévère ponr lui, mais il n'aura plus à se plaindre de moi.

Un second coup à la porte attire leur attention.

Cette fois, deux hommes entrent et demandent à voir M. Stevens.

—Faites-les entrer ici, dit ce dernier.

Alors, l'un d'eux s'avance et dit:

—Monsieur, nous sommes venus pour remplir une mission bien pénible pour nous: nous sommes chargés d'exécuter une saisie de vos biens meubles et immeubles, si vous ne nous remettez une somme de cinquante-deux mille dollars,

somme pour laquelle jugement a été porté contre vous.

—Remplissez votre mission, messieurs, car je n'ai pas cette somme à ma disposition. Tout est ici, vous pouvez vous mettre à l'œuvre immédiatement.

Mme Stevens et Eva se retirent en pleurant dans la chambre de cette dernière.

Les huissiers procèdent à l'inventaire de tout le mobilier, des chevaux, voitures, etc., puis vient le tour de la riche demeure et du vaste terrain qui l'avoisine. Tout est saisi et deux heures plus tard, de grandes affiches, placées chaque côté de la porte, annonçaient l'heure de la vente, les conditions, etc...

– Ah ! ma mère, dit Eva, il va donc nous falloir quitter cette maison, où j'ai passé ma joyeuse enfance. Et mes fleurs dont je prenais tant de soin.

—Ne t'afflige pas ainsi, chère enfant, dit Mme Stevens ; il faut accepter avec résignation les épreuves que Dieu nous envoie. S'il nous faut à l'avenir accepter une demeure plus humble, nous y serons aussi à l'aise, aussi heureux. Tu nous disais pourtant, il n'y a que quelques minutes, que...

—Oui, oui, ma mère, avec vous et mon père,

je serai heureuse ; j'ai eu un moment de faiblesse, pardonnez moi, je...

—Je comprends ta peine, se hâta de dire Mme Stevens, il est pénible pour toi de quitter ces lieux, témoins de ton enfance, de... mais elle est interrompue par l'arrivée de M. Stevens.

—Tout est fait, dit celui-ci en entrant, tout est sous saisie. Mon fidèle domestique s'est fait nommer gardien ; il était plus triste que moi. Je vais de suite à la ville pour y trouver un logement où nous nous installerons dès ce soir, s'il est possible ; je ne puis souffrir la vue de ce qui m'appartenait il n'y a qu'un moment.

—A ton gré, dit Mme Stevens, il vaut mieux quitter de suite ces lieux, devenus si chers, sur tout depuis qu'ils nous sont enlevés. Nous allons faire nos préparatifs.

Deux heures plus tard, plusieurs voitures chargées de boîtes, de valises, provisions, etc. quittaient la somptueuse demeure pour entrer dans une maison vaste et confortable, mais d'une apparence plus humble.

Le bruit du malheur qui venait de frapper M. Stevens fut bientôt répandu par toute la ville ; aussi la clientèle devint si nombreuse qu'il ne pouvait répondre à tous ceux qui requéraient ses soins.

Le calme était revenu peu à peu ; M. Stevens tout entier à sa profession, semblait vouloir oublier les malheurs financiers qu'il venait de subir Mme Stevens et Eva se plaisaient dans la disposition de leurs nouveaux appartements ; elles jouissaient non seulement du nécessaire, mais même du superflu. Une seule chose semblait les préoccuper, c'était l'absence prolongée d'Albert.

. . . .

M. Lyons, chef de notre expédition, venait de quitter le fort Leavenworth pour se rendre à Washington afin de faire son rapport. Les autres ingénieurs étaient partis pour leurs résidences.

A peine eurent-ils fait connaître le résultat et les incidents de l'expédition, que les journaux s'en emparèrent et les répandirent par tout le pays.

Le tout était relaté avec grand éclat, les attaques repoussées par la caravane, les batailles livrées ; la part prise par Albert, dont on vantait, à juste titre, les qualités, était commentée de la manière la plus favorable On louangeait la bravoure, l'adresse et l'intelligence qu'il avait deployées en maintes occasions. A lui, disait-on, la caravane a dû son salut à plusieurs reprises. Mais, ô malheur ! ajoutait-on. ce jeune homme au cœur si noble, si généreux, dont l'avenir était

si brillant, a été fait prisonnier, enlevé par ces peaux rouges, et avec lui le brave capitaine qui accompagnait l'expédition.

Que sont-ils devenus? Hélas! l'expérience du passé, la manière dont ces cruels barbares ont toujours traité leurs prisonniers, les recherches non interrompues par les ingénieurs et soldats de l'expédition pendant plus de trois semaines, démontrent trop bien le sort qu'ont dû subir ces deux infortunés.

Puis venaient les marques de regret, les condoléances aux parents et amis des victimes, etc., etc.

Cette nouvelle fut comme un coup de foudre pour M. Stevens qui la vit affichée dans la vitrine d'un des journaux de la ville.

Bouleversé, anéanti, il la lit et la relit à plusieurs reprises. Enfin il s'écrie avec amertume: Malheur sur malheur!... Que vos coups sont rudes, ô mon Dieu!... Ce jeune homme que j'aimais comme s'il eût été mon fils propre m'est donc enlevé... Cet enfant sur lequel je fondais de si belles espérances ne reviendra donc plus! Avec son retour, il me semblait voir revenir dans ma demeure la joie et la gaieté, et je ne pourrai plus le revoir... Ah! le cher enfant, quelles tortures il a dû subir; j'en frémis d'épouvante.

En proie à une surexcitation nerveuse, il se mit à marcher de long en large.

Ses manières étranges avaient attiré l'attention d'un monsieur qui venait de s'arrêter pour lire l'article du journal.

—Pauvre jeune homme, dit ce monsieur, assez haut pour être entendu de M. Stevens.

—Et le meilleur des fils, se hâte d'ajouter M. Stevens.

—Vous le connaissez donc, monsieur?

—Si je le connaissais !... C'est... c'est mon fils.

—Votre fils, dites-vous? je suis heureux de faire votre connaissance, dit le monsieur en lui tendant la main. Vous êtes M. Stevens, n'est-ce pas?

—C'est moi-même, monsieur ; veuillez me dire à qui j'ai l'honneur de m'adresser.

—Mon nom est John Reynolds. J'étais un des ingénieurs de l'expédition dont votre fils faisait partie. Je puis vous assurer que jamais perte ne fut plus grande, plus sensible à tous que celle de ce digne jeune homme. M. Lyons, ne se sentant pas assez fort pour vous annoncer la triste nouvelle, craignant surtout vos reproches, m'a prié de remplir cette mission auprès de vous.

—Comment pourrais-je adresser des reproches après les bonnes paroles que vous venez

de prononcer, après les éloges que vous venez de faire de mon fils adoptif, après les recherches pénibles que vous avez faites pour le retrouver. S'il y a des reproches à faire, ils doivent retomber sur moi, qui n'aurais jamais dû le laisser partir.

—Je me rendais à votre demeure pour vous annoncer la triste nouvelle et prendre part à votre douleur ; heureusement, je viens de vous rencontrer, et...

—Venez, venez, je vous prie, dit M. Stevens en l'interrompant ; mieux que moi, vous pourrez annoncer la triste nouvelle à mon épouse et à ma fille. Je crains pour elles...

—Je me charge volontiers de cette pénible mission ; cependant il vaudrait mieux, je crois, attendre à ce soir. Veuillez me laisser votre adresse.

—Ce serait mieux en effet ; vous viendrez prendre le thé avec nous ; d'ici à ce soir, j'aurai le temps de me remettre, je serai plus calme, et, peu à peu, vous pourrez les préparer à recevoir la nouvelle de ce nouveau malheur.

—J'y serai, dit M. Reynolds en serrant la main de M. Stevens.

Ce dernier, craignant de se trahir, crut plus

prudent d'attendre l'heure du souper avant d'entrer à sa demeure.

Lorsqu'il rentra à la maison, Eva, suivant son habitude, vint au-devant de lui pour l'embrasser.

En voyant la pâleur répandue sur la figure de son père, ses traits bouleversés, ses yeux encore humides, elle eut peur et, se jetant à son cou, elle lui demanda avec anxiété :

—Vous êtes malade, cher père ; qu'avez-vous donc ?

Mme Stevens s'empresse de venir au-devant de son époux ; un saisissement s'empara d'elle dès qu'elle l'aperçut.

—Es-tu malade ? lui demanda-t-elle.

—Calmez-vous, mes amies, dit M. Stevens ; une attaque de nerfs tout simplement ; ce sera vite passé. Veuillez faire préparer le thé au plus tôt, j'attends un ami qui doit venir le partager avec nous.

Mme Stevens, rassurée par ces paroles, alla donner les ordres de préparer le souper.

—Vous nous cachez quelque chose, dit Eva, je le vois dans vos yeux ; une petite attaque de nerfs n'attirerait pas les larmes que j'y vois. Ah ! cher père, ajouta-t-elle en l'entourant de ses bras, un nouveau malheur est venu fondre sur nous.

—Non, non, chère enfant, dit-il d'une voix mal assurée.

—Votre hésitation, vos manières vous trahissent, mon père ; veuillez donc, je vous prie, me dire ce qui est arrivé, je serai assez forte pour l'apprendre. Ne me cachez rien, l'incertitude est plus cruelle pour moi que...

Un coup de sonnette interrompit sa demande ; un instant après, M. Reynolds est introduit au salon où M. Stevens s'empresse d'aller le rejoindre.

On se met à table et la conversation s'engage sur les nouvelles du jour, puis peu à peu sur l'expédition partie depuis quelques mois pour les montagnes Rocheuses, les dangers et les périls qu'elle pouvait encourir, etc.

—A propos de cette expédition, monsieur, dit Mme Stevens, vous paraissez en connaître quelque chose. Ne pourriez-vous pas nous donner quelque renseignement ?

Le moment critique était arrivé. M. Reynolds ne s'était pas attendu à une question aussi brusque.

—Oui, madame, dit-il d'une voix trahissant l'émotion ; j'en ai même fait partie.

—Vous en avez fait partie, dites-vous ? Alors

vous devez avoir connu notre Albert, notre fils adoptif?

—Et comment se fait-il qu'il ne soit pas revenu avec vous? demanda Eva d'une voix anxieuse.

M. Reynolds n'osait répondre.

—Parlez, je vous prie, dit Mme Stevens.

—J'ai bien connu votre fils, madame, et je puis vous assurer que jamais jeune homme n'a su, comme lui, s'attirer le respect et l'estime de toutes les personnes de notre caravane. Il était l'idole de tous ; mais...

—Mais... mais... que voulez-vous dire, monsieur? dit Mme Stevens en pâlissant.

M. Stevens fit un soubresaut sur son siège.

Eva, toute tremblante, s'était levée subitement.

—Votre fils, madame... mais, ajouta-t-il en tirant un journal, lisez plutôt vous-même.

Mme Stevens s'empare vivement du journal, Eva est tout près d'elle et, toutes deux, elles dévorent les lignes de l'article touchant l'expédition ; les larmes inondent leur figure au récit des actes d'Albert ; mais tout à coup, une pâleur mortelle s'empare d'elles, un double cri perçant s'échappe en même temps de leurs poitrines, et Eva s'affaisse dans les bras de sa mère qui, à son tour, se laisse tomber sur un fauteuil.

—Ah ! mon fils, mon cher enfant, s'écrie Mme Stevens. Albert fait prisonnier et torturé par ces sauvages ! Mon Dieu ! mon Dieu ! quelles épreuves vous nous faites subir !

—Oui, chère épouse, Dieu nous frappe rudement, dit M. Stevens ; mais, de grâce, calme-toi ; s'il a voulu nous enlever cet enfant, il faut nous résigner. Relève-toi, je t'en prie, il faut nous occuper de notre fille ; elle a perdu connaissance.

En voyant tomber Eva, M. Reynolds s'était empressé de la soutenir. Comme elle aimait son frère, se dit-il.

M. Stevens s'empresse de donner les soins nécessaires à sa fille : il lui faut cependant appeler à son aide toutes les ressources de l'art ; après beaucoup d'efforts, un mouvement convulsif se fait sentir, ses yeux s'entr'ouvrent et donnent passage à des larmes abondantes.

—Sauvée ! sauvée ! s'écrie joyeusement M. Stevens.

—Dieu soit louée, dit Mme Stevens.

Enfin, Eva se relève, se retire dans sa chambre et se laisse tomber sur un fauteuil pour donner libre cours aux pensées amères qui l'accablent.

—Je n'aurai donc plus de joie, plus de bonheur, se dit-elle, je ne pourrai donc plus revoir

Albert qui vient de nous être enlevé pour toujours... Pourquoi la vie est-elle ainsi mêlée de joies et de douleurs... on rit aujourd'hui pour pleurer demain... Les joies sont courtes, elles passent comme l'ombre ; les peines, au contraire, sont grandes et semblent s'attacher à nous, faire partie de notre être en grandissant avec nous... Depuis mon enfance, tout en ayant éprouvé quelques peines légères, jusqu'au jour où nous fûmes obligés de quitter la demeure qui m'avait vue naître, je n'avais éprouvé que du bonheur, que de la joie... Que ce temps de mon enfance, de ma jeunesse s'est écoulé vite... Hélas ! quel contraste ! mon père est triste, ma mère semble accablée sous le poids du malheur... Voilà qu'un second malheur plus grand, plus terrible vient se joindre au premier pour nous accabler davantage... J'étais calme, résignée, je dirai presque insouciante sous les coups du premier ; ce n'était donc qu'un sursis, un délai qui m'était accordé pour pouvoir me frapper plus rudement... Albert, tu nous as quittés pour aller recevoir dans un monde meilleur le prix, la récompense de tes vertus ; là, tu n'éprouveras plus de peines, plus de douleurs. A moi de t'imiter, si je veux hériter de ce bonheur. Que la mémoire de ta noblesse de caractère, de tes belles vertus me serve

d'exemple et de guide, qu'elle reste toujours gravée, en carractères ineffaçables, dans ce cœur que je t'ai donné... Je te le promets, après Dieu, il est et sera toujours à toi. Je vivrai pour le bonheur de mon père et de ma mère, et j'emploierai cette vie à les consoler dans leurs peines. Mon Dieu, vous êtes témoin de ma résolution, donnez-moi la force de bien l'accomplir. Puis, se jetant à genoux, elle se met à prier.

Sa prière, entrecoupée par les sanglots, fut longue et fervente. Une demi-heure plus tard, M. et Mme Stevens entraient dans sa chambre. Ils la trouvèrent couchée et jouissant d'un sommeil tranquille.

—Dieu soit loué, dit M. Stevens ; je craignais beaucoup pour elle.

—A l'exemple d'Albert, dit Mme Stevens avec émotion, Eva prie et espère en Dieu.

CHAPITRE XX

ARRIVÉE D'ALBERT ET DE SON PÈRE A BOSTON

Nous avons laissé notre seconde caravane en route pour le fort Leavenworth, où elle arriva quelques jours après l'heureuse rencontre de M. Defoy et de notre héros. Le capitaine et Albert furent reçus avec la plus grande joie.

M. Defoy fut l'objet des plus chaleureuse félicitations. Tous venaient lui serrer la main, ainsi qu'à ses compagnons, et les remerciaient de leur bravoure et de leur dévouement.

Le commandant du fort, averti dès l'arrivée de M. Lyons, venait de terminer les préparatifs d'une expédition pour aller à leur secours. Ceux qui devaient en faire partie reçurent avec joie la bonne nouvelle que leurs services ne seraient pas requis.

Pendant le voyage, Albert avait raconté à son père comment le capitaine lui avait sauvé la vie, et lui avait dit sa bravoure et son dévouement pour le salut de la caravane.

—Nous verrons à le payer de retour, avait dit M. Defoy.

Un bateau à vapeur, devant partir le jour même pour Saint-Louis, était accosté au port.

Dans leur hâte, l'un de voir les restes mortels de son épouse, l'autre de revoir ceux qu'il considérait toujours comme ses bons parents, M. Defoy et Albert prirent tout de suite congé de leurs compagnons de voyage. Après maintes poignées de mains, de souhaits de bonheur, de promesses de se revoir et d'adieux, M. Defoy, Albert et le capitaine prenaient passage à bord du vapeur.

—Capitaine, dit M. Defoy, vous voudrez bien nous faire le plaisir de nous accompagner dans le voyage que nous devons faire à Boston; nous vous laisserons le soin de nous présenter à ces bonnes personnes qui ont tant fait pour mon fils.

—Avec bonheur, répondit le capitaine.

Quatre jours après, tous trois, gais et joyeux, arrivaient à Saint-Louis.

Un délai de deux jours fut accordé au capitaine pour lui permettre d'embrasser son épouse désolée et ses deux petits enfants. M. Defoy en profita pour acheter une toilette neuve. Albert ne fut pas oublié.

—Madame voudra bien faire le voyage avec nous, dit M. Defoy. Cela fera du bien à vos enfants, et dissipera la peine que vous avez éprouvée.

On accéda à son désir, et le surlendemain de leur arrivée à Saint-Louis, tous prenaient place à bord du train qui devait les débarquer à Boston.

Albert, au comble de la joie, comptait les heures et les minutes ; les chars n'allaient pas assez vite pour lui.

—Mon fils, disait M. Defoy, j'éprouve comme toi une grande hâte de voir cet homme généreux, cette dame qui t'a prodigué tant de soins.

—Que vous êtes bon, mon père ! Oui, il me tarde de me jeter dans les bras de ces bons parents et de leur dire que j'ai retrouvé mon père, mais que je ne cesserai de les aimer et de leur prouver ma reconnaissance.

—Tu peux disposer de ma bourse, cher enfant.

—Ils sont riches, très riches, mon père.

—Je l'ignorais, j'espère ne pas t'avoir causé de peine ?

—Au contraire, dit Albert d'une voix émue, c'est une nouvelle preuve de votre amitié pour moi, de votre gratitude pour ce qu'ils ont fait pour votre fils.

Ils débarquent à Boston sur les neuf heures du matin. On se rend de suite à un des meilleurs

hôtels pour refaire sa toilette et prendre le déjeuner.

— Il faut être fort pour bien supporter l'émotion, dit M. Defoy.

A dix heures et demie, M. Defoy, le capitaine et Albert se dirigent vers l'ancienne demeure de M. Stevens.

Ils pénétrèrent dans le quartier le plus élégant de la ville. Albert hâte le pas à mesure qu'il avance.

Avant de détourner le dernier coin de rue, il arrête et, désignant au capitaine une opulente vllla située au milieu d'un splendide parterre, il lui dit :

—Veuillez prendre le devant, monsieur, c'est là que résident mes bons parents. Ils me croient mort, sans doute, et mon arrivée trop subite pourrait causer un malheur. Je vous laisse le soin de les préparer à notre visite ; mon père et moi, nous vous rejoindrons dans quelques minutes.

Pendant qu'il parlait, un grand pavillon, aux couleurs américaines, avait attiré l'attention de M. Defoy.

Il en fait la remarque au capitaine.

—Avançons encore un peu, dit ce dernier, nous verrons ce que cela veut dire.

Ils ne sont plus qu'à quelques pas ; ils arrêtent et Albert, stupéfait, lit et relit un grand placard sur lequel était écrit :

"VENTE PAR AUTORITE DE JUSTICE"

"Cette magnifique propriété avec toutes ses dépendances sera vendue jeudi, onzième jour de septembre, à onze heures avant-midi. Après la vente de la villa, je procéderai à celle des meubles, chevaux, voitures, etc., etc.

"M. S., encanteur."

—Mon Dieu, dit Albert d'une voix pleine d'angoisse, il est donc arrivé quelque malheur à ces bons parents !

—Il faut le croire, dit M. Defoy ; cependant calme-toi, cher enfant, nous sommes arrivés juste à temps pour l'amoindrir, sinon l'empêcher. Retourne à l'hôtel, M. Stevens est ici, peut-être, et ta présence augmenterait en quelque sorte la souffrance qu'il doit éprouver. Nous allons entrer, le capitaine et moi, pour voir ce qui se passe, et nous irons te rejoindre pour le dîner. Va, mon fils, sois tranquille, j'arrangerai bien les choses.

—Merci, merci, mon père ; je vous attendrai à l'hôtel ; tardez le moins possible.

—Ne t'inquiète pas, j'espère te rapporter de bonnes nouvelles.

Pensif, Albert retourne sur ses pas. Que leur est-il donc arrivé? se dit-il ; quelques embarras financiers, sans doute, mais il ne faut pas me livrer à des pensées amères avant le retour de mon père.

—Entrons tout de suite, dit M. Defoy au capitaine ; il ne faut pas tarder, car l'heure de la vente est arrivée.

Ils entrent ; plusieurs messieurs, la plupart paraissant être de la plus haute société, sont à examiner la maison du haut en bas ; on en fait autant des meubles.

—Une maison princière, n'est-ce pas? dit M. Defoy.

—Tout est fort riche, dit le capitaine. M. Stevens et sa famille ont dû éprouver beaucoup de peine en laissant cette splendide demeure.

Leur attention est attirée par la conversation de deux hommes tout près d'eux.

—Je vais acheter cette propriété pour toi, mon fils, disait le plus âgé. Cela pourrait changer les dispositions de la demoiselle Eva à ton égard ;

elle aimera sans doute à revenir dans son ancienne demeure.

Une lueur sombre, qui n'échappa point à l'attention du capitaine et de M. Defoy, passa sur la figure du jeune homme auquel ces paroles étaient adressées.

—Il faudra bien qu'elle consente à notre union, dit celui-ci en fronçant le sourcil ; aussi j'espère que ce moyen sera efficace. M. Stevens aurait consenti volontiers à notre mariage, mais elle a refusé, elle aime ce jeune orphelin adopté par son père.

—Tu n'as plus rien à craindre de ce côté, dit le premier ; ce jeune homme a été pris et massacré par les sauvages.

—Je le sais, dit le jeune homme avec un méchant sourire ; cependant, je la connais, elle gardera son souvenir et me repoussera encore ; mais...

—Voici l'encanteur, dit le premier en l'interrompant ; approchons.

—Il faudra avoir l'œil sur ce jeune homme, souffla le capitaine à l'oreille de M. Defoy.

—Oui, je n'aime pas ses manières ; ce sourire insolent et moqueur n'indique pas de bonnes intentions.

—Je l'ai remarqué.

—Avançons, je veux parler à cet encanteur.

Ce dernier monte sur une table et, après avoir appelé l'attention, commence en ces termes :

" Messieurs, — En vertu d'un jugement rendu dans le mois dernier et tel qu'annoncé par les journaux et les affiches distribuées dans les diverses parties de la ville, je vais procéder à la vente de cette magnifique propriété et de ses dépendances. Nous vendrons ensuite le riche ameublement, les superbes chevaux, les voitures, etc. Puis, se tournant du côté d'un vieillard à la mine respectable, il lui demande :

—M. Stevens est-il ici ?

—Non, monsieur.

—Vous a-t-il chargé de le représenter ?

—Je suis son serviteur.

—Vous a-t il donné instruction de me payer la somme nécessaire pour décharger ce jugement et cette saisie portés contre lui ?

—Non, monsieur.

L'encanteur se retourne du côté de l'assemblée en disant :

—Se trouve-t-il quelqu'un dans cette assemblée qui représente M. Stevens ?

—Oui, monsieur, dit M. Defoy d'une voix sonore.

—Vous, monsieur ? dit l'encanteur.

—Moi-même; quelle est la somme qu'il vous faut?

Tous les assistants s'approchent pour mieux voir cet homme inconnu. Le désappointement peut se lire sur la figure de plusieurs, venus dans l'espérance de faire quelques bons achats.

—Cinquante-deux mille dollars, plus les frais de la saisie, répond l'encanteur. Veuillez me donner votre nom.

—Il est inutile pour vous de le savoir, dit M. Defoy d'une voix brève, c'est de l'argent et non mon nom qu'il vous faut.

Tenez, voici vingt mille piastres en acompte que je dépose sur cette table en attendant que le shérif vienne le réclamer. Aussitôt qu'il sera ici pour me donner une quittance et les autres papiers, je ferai un chèque pour la balance.

—Très bien, dit l'encanteur, monsieur le shérif est ici; dans un instant tout sera arrangé

M. Smith et son fils, que nous avons reconnus dans les deux hommes en conversation il y a un instant, désappointés et vexés de la tournure de cette affaire, se hâtèrent de sortir.

—Quel est donc cet homme? demanda le jeune Smith.

—Il m'est tout à fait inconnu, répondit son

père ; c'est étrange qu'il ait avancé autant d'argent à un homme ruiné.

—Qui l'était, mais qui ne l'est plus, reprit le jeune Smith. C'est encore un coup manqué pour moi, puisque M. Stevens va reprendre toutes ses propriétés.—Et il ajouta tout bas : laissons faire, elle sera ma femme, je le jure.

Le shérif approche et commence à faire la quittance.

—A qui dois-je faire la quittance? dit-il en s'adressant à M. Defoy.

—A monsieur Stevens ; c'est bien simple, puisque je le représente.

Quelques minutes plus tard, le shérif remettait à M. Defoy tous les papiers et documents et la quittance en lui disant :

—Je vous félicite de la noble action que vous venez de faire, monsieur. Ce monsieur Stevens est un des hommes les plus distingués et les plus respectables de cette ville.

—Je le sais, monsieur, il m'en a donné bien des preuves, et je vous remercie de votre bonne opinion à son égard.

—Je suis bien fâché, messieurs, dit l'encanteur aux assistants qui n'étaient pas encore sortis ; vous êtes venus avec l'espoir de faire quelques achats avantageux, et moi, une assez forte com-

mission ; mais ce monsieur nous a donné un peu vite notre congé.

—C'est bien dommage, en effet, dit M. Defoy en souriant, si j'eusse été en cette ville hier, je vous aurais épargné à tous ce désagrément. Puis se tournant vers l'encanteur, il ajoute : Il vous reste cependant une consolation, c'est ce pavillon que vous voudrez bien faire disparaître au plus vite. Tenez, voici pour votre trouble, et il lui tend deux pièces de vingt dollars.

L'encanteur salue et sort.

Il ne restait plus dans la maison que M. Defoy, le capitaine et le vieillard dont nous avons parlé plus haut.

Ce dernier s'avance vers M. Defoy en lui tendant la main et lui demande :

—Veuillez donc me dire, monsieur, à qui j'ai l'honneur de m'adresser.

—Vous le saurez plus tard, brave vieillard. Tenez, voici la quittance et les papiers, veuillez les faire parvenir à votre digne maître. Je vous demande une faveur cependant, c'est de ne lui donner aucun renseignement sur mon compte ; dites-lui simplement que je me réserve le plaisir de venir le voir aussitôt qu'il sera réinstallé dans sa demeure. Allez de suite, s'il vous plaît, lui porter la bonne nouvelle.

—Je vous remercie, dit le vieillard en essuyant deux larmes.

—Avez-vous quelqu'un ici pour garder la maison pendant votre absence ?

—Oui, monsieur, mon épouse et mon fils sont ici.

—Bien... Ah ! j'oubliais, vous avez dû voir monsieur et madame Stevens et la demoiselle Eva dernièrement : j'espère que leur santé est bonne ?

—Pas très bonne, monsieur, surtout depuis la terrible nouvelle qui leur annonçait la mort de leur fils adoptif.

—Ah ! dit M. Defoy qui feignait la surprise ; vous dites qu'ils avaient un fils adoptif?

—Oui, et ce jeune homme était leur idole à tous ; ils pouvaient bien en être fiers, il était si bon, si poli, si affable et si distingué dans ses manières.

—Je le comprends, cette perte a dû être bien pénible pour ces bonnes personnes, dit M. Defoy que l'émotion commençait à gagner. Allons, je vais vous quitter, n'oubliez pas mes instructions ; et lui tendant la main, il sortit suivi du capitaine.

—Vous allez leur causer une surprise agréable, dit ce dernier.

—Ceci n'est qu'un acompte, capitaine. Me serait-il permis de vous demander une faveur?

—Je suis à vos ordres, monsieur.

—Nous allons, mon fils et moi, nous absenter de cette ville pour quelques jours, d'abord pour ne point nous présenter chez M. Stevens avant qu'il soit retourné à sa demeure. J'emploierai ces quelques jours pour visiter les lieux de ma naissance où reposent les restes de mon épouse. Pendant notre absence, j'aimerais que vous teniez la vue sur ce jeune homme dont nous parlions tout à l'heure.

—Soyez tranquille, monsieur; je veillerai sur lui et rien de fâcheux n'arrivera sans que je le sache.

—Merci, ne dites rien de ceci à mon fils.

En entrant à l'hôtel, Albert accourt au-devant d'eux et s'empresse de demander des nouvelles.

—Ne t'inquiète pas, cher enfant; monsieur et madame Stevens se portent assez bien, ainsi que la demoiselle Eva.

—Et leur propriété; elle a été vendue sans doute?

—Oui, dit M. Defoy en souriant.

—Qui l'a achetée?

—Lui-même.

—Lui-même ! ce n'était donc qu'un embarras financier d'un moment ?

—Il faut le croire, puisqu'il a trouvé le moyen d'empêcher la vente de sa propriété. Il avait un représentant qui a payé la somme voulue.

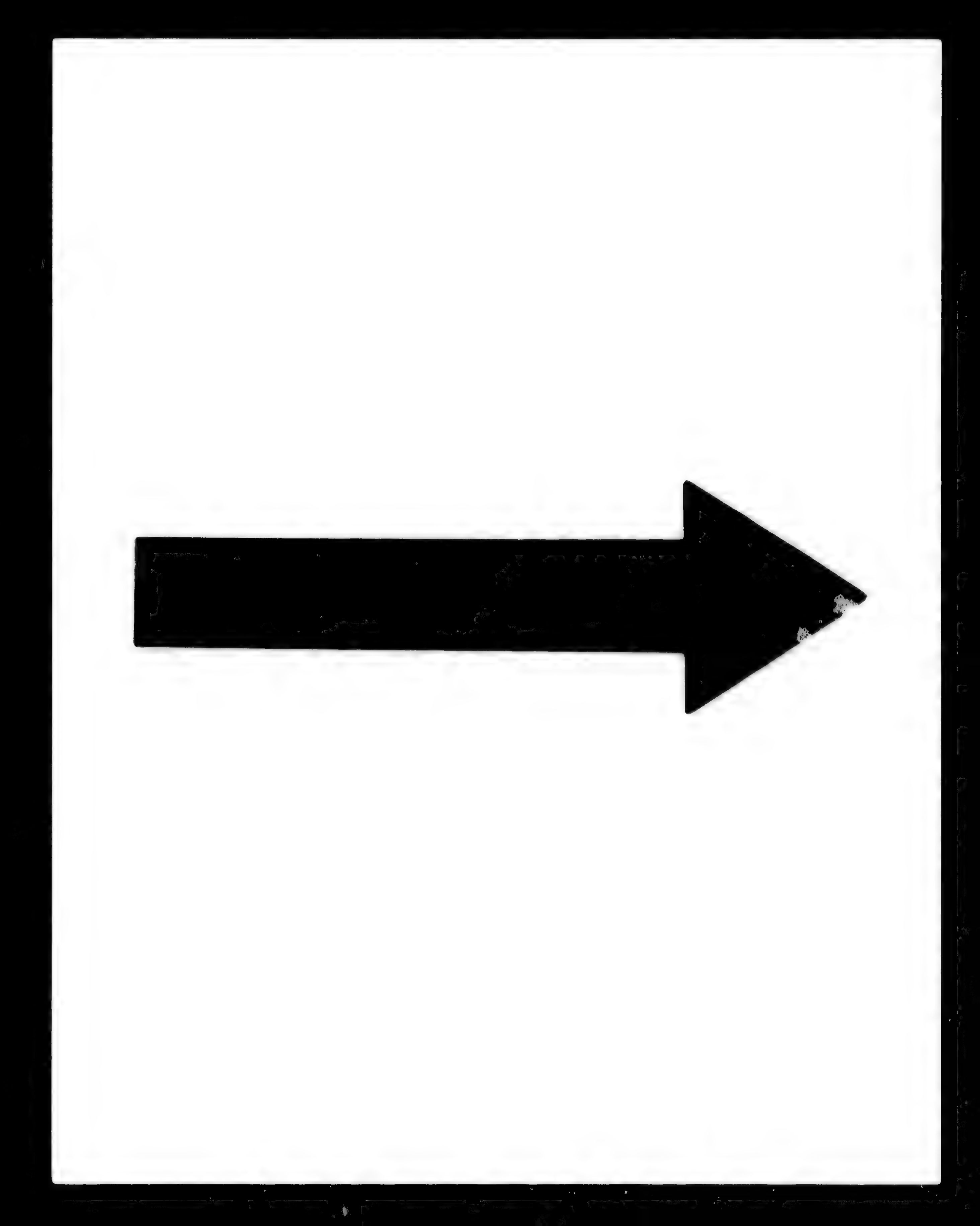
Un éclair de joie brilla dans les yeux d'Albert.

—Ainsi, mon père, dit-il, nous pouvons dès à présent nous...

—Non, il ne serait pas convenable de nous présenter avant qu'ils soient retournés à leur ancienne demeure. On croirait peut-être...

—Je comprends, dit Albert avec un regard de reconnaissance ; c'est vous qui...

—N'en parle pas, je ne suis pas encore acquitté de ma dette envers ces personnes généreuses. Nous allons leur donner quelques jours pour se réinstaller dans leur demeure, et nous en profiterons pour aller, tous deux, prier sur la tombe de mon épouse, de ta mère. Là, près de son tombeau, nous nous reposerons trois ou quatre jours ; j'ai hâte de revoir notre petite maisonnette, notre jardin ; j'ai hâte surtout de prier sur les restes mortels de celle que j'ai toujours aimée, et dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire. Allons, mon fils, prendre le dîner, puis nous nous embarquerons sur le



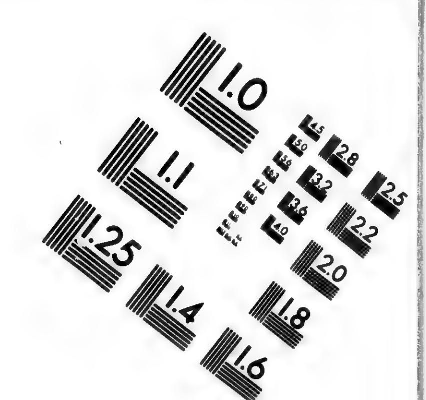
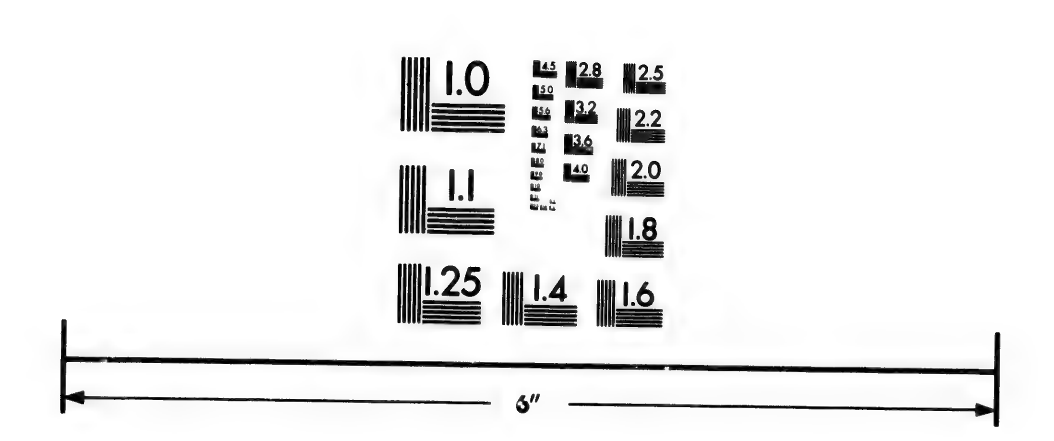


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





train qui devra nous conduire dans notre cher pays, le beau Canada.

—Oui, allons, mon père, dit Albert d'une voix émue.

Deux heures plus tard, ils prenaient le train pour Montréal ; de là, ils descendaient le fleuve une certaine distance ; puis, ils débarquaient sur la rive sud et la diligence les amenait à leur village natal.

Grand émoi parmi les paisibles habitants, surtout lorsqu'il fut connu que ces deux messieurs si élégamment vêtus, étaient M. Defoy et leur fils.

Leur première visite fut au cimetière.

—Où est la tombe de ta mère? demanda M. Defoy en essuyant une larme.

—Ici, mon père, dit Albert en désignant un joli monument sur lequel étaient inscrits le nom, la date du décès, etc.

M. Defoy se jette à genoux et prie longtemps ; Albert l'imite et, tous deux, versent des larmes

—Qui a construit ce beau monument? demanda M. Defoy en se relevant.

—M. Stevens, mon père ; tous les ans, durant mes vacances, il se faisait un plaisir de venir ici avec moi. Il était presque toujours accompagné de madame Stevens et de la demoiselle Eva.

—Homme généreux ! dit M. Defoy, je saurai vous prouver ma reconnaissance.

Ils sortent du cimetière et se rendent chez M. le curé ; ce révérend monsieur, vénérable vieillard, heureux de leur visite, les reçut avec la plus grande hospitalité.

En partant, M. Defoy lui remit deux chèques pour un assez fort montant, un pour son église, l'autre pour les pauvres. Les parents et amis ne sont pas oubliés et, lorsque, trois jours plus tard, ils quittaient le village, tout le monde était sur pied pour leur souhaiter un bon voyage et un prompt retour.

—Je reviendrai souvent vous voir, avait dit M. Defoy.

CHAPITRE XXI

CONCLUSION

M. Defoy avait à peine franchi le seuil de la splendide demeure de M. Stevens, que le vieillard en sortait à son tour pour se rendre chez ce dernier.

La joie qu'il éprouvait lui faisait oublier son

grand âge : ses pas rapides témoignaient son impatience d'annoncer la bonne nouvelle à son patron.

Il arrive et a bientôt franchi les marches du portique ; d'une main nerveuse, il tire la sonnette.

Il entre et se dirige de suite dans la salle à dîner.

– Ah ! c'est vous, mon bon ami, dit M. Stevens, que je suis content de vous voir ! Venez vous mettre à table avec nous ; vous nous direz ensuite qui a été l'heureux acquéreur de mes propriétés.

Mme Stevens et Eva retinrent un soupir.

Le brave vieillard, souriant, ne pouvait articuler une seule parole.

—Remettez-vous, reprit M. Stevens, car je vois que vous avez marché vite. Voici un siège à côté de moi, asseyez-vous et je vais vous servir de ce pâté.

—Non, merci, monsieur, je suis trop heureux pour pouvoir manger. Puis, tirant une liasse de papiers, il les tend à M. Stevens et ajoute :

Je suis heureux de vous remettre ces papiers qui vous appartiennent.

M. Stevens, ne sachant que penser, prend les

papiers. Il n'eut pas plutôt jeté les yeux sur la quittance qu'il s'écrie :

—Comment ! Est-ce bien possible !

—Qu'est-ce ? demande Mme Stevens.

—Tiens, regarde, dit-il joyeusement.

Mme Stevens pousse un cri de joie. Eva regarde à son tour. Merci, mon Dieu dit-elle, merci.

M. Stevens se tourne du côté du vieillard souriant toujours.

—Veuillez, lui dit-il, nous dire comment ce bonheur inattendu nous est arrivé. Quel est l'ami généreux qui a voulu me conserver cette propriété ?

—Oui, veuillez nous le nommer, dirent ensemble les deux dames.

—Il m'est impossible de vous le nommer, dit le vieillard, ce monsieur veut garder l'incognito pour le moment. Après s'être informé de votre santé à tous, il m'a prié de vous dire qu'il aurait le plaisir de vous voir lorsque vous serez réinstallés dans votre demeure.

—Vous devez le connaître, n'est-ce pas ?

—Non, je le crois étranger ; ni l'encanteur, ni le shérif, ni aucune des personnes présentes ne semblaient le connaître.

—Voilà qui est singulier, dit M. Stevens en

repassant dans sa mémoire tous les amis de la ville et du dehors.

—C'est monsieur Smith, peut être, dit Mme Stevens.

—Non, madame, dit le vieillard ; il était, au contraire, très peiné de n'avoir pu acheter la propriété lui-même.

—A la bonne heure, dit M. Stevens, je n'aurais pas accepté ce don de sa part.

Eva jeta un regard sur son père.

—Nous connaîtrons bientôt cet homme généreux, reprit M. Stevens. Venez, mon ami, vous voilà remis de votre fatigue, vous allez prendre le dîner avec nous.

Trois jours plus tard, M. Stevens et sa famille étaient réinstallés dans leur belle résidence. Plusieurs de leurs amis vinrent les féliciter de l'heureux changement opéré dans leur fortune.

A ceux qui leur étaient restés fidèles, ils firent un accueil chaleureux ; pour les autres, ils étaient toujours absents.

Le quatrième jour après leur arrivée, vers les six heures du soir, Eva était occupée à relever ses fleurs au jardin ; elle entre sous une tonnelle, la même que nous avons vue au commencement de ce récit.

—C'est ici, se dit-elle, qu'Albert aimait à s'as-

seoir, que souvent, à genoux et seul avec son Dieu, il faisait monter vers le ciel de ferventes prières. Pourquoi nous a-t-il été enlevé si tôt, lui si jeune, si poli, si respectueux; lui sur lequel mes bons parents fondaient de si belles espérances?... Dieu a voulu, sans doute, lui épargner les peines et les vicissitudes de cette vie mortelle.

Tout absorbée par ces pensées, elle ne s'aperçoit pas de la présence d'un jeune homme qui, tout près d'elle, épie ses moindres mouvements.

Se laissant tomber à genoux et, levant les yeux vers le ciel, elle fait entendre une de ces prières ferventes qui ne manquent jamais d'arriver au but.

Elle se relève pour revenir sur ses pas, mais elle s'arrête. Là, à quelques pas en avant d'elle, est ce jeune homme qui, les bras croisés et la vue fixée sur elle, semble l'attendre au passage.

En le voyant dans cette attitude, elle ressent un tremblement dans tous ses membres ; elle reconnaît le jeune Smith, et un sentiment de frayeur s'empare d'elle ; mais, le repoussant aussitôt, elle demande à ce jeune homme d'une voix pleine d'indignation :

—Que voulez-vous ?

—Avoir le plaisir de vous voir et vous parler, dit le jeune Smith.

—Est-ce ainsi qu'un gentilhomme se présente ?

—J'avoue que non, mais que voulez vous ? il me faut bien employer le seul moyen à ma disposition. Refusé par vous d'abord, par vos parents ensuite, je n'ai osé me présenter devant eux.

—Et vous croyez avoir le droit de vous introduire furtivement, de choisir le moment ?...

—Oui, j'ai choisi le moment où je pourrais vous parler sans crainte d'être entendu ou empêché par vos parents ; c'est ce moment que j'ai choisi, et, pour cela, j'ai attendu une partie de la soirée hier. Ce soir encore, voilà près de deux heures que j'attends. Pendant que vous êtes ici, je veux que vous m'écoutiez.

—Je sais ce que vous avez à me dire ; inutile pour vous de le répéter, inutile pour moi de....

—Oh ! dit-il d'une voix de colère ; croyez-vous qu'il est aussi facile pour vous de rejeter, de mépriser un cœur qui vous aime ? croyez-vous ?...

—Assez, assez... si vous avez de l'amitié pour moi, vous me ferez le plaisir de vous éloigner.

—Non, non, ce n'est pas ainsi que je prétends vous quitter ; donnez-moi un peu d'espoir... dites-

moi de revenir et je serai trop heureux de vous laisser à vos réflexions.

—Inutile, monsieur, vous connaissez ma décision.

—Et si je ne l'accepte pas, cette décision? dit-il d'une voix menaçante.

—Que voulez-vous dire?

—Que vous serez mon épouse, je le veux, entendez-vous, quelle que soit votre disposition à mon égard.

Eva se redresse et, lui indiquant la porte du parterre, elle lui dit d'une voix frémissante:

—Sortez d'ici, malheureux, sinon j'appelle au secours.

Une ombre se glissait en même temps non loin d'eux.

—Ah! croyez vous pouvoir me traiter ainsi en me jetant à la porte comme un vil animal? Prenez garde, je saurai bien me venger de votre obstination.

—Allez, vous dis-je, dit Eva en voulant passer pour se rendre à la maison.

Le jeune Smith s'avance et lui barre le passage.

—Vous ne me laisserez pas ainsi, dit-il avec colère.

—Comment! vous osez!

—J'oserai tout, vous m'y forcez, et il s'avance vers elle.

—Reculez-vous, dit Eva d'une voix vibrante, sinon je vous dénonce comme un vil criminel. Si je n'ai pas encore appelé au secours, c'est par respect pour vos parents si dignes et si respectables, (et, d'un geste impérieux, elle ajoute :) Sortez, il en est encore temps.

—Vous voulez donc que tout soit fini entre nous ? dit le jeune Smith avec rage. Vous me poussez à bout. Eh bien ! advienne que pourra ; vous l'avez voulu, vous en subirez comme moi les conséquences.

Se tournant alors du côté de la tonnelle, il ajoute : A moi !

Eva veut pousser un cri, mais, rapide comme l'éclair, le jeune Smith s'élance sur elle et lui passe un mouchoir sur la bouche.

Au même instant, un homme à l'aspect sinistre sort de sa cachette.

—Viens vite, dit le jeune Smith, il faut sortir d'ici avant qu'on nous ait aperçus. La voiture est-elle prête ?

—Oui, répond cet homme qui s'avance rapidement.

Il n'est plus qu'à quelques pas, lorsqu'un violent coup de poing l'envoie rouler par terre.

Un blasphème, suivi d'un cri de douleur, fut toute sa réponse.

Le jeune Smith se retourne, mais il est aussitôt saisi par une main de fer qui le serre fortement à la gorge.

—Grâce ! grâce ! s'écrie-t-il.

—Ote tes mains, misérable ; ne touche plus à cet ange de beauté, s'écrie notre capitaine, car c'était lui : Lâche, misérable, ajoute-t-il en le serrant plus fort ; je ne pensais pas trouver ici, dans cette ville civilisée, de pires barbares que les Peaux-Rouges du Grand-Ouest.

Puis le serrant plus fort :

—C'est ainsi, lui dit-il, que l'on traite les che napans comme toi.

Le jeune Smith, la langue sortie et pâle de terreur, ne peut prononcer un seul mot.

—Que faire de ce bandit, mademoiselle ?

Eva, laissée libre, détache le mouchoir et s'écrie :

—Merci, ah ! merci, noble bienfaiteur, c'est Dieu qui...

—Je suis déjà trop heureux d'avoir pu vous servir, mademoiselle.

Ainsi ne parlez pas de reconnaissance ; dites-moi ce que je dois faire de ce misérable.

Le jeune Smith, à demi-étouffé, les yeux dé-

mesurément ouverts, tremblait de tous ses membres.

—Veuillez le laisser aller, dit Eva ; ses parents sont de dignes personnes, il ne faut pas que le déshonneur ternisse le nom de cette famille si respectable.

Le complice du jeune Smith, revenu de son étourdissement, venait de se relever.

—A moi, à moi, dit le jeune Smith. en faisant un dernier effort pour se dégager.

Le bandit, furieux, s'élance sur le capitaine.

Eva, craignant pour son sauveur, pousse un cri et appelle au secours.

Cependant le capitaine ne lâche pas prise ; il serre la gorge du jeune Smith avec une telle force que celui-ci en devint livide et, d'un pas ferme, il attend son adversaire.

Au moment où le bandit s'élance pour lui porter un coup, il se jette de côté et. d'un formidable coup de pied, il l'envoie de nouveau rouler sur le sol.

—Ah ! traître, s'écrie le capitaine ; cette fois, tu n'échapperas pas au châtiment que tu mérites ; la cour criminelle va décider de ton sort.

Le cri poussé par Eva avait attiré l'attention de M. et Mme Stevens ainsi que des domesti-

ques. Tous sortirent précipitamment de la maison et accoururent en toute hâte.

—Ma fille ! ma fille ! s'écriait Mme Stevens.

—Nous est-il arrivé un nouveau malheur? dit M. Stevens.

—Non, mon père, dit Eva en se jetant dans ses bras.

—Qu'est-il donc arrivé ? dit-il en la pressant sur son cœur.

—Regardez, dit Eva en indiquant le capitaine ; ce gentilhomme est mon sauveur, et voilà le jeune Smith.

—Le jeune Smith, s'écrie M. Stevens en pâlissant de colère ; comment, c'est toi qui, en déshonorant le nom que tu portes, a voulu jeter le deuil dans la mienne ? Quel est donc cet homme ? ajouta-t-il en désignant le bandit toujours couché sur le sol.

—Son complice, mon père.

—Infâme, dit M. Stevens en lançant sur le jeune Smith des regards menaçants. Puis, se dirigeant vers le capitaine, il lui dit en lui tendant les deux mains : Veuillez accepter, monsieur, la reconnaissance d'un père qui n'oubliera jamais ce que vous venez de faire ; c'eût été un coup mortel pour moi, pour mon épouse, si ce jeune misérable eût pu mettre son projet infâme à

exécution. Merci, homme généreux, qui n'avez pas craint de risquer votre vie pour sauver l'honneur de ma maison. Dites-moi ce que je puis faire, non pas pour m'acquitter, mais pour mieux reconnaître votre noble action.

—Je n'ai fait que mon devoir, monsieur, c'est un grand bonheur pour moi d'avoir pu empêcher ce crime. Dites-moi ce que je vais faire de ce jeune bandit.

—Grâce, grâce, dit le jeune Smith pris d'un tremblement convulsif.

—Tu ne mérites pas de grâce, dit M. Stevens avec colère.

—Veuillez épargner ses parents, dit Eva d'une voix suppliante.

M. Stevens regarde sa fille ; une grande lutte se fait en lui ; son devoir et son amour pour elle plaident tour à tour. Enfin ce dernier l'emporte.

—Oui, chère enfant, dit-il, par amour pour toi, et par considération pour ses parents, je laisserai aller ce fils indigne ; c'est-à-dire si ce monsieur y consent.

—Je vais respecter votre décision, monsieur, dit le capitaine. Se tournant alors du côté du jeune Smith, il lui dit :

—Tu peux remercier ces bonnes personnes qui te pardonnent par considération pour tes

parents. Mais, prends garde de te retrouver sur mon chemin ; je te conseillerais même de quitter cette ville pour n'y plus reparaître, car si je te rencontre, tu subiras le châtiment que tu mérites. Tu comprends, n'est-ce pas ?

—Oui, je vous promets de partir.

—Tu me promets de quitter cette ville immédiatement ?

—Je le jure.

—Bien, mais prends garde de me tromper, car je ne me tromperai pas, moi. Puis, lâchant prise, il ajoute : Dépêche-toi de traîner ton complice jusque dans cette voiture que tu avais destinée pour une autre victime.

Le jeune Smith s'empresse d'obéir : deux minutes plus tard, la voiture, guidée par lui, descendait rapidement du côté de la ville.

Eva, au bras de son père, et Mme Stevens à celui du capitaine, prennent la direction de la maison.

En arrivant, ce dernier veut prendre congé de ses hôtes, mais Mme Stevens le retient en lui disant :

—Vous allez nous faire l'honneur d'entrer prendre le thé avec nous.

—Et vous ne partirez pas ainsi, ajouta M.

Stevens; vous demeurez en cette ville, n'est-ce pas?

—Non, monsieur, je n'y suis que pour quelques jours; je vous prie de m'excuser, mon épouse m'attend à l'hôtel.

—Alors veuillez nous permettre de vous offrir notre demeure pendant votre séjour en cette ville.

—Ce serait un grand bonheur pour nous, dit Eva d'une voix pleine de charme.

—Je ne saurais refuser votre offre généreuse, et je m'empresse d'accepter votre hospitalité. Je reviendrai avec mon épouse demain matin.

—Non, non, tout de suite, s'il vous plaît, dit M. Stevens; je vais faire atteler les chevaux.

Une demi-heure plus tard, la voiture ramenait le capitaine accompagné de son épouse et de ses enfants.

On leur fit l'accueil le plus cordial; deux belles chambres furent mises à leur disposition.

La conversation roula d'abord sur le dernier événement, puis sur les nouvelles du jour, puis sur Albert, parti trop vite pour leur bonheur.

—Oui, monsieur, dit M. Stevens, j'aimais ce jeune homme comme s'il eût été mon fils propre. Hélas! il nous a été enlevé au moment où il devait embellir mes jours; où devaient se réali-

ser les plus belles espérances que j'avais fondées sur lui.

—Un malheur lui est donc arrivé? dit le capitaine en lançant un regard significatif à son épouse.

—Un malheur bien terrible, monsieur, il a été pris par les sauvages en compagnie d'un capitaine Williams, et tous deux ont subi la torture.

—C'est affreux, dit le capitaine, ces peaux-rouges sont des plus barbares, et, plus d'une fois, j'ai été témoin de leurs atrocités.

—Vous êtes donc allé dans ces prairies? dit Eva d'une voix émue.

—Oui, mademoiselle, j'ai même eu l'honneur de commander quelques expéditions dans le genre de celle dont monsieur votre frère faisait partie.

—Vous êtes officier?

—Je viens de recevoir mon brevet de colonel.

—Vous avez peut-être connu le capitaine Williams?

—Oui, mademoiselle, dit le capitaine en hésitant, il était un de mes meilleurs amis. Pauvre camarade, il a subi un bien triste sort.

—Et bien cruel, dit M. Stevens. Il y a quelques jours, M. Reynolds, un des ingénieurs de cette expédition, venu ici de la part de M. Lyons

qui la commandait, nous a fait les plus grands éloges de ce capitaine. Brave jusqu'à la témérité, se vouant pour le salut de la caravane, il a plus d'une fois châtié les sauvages et les a mis en fuite. Il portait, paraît-il, une amitié sincère à notre Albert, qu'il a protégé même au péril de sa vie.

—C'est lui-même qui a dû la vie à votre fils en première instance, dit le capitaine avec émotion.

—Vous avez donc entendu parler d'eux? dit Eva d'une voix anxieuse.

—Oui, il n'y a que quelques jours que je laissais le fort Leavenworth ; là, j'ai connu tous les détails de cette expédition. Mais, ajouta-t-il avec hésitation, j'ignorais que ce digne jeune homme fût votre frère.

Le capitaine, obéissant à une consigne, pouvait à peine contenir l'émotion qui s'était emparée de lui.

Mme Stevens avait remarqué son hésitation. Il nous cache quelque chose, se dit-elle, mon Dieu ! nous serait-il permis d'espérer encore.

La servante entre au salon pour annoncer le souper.

—Venez nous faire l'honneur de prendre le thé avec nous, dit M. Stevens en se levant. Au

même instant, un coup de sonnette attire leur attention.

Mme Stevens sent son cœur battre dans sa poitrine.

Un éclair de joie brille dans les yeux du capitaine ; un sourire de bonheur erre sur les lèvres de son épouse.

—M. Lyons ! s'écrie M. Stevens qui s'empresse d'aller au-devant de lui. Que je suis heureux de vous voir ! cher monsieur, veuillez ôter votre pardessus, et vous nous ferez le plaisir de souper avec nous ; nous étions justement pour nous mettre à table.

—Volontiers, dit M. Lyons, car j'ai une faim de bûcheron ; j'espère que votre santé est bonne, mesdames ? ajouta-t-il en s'avançant vers Mme Stevens et Eva.

—Aussi bonne que nous pouvons le désirer, dit Mme Stevens.

—Et vous, mademoiselle ? et, tout bas, il se dit : Elle est vraiment belle, l'adorable enfant.

—Un peu d'agitation est tout ce que j'éprouve, monsieur, répond Eva.

—J'en suis heureux, mademoiselle.

Puis, se tournant du côté du capitaine, il ajoute :

—Et vous, mon cher colonel, je suis vraiment

heureux et agréablement surpris de vous trouver ici.

—Surprise qui me fait grand plaisir, monsieur ; permettez-moi de vous présenter mon épouse et mes enfants.

—Je suis heureux, madame, de faire votre connaissance.

Mme Williams salua.

—Ils se connaissent, se dit Mme Stevens ; singulière coïncidence... M. Lyons était commandant de la dernière expédition, ce monsieur en a commandé de semblables... Je ne sais ce que je ressens, mais je crois qu'ils sont porteurs de bonnes nouvelles.

—Allons prendre le thé, dit M. Stevens.

—Avant de répondre à votre bonne invitation, dit M. Lyons, j'ai une faveur à vous demander.

—Je vous l'accorde sans la connaître, répondit M. Stevens.

—Pensant n'être que quelques instants avec vous, j'ai laissé un ami dehors en le priant de m'attendre.

—Faites-le entrer, monsieur, vos amis sont les miens ; je suis même fâché qu'il ne soit pas entré avec vous ; je vais aller lui ouvrir moi-même.

Un monsieur, grand de taille et portant une longue barbe, entra en souriant.

—Un de mes meilleurs amis, dit M. Lyons.

—Soyez le bienvenu, monsieur ; je suis peiné de vous avoir fait attendre dehors. Si vous n'avez pas d'objection, je vous prie de venir partager avec nous notre modeste souper.

—Vous me faites trop d'honneur, dit le monsieur.

—Venez, faites-nous ce plaisir.

On se rend à la salle à dîner ; le vieillard dont nous avons déjà parlé, passe près de Mme Stevens et lui dit :

—Le monsieur qui vient d'entrer est celui qui a payé la somme requise pour vous remettre votre propriété, et ce monsieur, ajouta-t-il en désignant le capitaine, était avec lui le jour de la vente.

—Merci, bon vieillard, dit Mme Stevens.

En voyant entrer M. Defoy, Mme Stevens, frappée de sa ressemblance avec Albert, se lève subitement.

—Permettez-moi de vous présenter à mon épouse, dit M. Stevens ; Lucie, un ami de M. Lyons.

—J'ai l'honneur de vous saluer, madame, dit M. Defoy d'une voix émue.

—Soyez le bienvenu, monsieur, dit Mme Stevens dont le cœur battait à se rompre.

—Ma fille unique, reprit M. Stevens en se tournant vers Eva.

La belle enfant, se dit M. Defoy.

—Je suis heureux de faire votre connaissance, mademoiselle, dit-il.

—Allons, messieurs, mettons-nous à table, dit M. Stevens. Voici un siège à côté de ma fille, ajouta-t-il en s'adressant à M. Defoy ; veuillez vous asseoir.

—Ici, monsieur, dit Eva qui ne cessait de le regarder.

Comme il lui ressemble ! se dit-elle.

A peine venait-on de s'asseoir qu'un nouveau coup de sonnette se fait entendre.

La porte s'ouvre, M. Defoy et le capitaine se lèvent comme mus par un même ressort.

Mme Stevens ne les avait pas perdus de vue un seul instant ; en les voyant se lever ainsi, elle s'écrie :

—Ah ! je le ressens, je vais éprouver une grande joie. Oui, oui, c'est notre Albert qui vient d'entrer, et elle s'élance vers la porte.

—Notre Albert, dis-tu? dit M. Stevens.

Albert, le sourire sur les lèvres, entre au même instant.

—Mon fils ! mon fils ! s'écrie M. Stevens.

—Oui, oui, c'est bien lui, dit Mme Stevens en le couvrant de ses baisers maternels.

Albert, ivre de bonheur, ne peut proférer une parole.

—Mon frère ! mon frère ! dit Eva en poussant un cri de joie.

—Viens donc, viens donc, cher enfant, dit M. Stevens en ouvrant ses bras.

Albert laisse les bras de sa mère adoptive pour se jeter dans ceux de son bienfaiteur ; des larmes de bonheur inondent sa figure.

Il se dégage doucement des bras de M. Stevens, puis prenant la main de M. Defoy, il dit d'une voix pleine d'émotion :

—Permettez-moi, noble bienfaiteur, de vous présenter mon père.

—Ton père ! ton père ! dit M. Stevens en pâlissant.

—Oui, monsieur, dit M. Defoy, Albert est mon fils.

—Mais... mais... je ne pourrai donc plus l'appeler mon... Ah ! tout va s'arranger, ajouta-t-il avec bonheur. Eva, viens ici, ma fille bien-aimée. Donnez-vous la main, chers enfants. Albert sera l'époux de ma fille, il deviendra ainsi mon fils à double titre.

—Et votre charmante demoiselle sera ma fille, dit M. Defoy.

—Et vous serez mon père, dit Eva avec émotion.

—Et je serai, comme avant, votre mère à tous deux, dit Mme Stevens en les embrassant. Puis, se tournant du côté de son époux, elle ajoute: C'est à M. Defoy, père de cet enfant que nous avons recueilli dans la forêt, que nous devons la remise de nos propriétés.

—N'en parlez pas, madame, dit M. Defoy. Qu'ai-je donné en comparaison de ce que mon fils a reçu de vous? D'ailleurs, nous sommes à présent tous de la même famille.

—Oui, dit M. Stevens, rien ne pourra désormais briser les liens qui nous unissent.

—Si ce brave colonel veut rester près de nous, il me fera un grand plaisir, dit M. Defoy en lui tendant un chèque de deux cent mille dollars: Acceptez ceci, monsieur, comme un témoignage de ma reconnaissance.

—Mais, monsieur, dit le capitaine ébahi, qu'ai-je fait pour mériter une telle reconnaissance?

—Mon fils m'a tout raconté, dit M. Defoy en souriant.

—Je serai trop heureux de rester près de vous, dit le capitaine, vous m'en donnez les moyens.

De fait, la pensée d'être obligé de m'éloigner de votre digne fils, me causait beaucoup de peine.

—Allons, cette fois, nous allons nous mettre à table, dit M. Stevens au comble de la joie. Le dernier convive est arrivé pour mettre le comble à notre bonheur. Vous nous raconterez les aventures qui ont suivi votre captivité parmi les sauvages.

—Gardez votre place près de moi, dit Eva en s'adressant à M. Defoy ; j'aurai ainsi, la première, le plaisir de vous servir.

—Merci, chère fille, dit M. Defoy.

—Ici, mon fils, dit M. Stevens à Albert, ta place est entre ta mère et moi.

Après avoir fait honneur aux mets succulents, on demanda à M. Defoy de commencer son récit.

—Le capitaine voudra bien commencer, dit M. Defoy.

—Volontiers, dit celui-ci, et il fit le récit de tout ce qui s'était passé depuis le départ de la caravane, la part prise par Albert et leur enlèvement par les sauvages, du calme plein d'espérance dont notre héros avait fait preuve, lorsque tous deux attachés à des pieux, ils étaient pour être torturés ; leur prompte délivrance par M. Defoy et ses compagnons ; la rencontre du père et du fils ; leur retour jusqu'à Boston ; la richesse

possédée par M. Defoy, et leur arrivée juste à temps pour empêcher la vente de la magnifique résidence dans laquelle ils avaient le bonheur d'être réunis en ce moment.

Bien des larmes, mais des larmes de bonheur, furent versées pendant ce récit.

Puis vint le tour de M. Defoy qui, d'une voix pleine d'émotion, fit le récit de sa longue captivité et de sa délivrance. Nous n'entrerons point dans ces détails, nous les connaissons déjà, chers lecteurs.

—Que Dieu est admirable dans ses desseins ! dit M. Stevens ; qui osera, à la vue de ces témoignages, nier sa divine Providence ?

—Comme votre digne fils, ajoute le capitaine, je dirai que pour celui qui croit et qui prie, il y a toujours espérance.

—Si parfois il éprouve des peines, des chagrins, il recueille de plus grandes joies par la suite, dit Mme Stevens.

—Ce que nous éprouvons ce soir en est la preuve, ajouta M. Defoy.

ÉPILOGUE.

Deux mois après, une magnifique résidence s'élevait sur le terrain voisin de celui de M. Stevens ; c'était le capitaine qui devait l'habiter avec sa famille.

Un peu plus tard, par une belle matinée, une longue suite de brillants équipages, tous remplis de figures souriantes, se dirigeait vers la cathédrale catholique de la ville.

M. Stevens, donnant le bras à sa fille, y entrait le premier, puis M. Defoy et Albert, suivis de nombreux invités.

Le révérend Père Simon, que nous connaissons déjà, officiait ; il avait voulu bénir le mariage d'Albert et Eva.

. . . .

M. Defoy, cédant aux instances de tous, avait consenti à rester dans la demeure de M. Stevens ; on avait mis à sa disposition les deux plus belles chambres de la maison. Une ou deux fois dans l'année, il venait, accompagné de toute la famille, faire une visite de quelques jours à son village natal.

. . . .

Un magnifique mausolée, surmonté d'une

croix, venait d'être terminé ; au-dessus de la porte on lisait ces mots : Famille Defoy-Stevens.

M. Defoy y fit déposer les restes mortels de son épouse. Souvent, accompagné d'Albert et d'Eva, il venait y prier pendant que cette dernière y déposait les fleurs les plus rares.

De chaque côté de la porte on lisait en lettres d'or :

" Heureux celui qui croit et espère en le Seigneur, rien ne saurait l'ébranler ; il triomphera de ses ennemis et jouira du bonheur éternel réservé aux Saints."

Avec cette pensée, cher lecteur, je dis adieu à cette famille devenue si heureuse après tant d'épreuves. A nous d'imiter le héros de ce livre et, comme lui, je dirai : Espérons.

FIN.

UE

de la
tevens.
tels de
bert et
te der-

lettres

le Sei-
phera
nel ré-

dieu à
s tant
e livre

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES